

LA REVUE BRITANNIQUE

SON HISTOIRE

ET SON ACTION LITTÉRAIRE

(1825-1840)

*Thèse pour le Doctorat d'Université,
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Kathleen JONES

M. A., Université du Pays de Galles.

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

—
1939

LA REVUE BRITANNIQUE
SON HISTOIRE ET SON ACTION LITTÉRAIRE
(1825-1840)

LA REVUE BRITANNIQUE
SON HISTOIRE
ET SON ACTION LITTÉRAIRE
(1825-1840)

*Thèse pour le Doctorat d'Université,
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Kathleen JONES

M. A., Université du Pays de Galles.

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

—
1939



AVANT-PROPOS

Je tiens à remercier ici tous ceux qui m'ont aidée et encouragée dans mes recherches. Mademoiselle Antoinette Chasles et Madame d'Ange d'Astre m'ont fait part de leurs souvenirs de famille sur leur ancêtre Philarète Chasles ; Miss Margaret Phillips m'a donné des conseils pour l'étude du même écrivain ; M^e Léon Alphandéry m'a obtenu des détails sur la carrière de Jean-Michel Berton, et M. Henri Chauvergne m'a fourni des indications précieuses. MM. les Archivistes paléographes à Orléans et à Arles, et M^e Dufour et M^e Mennesson, notaires à Paris, ont mis à ma disposition des documents inédits.

Je suis encore plus redevable envers mes professeurs : M. Morgan Watkin de Cardiff, et M. J. H. Thomas, maître de conférences à la même Faculté, ont toujours témoigné un vif intérêt à mon travail, et M. Georges Ascoli, à la Sorbonne, l'a dirigé dès le commencement, avec une bienveillance inlassable.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Qui a entendu parler aujourd'hui de Saulnier, de Berton, ou même d'Amédée Pichot ou de Philarète Chasles ? Pourtant ce sont les « grands noms » de notre étude sur la *Revue britannique*. Nous allons consacrer notre temps à un aspect de la période romantique qui néglige, par exemple, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, Musset, de Vigny et Sainte-Beuve. Est-ce que cela en vaut bien la peine ? Nous répondrons que par rapport à la formation de l'opinion publique, les œuvres des grands génies n'ont pas toujours un effet immédiat sur leur génération, étant essentiellement en avance sur elle. C'est la postérité qui recueille leurs enseignements, tandis que leurs contemporains comprennent mieux les travaux plus humbles, mais qui touchent plus à l'actualité, des publicistes.

De plus, les artistes créateurs ne sont pas très souvent les plus érudits. Pour leur documentation ils s'adressent aux moindres talents qui font des travaux de compilation et de vulgarisation, travaux qui, malgré leur plus faible éclat, ont une grande valeur en ce qui concerne l'évolution des idées et l'orientation des esprits.

M. J. H. Thomas (1) en cherchant les points de contact entre la pensée anglaise et l'œuvre de Victor Hugo, a songé

(1) *L'Angleterre dans l'œuvre de Victor Hugo*.

à la *Revue britannique*. Et c'est après la lecture d'un article de Sainte-Beuve, signalé par M. Thomas, que nous nous sommes décidée à faire cette thèse. Le critique des *Deux Mondes* prétendait que ses collègues d'outre-Manche entravaient le génie de leurs compatriotes par leur pruderie déraisonnée, et qu'elle influençait leurs appréciations de la littérature française. Parce que la *Revue britannique* reproduisait leurs articles, il la qualifie de fauteur de la réaction morale en France, et, ce qui est plus grave, il l'accuse d'avoir exagéré de propos délibéré leurs reproches.

Une foule de chercheurs s'est appliquée à démêler les complications de l'influence exercée par l'Angleterre sur la littérature française de 1820 à 1840. Il a déjà été établi que les opinions anglaises intéressaient énormément les Français, mais l'idée qu'elles auraient pu se trouver déformées à dessein par quelques-uns d'entre eux nous paraissait neuve et digne d'être approfondie. D'autre part, l'histoire de la presse périodique du *xix^e* siècle a rarement tenté les chercheurs, et celui qui voudrait se renseigner sur la *Revue britannique* dans les livres publiés sur les années romantiques n'y trouverait que des allusions bien brèves et souvent inexactes. M. Desgranges lui-même n'en parle pas dans son ouvrage *La Presse littéraire sous la Restauration*, et l'appel qu'il y lançait pour des monographies sur les périodiques littéraires n'a pas été entendu de beaucoup, bien que trente ans se soient écoulés depuis.

Notre intention primitive était de nous borner au côté littéraire de la *Revue*, car nous ne sommes nullement spécialisée dans des matières telles que l'économie politique, l'agriculture, l'industrie, ou les mœurs de la Chine. De bonne heure, cependant, nous avons constaté que la littérature était une des moindres préoccupations des rédacteurs de la

Revue, et qu'il était indispensable d'esquisser les grandes lignes de son programme vis-à-vis des autres matières qu'elle traitait, pour éviter de déformer notre tableau de son action.

Les rédacteurs de la *Revue*, en dépit de ce que nous venons d'en dire, étaient très connus de leur vivant. Il y avait parmi eux un haut fonctionnaire, un avocat renommé et un imprimeur-éditeur. Avec une large expérience de la vie, ce n'était pas là de simples hommes de cabinet, et ils étaient fort bien renseignés sur l'anglais et l'Angleterre. A notre avis ils méritaient d'être sauvés de l'oubli ; cela justifiait donc une courte histoire de leur activité, et de la façon dont ils s'appliquaient à diriger leur recueil.

Après ces premières résolutions il nous restait à établir notre plan. Les thèses que nous avons consultées sur la presse périodique ou bien ne considéraient qu'un seul aspect d'une revue, par exemple le réalisme dans les *Deux Mondes*, ou bien une revue qui n'avait duré que quelques années, comme l'*Europe littéraire*. Elles comportaient l'analyse minutieuse des articles, et le côté administratif du périodique ne leur demandait que quelques pages. Pour notre part, nous avions affaire aux cent quatre-vingt-six premiers numéros d'une revue à cadre encyclopédique ; il n'était donc pas possible de les étudier dans tous leurs détails, et nous n'avons commenté en entier qu'un seul numéro, le premier, modèle de ceux qui allaient suivre. Pour le reste, il fallait faire un choix parmi les renseignements sur les auteurs anglais, sur les traducteurs français et sur les actionnaires qui fournissaient les fonds de l'entreprise, parmi les notices de la presse, et, ce qui était le plus délicat, parmi les questions non littéraires qui importaient pour déterminer la place occupée par la *Revue* dans la vie du temps.

La méthode chronologique s'imposait parce qu'il s'agissait de suivre le progrès d'une publication périodique à travers un nombre d'années déterminé. Puis, cette période se divisait en quatre sections commodes, d'après ce que nous avons appelé les quatre *régimes*, celui du premier directeur avant la libération de 1830, les cinq années où, Préfet à Orléans, il se faisait aider dans la gérance et dans la partie littéraire par deux de ses principaux collaborateurs, puis la nouvelle direction pour 1836, 1837 et 1838, et enfin l'avènement de celui dont le nom est le plus souvent associé à celui de la *Revue britannique*. En guise de conclusion nous avons tenté de résumer ce qui se rapporte au rôle qu'a pu jouer la *Revue* dans la vie de l'époque.

Nous avons consacré plus d'espace à la période 1825-1830, parce que c'étaient les années de formation du recueil, base de tout développement postérieur, et aussi les années où son action fut vraiment novatrice. Vers 1830, d'autres revues ont paru, par exemple la *Revue de Paris*, et la *Revue des Deux Mondes*, et également d'autres périodiques « internationaux ».

Que l'on n'attende pas de notre livre une histoire complète de la *Revue britannique* de 1825 à 1840. Nous nous sommes heurtée en chemin à beaucoup de difficultés. Dans les ouvrages sur la presse de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, dans les mémoires et les correspondances de l'époque, il n'est guère fait mention de notre sujet. Seules quelques thèses récentes signalent des articles de la *Revue* sur tel ou tel auteur anglais. Pour la plupart des collaborateurs il n'existait pas de biographies ; de plus, ou bien ils sont morts sans enfants, comme Saulnier et le dernier Pichot, ou bien leurs descendants n'ont rien conservé de leurs papiers. Sauf quelques *actes de société* que la découverte d'une

annonce dans un quotidien de 1837 nous a permis de retrouver en nous indiquant le nom d'un notaire parisien, dont le successeur actuel a heureusement gardé les archives, la comptabilité et la correspondance de la *Revue* sont introuvables ; elles ont peut-être été détruites pendant la Commune ou après la liquidation en 1901. Force était de nous contenter des documents des Archives Nationales à Paris, des Archives du Loiret à Orléans, de la Bibliothèque municipale d'Arles-sur-Rhône, et des faits épars dans les journaux contemporains, et dans le texte de la *Revue*.

Néanmoins, avec les moyens dont nous disposions nous espérons avoir tiré de l'oubli quelques faits nouveaux sur la presse périodique d'il y a cent ans, et les avoir interprétés de façon à rendre service aux historiens du rapprochement entre la France et l'Angleterre qui s'opéra pendant la période « romantique ».

* * *

La *Revue britannique* était une sélection mensuelle d'extraits traduits des *reviews* et *magazines* de la Grande-Bretagne. Pourquoi les Français iraient-ils chercher leurs opinions de l'autre côté de la Manche ? C'était une période de traduction d'ouvrages anglais, et la littérature anglaise était célèbre parmi les intellectuels français, non seulement pour ses livres de longue haleine, ses romans, ses poésies, son théâtre, ses ouvrages didactiques, mais aussi pour sa littérature périodique, qui faisait l'admiration de l'Europe. Avant 1825 on ne s'était guère attaché à la traduction systématique et régulière de cette dernière partie ; c'était alors le moment de le tenter.

La *review* anglaise, organe d'un groupe d'intellectuels à opinions arrêtées en politique, était un genre de littérature intermédiaire entre le journal et le livre, moins durable et

plus sommaire que l'un, moins éphémère et plus savant que l'autre. Plus important que la valeur propre d'un article était l'effet qu'il faisait sur les lecteurs, l'intérêt suscité, et les discussions provoquées. Chacun puisait son sujet dans les ouvrages récents et les discours officiels, disséquait, critiquait, louait, ou bien dénigrait leur contenu et leur auteur. Le *magazine* anglais, beaucoup plus savant que celui de nos jours, avait une périodicité plus fréquente que la *review*, et il comportait des poésies et des « essais », des nouvelles, et des correspondances de l'étranger.

Selon l'acception anglaise du mot, la publication périodique la plus estimée sous Louis XVIII, la *Revue encyclopédique*, n'était qu'un *magazine* pour ce qui était de la forme. De plus, tandis que l'*Edinburgh Review* se donnait pour premier devoir la plus grande rigueur dans le choix des ouvrages à commenter, et ne s'appliquait qu'à ceux déjà remarqués du public, sans prétendre à faire aucun tableau complet même dans le domaine restreint de la littérature (2), la *Revue encyclopédique* se proposait le programme suivant : « Indiquer aux hommes, qui voudraient les rapprocher et les comparer, en quoi consistent les progrès réels de l'esprit humain dans toutes les sphères où il peut s'exercer. » (3)

Il n'y avait rien en France qui pût égaler les grandes revues anglaises. Amédée Pichot déclare à ce sujet en 1825 : « Je serais fier que mon pays fût éclairé, dirigé même, par des ouvrages d'un mérite aussi élevé. Il pourrait l'être, si nos savans et nos poètes voulaient rallier leurs forces, et fonder une seule entreprise du même genre. Je ne désespère que de leur persévérance » (4).

2) Voir *Advertisement* : 1^{er} no. 1802.

(3) *Prospectus* ; 1^{er} no. 1819.

(4) *Voyage pittoresque et littéraire en Angleterre*, vol. II, p. 253.

Les tentatives faites dans cette voie depuis 1815 étaient nombreuses, mais pour la plupart de courte durée, par exemple la *Quinzaine littéraire* (1817-1818), les *Archives philosophiques* (juillet 1817-décembre 1818), la *Minerve française* (1818-1820), le *Conservateur littéraire* (décembre 1819-mars 1821), la *Minerve littéraire* (1820-1821), les *Tablettes Universelles* (1820-1824), la *Muse française* (1823-1824), la *Revue européenne* (1824-1826). Quelques-unes avaient duré plus longtemps, comme la *Revue encyclopédique* (1819-1833), les *Annales des lettres, des arts, de l'architecture, des sciences et de l'industrie* (1820-1829) et le *Mercure étranger* (1823-1830), mais elles « tournèrent elle-mêmes au journal par la vivacité et la légèreté des allures, par le goût des polémiques personnelles, par la recherche de l'actualité, par l'improvisation présomptueuse des solutions... Pendant toute la Restauration, nos revues ne sont pas autre chose que des gazettes non quotidiennes et des machines de guerre » (5). Le *Journal des Savans* subissait trop la domination du Gouvernement pour avoir la liberté de vues nécessaire.

Il est à conclure donc que les Français n'avaient pas réussi à monter une revue satisfaisante, que les revues anglaises leur seraient de bons exemples à imiter, et qu'il y avait un rôle à remplir pour une publication comme la *Revue britannique* qui ferait connaître ces modèles.

Il restait à élucider si les périodiques français avaient déjà l'habitude de renseigner leurs lecteurs sur leurs collègues anglais. Disons tout de suite que oui. En 1796 fut fondée à Genève la *Bibliothèque britannique, ou Recueil Extrait des ouvrages anglais périodiques et autres, les Mémoires et transactions des Sociétés et Académies de la Grande-Bretagne, d'Asie et d'Amérique*. Elle est intéressante parce que les fondateurs

(5) VAPEREAU. *Dictionnaire des Littératures*.

de la *Revue britannique* ont dû s'en inspirer un peu. Voici les points de ressemblance entre les deux recueils. D'abord, la *Bibliothèque* maintenait que la France pouvait tirer d'utiles leçons de la nation voisine, où « les opinions religieuses et la morale privée n'ont souffert aucune altération, l'amour de l'ordre et des lois s'est maintenu dans son intégrité ; les sciences ont continué à fleurir ; les Arts, le Commerce, la Navigation, ont paru éprouver des développemens proportionnés aux efforts qu'exigeaient les circonstances de la guerre ; les ressorts de la Constitution ont acquis une force nouvelle par les attaques même destinées à les briser » (6).

Tandis que la *Revue* allait être le « miroir fidèle » de l'Angleterre, la *Bibliothèque* se vantait d'être « l'indicateur fidèle des richesses de la littérature anglaise ». Celle-ci présentait à ses lecteurs des morceaux divertissants, comme des extraits et des allusions aux romans anglais, mais elle s'attachait de préférence « à occuper leur esprit et à nourrir leurs méditations ». Il y avait des notes et des commentaires pour expliquer les passages difficiles ou obscurs des articles traduits. Les récits de voyage entraient dans son cadre : « Personne n'ignore combien le vaste commerce des Anglais enrichit leur littérature sous ce rapport. » Le principe d'utilité est la « boussole constante » de la *Bibliothèque*.

Cependant elle était venue au moins vingt ans trop tôt. Il aurait fallu attendre la cessation de l'hostilité active entre la France et l'Angleterre qui se produisit lors de la Restauration, les effets de l'émigration et des voyages qui rendirent les Français plus aptes à comprendre le caractère et les mœurs anglais si différents des leurs. Par exemple la *Biblio-*

(6) Cette citation, comme les suivantes, est tirée du prospectus de la *Bibliothèque britannique*, 1^{er} no. 1796.

thèque s'avoue embarrassée vis-à-vis de la poésie anglaise, « dont le goût de la Nation Française n'admettrait pas même l'imitation, en supposant qu'elle fût possible ».

En 1816, Charles Malo fonda le *Panorama littéraire de l'Angleterre, journal politique, littéraire et critique*, qui pendant les deux années de son existence ne remplit que trois volumes.

Plusieurs périodiques français d'après 1815 consacraient une page ou deux à l'Angleterre. Parmi les collaborateurs de la *Minerve Française* se trouvait Aignan, critique distingué, éditeur d'une *Bibliothèque étrangère d'histoire et de littérature*, et collaborateur aux *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

Le *Lycée français* s'occupait de littérature anglaise, avec cette réserve : « Nous sommes loin sans doute de proposer pour modèles à nos littérateurs des genres de composition où tant de choses offensent le goût, qui n'est que l'instinct de la raison appliquée aux beaux-arts. « Mais ces ouvrages pouvaient aider les auteurs français dans la recherche « des ressources nouvelles que peuvent fournir au talent le changement de nos mœurs, l'état de notre société, le progrès de nos idées et de nos connaissances (7) ».

Dans son *Conservateur littéraire*, Victor Hugo exprimait son admiration pour les auteurs anglais Sterne et Scott, mais Byron heurtait sa sensibilité religieuse, et Shakespeare, à ce moment-là, ses préjugés classiques. Ce journal connaît également Addison, Milton, Ossian et Moore (8).

La *Revue encyclopédique* traduisait des articles anglais à sujets divers, et comprenait une section bibliographique où

(7) Article sur Samuel Rogers, 1^{er} nov.

(8) J. H. THOMAS, ouvrage cité, chap. vi.

étaient annoncées avec de courtes notices, les publications récentes de plusieurs pays européens. Il y avait même quelques notices sur des périodiques anglais, par exemple en 1822 le *Monthly and Philosophical Magazine* suggérait l'avis suivant : « Nous attendons chez nous, et sans bouger, une instruction qu'il faudrait aller chercher. Espérons que nous changerons enfin cette partie de nos habitudes, que nous lirons, proportion gardée, autant d'ouvrages instructifs anglais que de romans anglais, et que la communication des lumières d'une contrée à l'autre sera plus universelle et plus rapide » (9). Philarète Chasles écrivit des articles à sujets anglais pour ce recueil à partir de 1819 (10). La preuve que les publicistes français lisaient les écrits de leurs collègues anglais et *vice versa* se trouve dans la citation suivante du même numéro, sous la plume de Louise Swanton-Belloc : « Nous y avons surtout remarqué (au *Monthly Magazine*) une *Revue de la littérature italienne* faite avec talent et avec goût, dans laquelle une partie des jugements et des observations critiques sont empruntés à notre Recueil. On a seulement réuni dans un seul article plusieurs extraits de nos *Bulletins bibliographiques*, épars dans différents cahiers de la *Revue*. Loin de blâmer cet emprunt, nous pensons que les savants et les littérateurs doivent s'entr'aider et se prêter mutuellement leurs lumières, mais il nous semble qu'on doit citer les sources où l'on a puisé, surtout lorsqu'on se borne à une traduction presque littérale. »

Stendhal écrivit en 1822 un manifeste pour l'*Aristarque*, périodique qu'il voulait fonder à l'imitation des Anglais,

(9) Vol. XVI, 1822.

(10) M. E. PHILLIPS. *Philarète Chasles, critique et historien de la littérature anglaise*, p. 33 et suiv.

journal d'idées, organe de critique littéraire, et guide bibliographique. Ce plan n'alla pourtant pas plus loin, faute de relations et de fonds (11). La *Paris Monthly Review of British and Continental Literature*, fondée en 1822, publia onze articles de lui, dont neuf en anglais. En 1823 ce recueil s'incorpora au *Galignani's Monthly Review and Magazine*.

Nous voyons donc que les abonnés aux périodiques français étaient déjà un peu documentés sur l'Angleterre, et même sur les *reviews* et *magazines*. Leur intérêt était éveillé, et la *Revue britannique* les trouva assez préparés pour se permettre d'accorder toute son attention aux sujets anglais.

(11) MARTINEAU. Préface au *Courrier anglais* de Stendhal, vol. I, p. iv.

CHAPITRE PREMIER

Le directeur et les collaborateurs de la « Revue britannique ».

La fondation de la *Revue britannique* fut l'œuvre de trois collègues, Saulnier, Berton et Dondey-Dupré. Quels étaient ces hommes ? Il est peu probable que les historiens de la littérature les connaissent même de nom aujourd'hui. Quelles furent les raisons de l'intérêt qu'ils prêtèrent à l'Angleterre ? Il est essentiel de savoir répondre à ces questions, et nous nous proposons maintenant de les examiner.

Bien que sa renommée ne survécût pas longtemps à sa mort, Louis-Sébastien Saulnier, premier directeur de la *Revue*, fut une personnalité remarquable. Né à Nancy le 28 février 1790, il vint à Paris tout jeune encore achever ses études, vivant chez son oncle maternel, Pierre de Lacretelle (1). Evidemment le jeune Saulnier assimila les idées libérales et sociales de ce vieillard qui avait fréquenté les milieux philosophiques du XVIII^e siècle. Il devait les respecter toute sa vie (2), quoi qu'elles ne fussent pas

(1) La mère de Saulnier était une demoiselle Lacretelle. Le dossier F IB/1 173/9 des Archives Nationales contient un « extrait des registres des actes de naissances de la ville de Bar-le-Duc, département de la Meuse, pour l'année 1803 » au sujet d'une sœur de Saulnier : « Anne, Charlotte... fille du citoyen Pierre, Dieudonné, Louis Saulnier, préfet du département de la Meuse, et de Marie, Anne, Louise Lacretelle » (C'est nous qui soulignons).

(2) Saulnier subit de nouveau l'influence de son oncle après la restauration des Bourbons. Voici comment le décrit M. Desgranges : « Le type du libéral qui a ses racines dans le XVIII^e siècle est Lacretelle aîné.

propres à convenir au gouvernement impérial. Toutefois il parvint à se faire donner un beau poste officiel peu de temps après son vingtième anniversaire, comme auditeur au Conseil d'Etat.

Sa première mission fut d'aller interroger une troupe de soldats infirmes, de plusieurs nationalités, que les Anglais avaient fait jeter, comme désormais inutiles à leur armée, sur la partie de la côte hollandaise qui appartenait à la France. Saulnier put convaincre l'Empereur des intentions pacifiques de ces infortunés, et reçut l'autorisation de les renvoyer dans leur pays, quand survint un incident qui vaut la peine d'être raconté ici. Un jeune officier prussien, appelé Zarembo, détenu à tort pour avoir été mêlé aux conspirations du major Schill, vint se jeter à ses pieds. D'après l'anecdote : « les yeux de Napoléon étincelèrent, et sa voix prit un accent terrible ; le malheureux Zarembo, interdit comme s'il eût été frappé par la foudre, n'osait pas répondre à ses vives interpellations. M. Saulnier, poussé par les sentimens sympathiques si naturels à son âge, prit la parole et dit que Zarembo avait été déclaré innocent par la Commission... Napoléon sourit, regarda le jeune Saulnier avec douceur, en lui disant : « Vous m'en répondez, eh bien ! j'y consens, qu'il soit libre » (3).

Celui-là, né en 1751, a connu tous les philosophes ; ses biographes nomment parmi ses amis Condorcet, d'Alembert, Buffon, Turgot, Malesherbes, Guingéné, Fontanes, Garat. Il a été député de Paris à la Législative, en 1791-92 ; éloigné de la politique pendant la Terreur, on le retrouve au Corps Législatif en 1801-1802. Il succède à La Harpe comme membre de l'Académie française... Sous l'Empire, il plaide. Sous la Restauration il s'attache d'abord, en 1817, au nouveau *Mercure*, puis à la *Minerve française* ; de ce dernier périodique, il devient l'éditeur responsable ; puis après la suppression il est le libraire patenté des brochures qui en forment la suite. » (*La presse littéraire sous la Restauration*, p. 69-70).

(3) *Garde National du Loiret*, 3 nov. 1831.

Voilà les débuts heureux qui valurent à ce jeune homme courageux la bienveillance constante de l'Empereur. Quoi d'étonnant que Saulnier lui soit toujours resté fidèle, même après Sainte-Hélène ?

Lors de l'expédition de Russie, Saulnier fut gouverneur de la province de Minsk. Deux versions s'offrent à nous de sa conduite en cette région. Selon la *Biographie Universelle ancienne et moderne* (4), Saulnier rejoignit le quartier général, près de Smolensk, à l'approche de l'amiral Tschitchakoff, et finit par se trouver au beau milieu de la désastreuse retraite. Une notice nécrologique (5), pourtant, dépeint Saulnier en héros : faisant preuve de clairvoyance et d'énergie considérables, il avait amassé des armes et des vivres pour venir en aide à Napoléon au moment où celui-ci traverserait la Pologne. En même temps il avait à entretenir et le 2^e Corps d'armée, qui se trouvait dans le nord du pays, et l'armée auxiliaire austro-saxonne qui en occupait la partie méridionale. *Les Mémoires sur la Pologne* (6) du comte Oguisky, contiennent un éloge de son excellente administration.

L'année 1813 le voit commissaire général de police à Lyon. Pendant l'invasion de la France par les alliés, le général Bubna entra dans le département en tête de l'armée autrichienne, et s'arrêta au faubourg de la Croix-Rousse. Les autorités lyonnaises, en proie à la terreur, quittèrent la ville, en compagnie de la garnison. Il n'y restait que les membres du Conseil Municipal, dont la plupart s'entendaient avec les Autrichiens. Le jeune Saulnier cependant n'avait pas quitté son poste, et, rempli de courage et de

(4) Supplément, 1847.

(5) *Impartial*, 31 oct. 1835.

(6) Voir, ainsi que pour les indications de notre paragraphe suivant, le *Garde National du Loiret*, 13 nov. 1831.

patriotisme, suscita une démonstration populaire, à l'arrivée d'un parlementaire ennemi. Le passage de celui-ci jusqu'à l'Hôtel de Ville fut accompagné de « clameurs terribles », ce qui lui fit rapporter à son chef que la population était trop hostile, pour qu'il essaie de s'en faire accueillir. L'armée ennemie se retira, et six semaines s'écoulèrent avant la reddition de la ville.

Après l'exil de Napoléon, Saulnier, trop loyal pour changer de politique, ne chercha pas de position officielle. Pendant les Cent-Jours il fut nommé Préfet du Tarn-et-Garonne (7). Le 3 avril 1815, il fut investi des fonctions d'« Auditeur près nos ministres et les sections de notre Conseil d'Etat, section de l'Intérieur » (8). D'après une lettre adressée à l'Empereur par son ministre Carnot, Saulnier ne se montra pas assez énergique, et on le fit donc Préfet de l'Aude, où il se distingua en empêchant les habitants de se battre après la bataille de Waterloo.

Durant les quinze années suivantes, Saulnier resta dans la vie privée. Au cours de l'éloge prononcé à ses obsèques, Kératry déclare : « M. Saulnier crut qu'en rêvant des jours meilleurs pour sa patrie, il pouvait demander pour elle des conquêtes pacifiques aux arts et aux sciences, puisque celles des armes lui étaient ravies. » (10)

Saulnier collaborait à plusieurs journaux libéraux : la *Minerve*, le *Courrier Français*, le *Pilote*, le *Constitutionnel*, et fonda la *Bibliothèque historique*.

Quand la presse fut rendue impuissante par la censure, il chercha un autre débouché à son besoin d'activité. Il se

(7) *Archives Nationales*, F IB/I 173/9.

(8) *Ibid.*, AF/IV 859/8. pl. 69, 62.

(9) *Ibid.*, AF/IV 859/17 703.

(10) *Journal des Débats*, 30 oct. 1835.

mit au courant des travaux du savant anglais le docteur Young, qui venait de découvrir la science hiéroglyphique (matière dont s'occupa plus tard Champollion le jeune). Il organisa des expéditions scientifiques en Egypte « avec des itinéraires dressés par lui, des voyageurs confians dans ses lumières s'avancent jusqu'à l'île de Philoé. Le résultat de ses travaux a été de doter la France de précieuses collections qui ont servi puissamment au progrès de la science. » (11)

Le Zodiaque de Denderah, actuellement au musée du Louvre, fut apporté en France grâce à la collaboration de Saulnier avec son ami Lelorrain, chef d'une de ces expéditions sur les rives du Nil. Saulnier, sans quitter son pays, dressa et régla les plans, les préparatifs, les instructions, le budget, et tout se passa comme il avait prévu.

En 1822 fut constituée la Société asiatique, et bien entendu Saulnier y prêta son concours. C'est peut-être ainsi qu'il fit connaissance avec un autre membre, Prosper Dondéy-Dupré fils, imprimeur du *Journal asiatique*, qui devint son beau-frère en épousant sa sœur le 19 avril 1825.

Lorsqu'on a lu sa biographie, on doit reconnaître dans ce Saulnier de 1825 un homme de valeur. Dans sa jeunesse il avait vécu des jours glorieux, sa participation dans l'administration civile et militaire avait démontré son courage, sa prévoyance, son initiative, son habileté organisatrice. Il avait voyagé, il avait agi. Sincère et loyal, il se tint à l'écart du gouvernement qui exila l'Empereur. En 1825 il a trente-cinq ans, il est célibataire, et s'adonne au journalisme et aux études orientales.

Il fonde la *Revue britannique*. Pourquoi s'est il intéressé

(11) *L'Impartial*, 31 oct. 1835.

spécialement à l'Angleterre ? Sa biographie nous l'apprend. Pendant l'exécution de ses devoirs officiels sous le premier Empire, il connut des étrangers et parcourut l'Europe. Son esprit devint assez cosmopolite, et la défaite de Napoléon avait été une rude leçon qui lui révéla la supériorité de la civilisation anglaise de l'époque. Ensuite, son enthousiasme pour les études asiatiques l'orienta vers l'examen des travaux avancés qui se poursuivaient alors outre-Manche (12). Peut-être a-t-il connu les périodiques anglais en cherchant les articles qu'ils renfermaient sur sa matière préférée. Troisièmement, les périodiques français puisaient énormément dans leurs modèles anglais, et Saulnier était journaliste. Enfin, son ami et beau-frère Dondey-Dupré secondait son père dans une entreprise d'édition et d'imprimerie qui publiait entre autres des livres anglais (13).

(12) Voici un extrait du règlement de la Société asiatique daté du 1^{er} avril 1822 :

« Art. 3. — Elle entretient des relations et une correspondance avec les Sociétés qui s'occupent des mêmes objets, et avec les savants asiatiques ou européens qui se livrent à l'étude des langues asiatiques et qui en cultivent la littérature ».

Le journal asiatique, organe de la Société, avait été fondé d'après le modèle de l'*Asiatic Journal* de Londres. Il y avait en outre bon nombre de traductions anglaises d'ouvrages orientaux. M. Thomas (*Moore en France*, p. 357) fait allusion aux traductions anglaises de Wilkins par lesquelles Chateaubriand aurait pu connaître la *Mahabarata*, citée en partie en français dans le chapitre sur *Les Arts en Perse et en Allemagne* de l'*Essai sur les Révolutions*.

(13) La liste suivante en donnera une idée :

1818, 22 sept. : *Les Patriarches, ou la terre de Chanaan, histoire tirée des Saintes Ecritures*, par M^{lle} O'Keefe, traduction de l'anglais par M^{lle} Swanton ; 1823, 16 mai : *On the origins of Paper Money, memoir read in the meeting of the Asiatic Society, of the First October 1822, by Klaproth* ; 1823, 7 juin : *Elisabeth et Emilie, conte moral*, par M^{me} Caylon, auteur d'un grand nombre d'ouvrages pour la jeunesse, traduit de l'anglais de la 3^e édition, par M^{lle} X ; 1823, 2 oct. : *Petit courrier des Dames, ou nouveau journal de modes, avec traduction en anglais sous le titre Fashion as it flies, or the ladies' little messenger of Parisian fashions* ; 1824, 1^{er} juin : *Voyage en Angleterre et en Ecosse*,

La propriété de la *Revue britannique* se divisait entre trois hommes : Saulnier, Jean-Michel Berton et Thomas William Dickinson.

En 1823, Berton avait épousé une autre demoiselle Saulnier. C'est encore là un homme d'une trentaine d'années qui avait fait brillamment sa carrière. Né à Cahors (Lot) le 12 juillet 1794, il se destinait au Barreau. Il nous raconte son bonapartisme ardent : « J'étais à Paris lors des Cent-Jours ; j'avais accueilli avec enthousiasme le retour de l'île d'Elbe ; je m'étais fait inscrire parmi le petit nombre de volontaires impériaux fourni par l'école de droit, je ne manquais pas une seule séance de la Chambre des Représentans » (14).

Etant spécialisé dans les questions de jurisprudence européenne et d'économie politique et sociale, il fut nommé avocat à la Cour d'appel de Paris. En 1817 il publia les *Observations critiques sur la Procédure criminelle*, et en 1822 *Les Turcs dans la balance de l'Europe*.

Pendant l'année 1822 il fréquenta assidûment les salons de M^{me} Dufresnoy et de Miss Helen Maria Williams (15). Celle-ci était une des femmes auteurs les plus connues de l'époque. Ayant acquis une grande célébrité littéraire et mondaine à Londres, elle se fixa à Paris vers 1790, remplie d'enthousiasme pour la Révolution, et jusqu'à sa mort en 1827, son salon voyait défiler les personnes les plus en vue de Paris et les visiteurs anglais les plus intéressants.

pendant l'automne de 1823, par M. Blanqui, et en Irlande, par M. Dondey-Dupré fils. Nous tenons ces renseignements du dossier Dondey-Dupré, Archives Nationales (F. 18-66. Ex. 1756).

(14) *Eleuthérides*, poèmes publiés en 1839 chez Dumont ; avant-propos à *Une Pléiade*.

(15) Note à une traduction du poème par Hélène Williams, intitulé *A. M. Ch... C...* dans les *Eleuthérides*.

Shelley lui-même, de passage à Paris (16) en 1814, était porteur de lettres de recommandation pour elle, et Wordsworth se présenta à elle en 1820 (17).

Cette Anglaise ne pouvait être sans influence sur les gens qu'elle recevait chez elle. Selon Léon Thiessé : « Ce n'est pas que Miss Williams ait renoncé à cette affection si naturelle que nous devons tous au ciel natal ; fidèle à tous les devoirs, son cœur, riche de sentimens et de reconnaissance, sait se partager entre la patrie qui la vit naître et la patrie qui l'accueillit et l'adopta » (18).

Berton a sans doute été encouragé à orienter son esprit vers l'Angleterre par ses visites chez Hélène Williams. Etant donné que ce fut elle qui éleva l'orphelin Charles Coquerel, autre collaborateur de la *Revue* comme nous verrons plus loin, il serait instructif de voir quelles étaient les idées prédominantes de cette femme remarquable. D'abord son intérêt pour la politique. Sa poésie est décrite par la *Revue encyclopédique* comme « l'alliance d'une imagination brillante et d'une pensée mûrie par l'étude des passions humaines, mises en jeu sur le mobile et sanglant théâtre des passions politiques ».

Elle visait à rapprocher l'Angleterre de la France ; dans ce livre de 1823, l'avant-propos est conçu dans le but de corriger les préjugés antifrçais de ses compatriotes qui maintenaient que depuis la Révolution les Français avaient perdu tout ce qu'ils avaient possédé de talent, de morale et de religion.

(16) WOODWARD, *Une Anglaise amie de la Révolution française : Hélène Marie Williams*, p. 117. Champion, 1930. Se reporter à cette thèse pour les détails biographiques.

(17) *Ibid.*, p. 190.

(18) Compte rendu dans la *Revue encyclopédique* (mars 1823, p. 546) de *Poems on various subjects, with introductory remarks on the present state of science and literature in France*.

Les jeunes Romantiques la laissaient indifférente, méfiante comme elle était de toute innovation, si ce n'était en politique. Les poètes qu'elle cite volontiers sont : Vigée, Tissot, Millevoye, Viennet, M^{me} Dufresnoy, etc... c'est-à-dire l'école traditionaliste. Elle avait des idées arrêtées sur la nécessité d'une morale rigide en littérature, et elle faisait grief à Béranger de ne point s'y conformer.

Le salon de M^{me} Dufresnoy n'était guère moins intéressant pour un homme qui allait concourir à la fondation d'une *Revue britannique*, car elle avait une expérience étendue du journalisme et une bonne connaissance de l'anglais. En 1785, elle avait dirigé le *Courrier lyrique et amusant*, ou *Passe-tems des Toilettes*, et en 1800 elle traduisit deux romans anglais, *Maria ou la Grotte mystérieuse*, par Fox, et *Le jeune héritier* par Will. Henley.

Après 1815 elle collabora à l'*Abeille*, à la *Minerve littéraire* et à deux livres d'étrennes : *Almanach des Dames* et *Homage aux Demoiselles*. En 1821 elle publia la *Bibliothèque choisie pour les dames* qui renfermait des extraits de Shakespeare, de Milton, de Pope, de Dryden et de Prior. Chez elle se réunissait un groupe libéral modéré, dont Jay et Benjamin Constant qui discutaient leur *Constitutionnel*, Béranger qui lisait ses vers, et Fontanes, Tissot et de Ségur.

Quant à Berton il atteignit l'apogée de sa carrière légale le 2 février 1824, où il fut nommé avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation. Pour lui, alors, la littérature n'allait pas être une affaire de métier, et son indépendance assurée, il pouvait se permettre d'écrire avec sincérité et impartialité. Sa famille avait des traditions artistiques, comptant parmi ses membres, par exemple, un musicien célèbre, Henri Montan Berton, professeur au Conservatoire et membre de l'Institut. En plus, nous avons déjà indiqué

combien était intellectuelle la société qu'il fréquentait de préférence. Voici comment il est dépeint par M. Trahard : « Esprit mobile, curieux et divers, il ne s'enferme pas dans la jurisprudence ; déjà il conçoit celle-ci de façon plus large qu'on a coutume de le faire au commencement du XIX^e siècle, et il compare entre elles les législations des pays de l'Europe : c'est par nature et par goût un comparatiste. Aussi, l'idée lui vint de transporter cette méthode du droit dans la littérature » (19).

La participation de Berton à la rédaction de la *Revue britannique* a vraiment toutes les apparences d'un acte désintéressé. Son quart des bénéfices de cette nouvelle entreprise, qui devait comporter pas mal de frais, ne représentait pas une fortune. De toute façon, Saulnier, à qui revenait une moitié des bénéfices, avec son traitement de directeur en plus, est mort relativement pauvre (20). Berton ne pouvait pas davantage espérer la gloire littéraire, car les convenances du barreau l'empêchaient de signer ses articles, et même de laisser paraître son nom dans la liste des collaborateurs. Ses relations avec Saulnier et Dondey-Dupré, ses beaux-frères, lui donnaient peut-être envie de collaborer avec eux à une œuvre qui fût utile à ses semblables. Une épigraphe qui conviendrait à ses ouvrages littéraires est celle-ci : « La poésie considérée comme un instrument de civilisation et de progrès chez tous les peuples » (21).

(19) *Une Revue oubliée : La Revue poétique du XIX^e siècle*. Paris, Champion, 1924.

(20) Voir *Déclaration des mutations par décès*, 31 mars 1836, Archives départementales du Loiret, où l'on évalue comme suit la « fortune » de Saulnier :

Les meubles et effets mobiliers prisés à 3.943 francs.

200 francs pour argent comptant déclaré audit inventaire, 629 fr. 25 pour portions échues du traitement dû au défunt en sa qualité de Préfet.

Total : 4.772 fr. 25.

21) *Eleuthérides*, préface.

Nous nous permettrons maintenant de nous écarter de l'ordre chronologique pour étudier ses idées littéraires et sociales exprimées postérieurement à 1825, car nous manquons de renseignements précis antérieurs à cette date. C'est la seule façon, semble-t-il, de jeter plus de lumière sur le tempérament de ce fondateur de notre recueil.

Berton est sincère en parlant de ses « délassemens littéraires » parce que ce ne fut qu'un amateur dans cette voie. Tandis qu'un Victor Hugo, jeune et inconnu, avec son chemin à faire, devait imaginer des théories révolutionnaires pour éblouir son public et s'en faire remarquer, Berton était libre de suivre la pente de sa fantaisie.

Ce dernier mot n'est pourtant pas tout à fait juste en ce que Berton prenait ses essais littéraires très au sérieux. Qu'il a dû être content à la vue de ce compte rendu de ses *Chants de Liberté* : « M. Michel Berton... n'a pu voir, sans chagrin, la poésie s'égarer dans un vague mysticisme, ou s'abîmer dans un sensualisme abrutissant. Il a voulu la remettre dans la bonne voie, lui rendre sa clarté, sa dignité, son utilité politique, et en revenir aux traditions des Béranger, des Delavigne » (22).

Malgré ses prétentions philanthropiques, il est incapable de cacher son mépris de la foule, et son caractère a un côté nettement aristocrate. Aussi a-t-il l'air de se plaisir à dire que Wordsworth « étend sa pensée en raison du charme qu'il y trouve ; il écrit pour lui et pour les esprits d'élite qu'il passionne par la sympathie. Le luxe de ses détails rebuterait, d'ailleurs, le commun des lecteurs ».

Même en 1839, lorsque le romantisme était chose acceptée, Berton restait au fond réactionnaire en littérature, aussi

bien le seul poète romantique qu'il admire est « le peintre éloquent des mortelles angoisses de Chatterton, l'harmonieux et brillant de Vigny » (23).

Si les Romantiques se piquaient d'être des éclaireurs, toujours à la recherche du neuf, de l'inédit, de l'invraisemblable même, Berton prenait le parti opposé : « Quoi qu'on en dise, l'originalité n'est pas tout dans les arts. L'essentiel c'est le beau, c'est le vrai ; j'entends ce degré de vérité qui consiste dans l'imitation d'une nature de choix. L'action de choisir de manière à satisfaire les esprits délicats ou élevés constitue le bon goût » (24). Voilà une sentence que l'on aurait pu entendre des lèvres de Boileau !

Prenons comme dernière citation des *Eleuthérides* un paragraphe qui ressemble à une profession de foi littéraire : « Qu'on oublie comme de pâles essais les fruits de mes délassemens littéraires, pourvu que l'on travaille à fortifier la poésie par de saines et nobles pensées, qui gravent dans les âmes l'amour de l'honnête et du beau, de l'ordre et de la liberté, la conscience enfin des grandes destinées promises à la patrie, et de celles que Dieu a mises dans les mains de chacun de nous » (25).

Quant à la politique, sa situation officielle dans la Restauration ne lui permettait pas d'exprimer ouvertement ses sentimens libéraux, mais au moment des élections de 1830 il posa sa candidature devant les électeurs du Lot en opposition au Gouvernement. Relevons une phrase de sa « lettre aux électeurs » : « Depuis quinze ans, un système de réaction, suspendu de 1817 à 1820, repris de 1820 à 1827, repris encore avec une nouvelle ardeur en 1829, tend à détruire

(23) *Eleuthérides*, préface.

(24) *Ibid.*

(25) *Ibid.*

jusqu'aux bienfaits matériels que la Révolution vous avait si chèrement vendus » (26).

Il s'est associé à la révolution de cette année, et fut parmi les décorés de juillet.

Le procès-verbal de déclaration de publication de la *Revue britannique* du 27 août 1828 constate l'existence de trois propriétaires : Berton, Saulnier et un certain Thomas William Dickinson. C'était un Anglais installé à Paris où, en 1817, il avait collaboré avec F. A. de Gourbillon à traduire un ouvrage de Robert Southey : *L'Angleterre et les Anglais*, ou *Petit Portrait d'une grande famille copié et retouché par deux témoins oculaires*. Sa part dans la rédaction de la *Revue britannique* est obscure, et son nom ne figura jamais dans la liste des collaborateurs. Peut-être est-ce lui qui mettait les fonds dans l'entreprise. De toute façon, tout ce que nous savons, est qu'en 1828 il avait droit à un quart des bénéfices.

Le *Paris Satirist* du 21 avril 1836, journal anglais publié en France, dit qu'il fut un des fondateurs en décembre 1829 du *London Express and Paris Advertiser*, et que plus tard il devint le secrétaire de Talleyrand. « Ce journal fut fondé grâce aux ressources pécuniaires et aux talents littéraires de quelques gentlemen animés de l'amour du bien public, et dont les principaux étaient M. William Dickenson (plus tard secrétaire du Prince de Talleyrand) le colonel Henry, le général Armstrong et M. St. Quentin (27). »

La première page de la *Revue* désigne Saulnier et Prosper

(26) *Lettre à MM. les électeurs du Lot, à l'occasion des élections prochaines*. Imprimerie Dondey-Dupré, 1830.

(27) « *This newspaper was established by the pecuniary and literary resources of a few public-spirited gentlemen, the principal of whom were William Dickenson, Esq. (subsequently Secretary to Prince Talleyrand). Colonel Henry, Major General Armstrong, and Mr. St-Quentin* ». »

Dondey-Dupré fils comme ses éditeurs. Ce dernier avait trente et un ans en 1825 et participait à l'imprimerie de son père, qui en même temps était une florissante maison d'édition, comportant une importante *Bibliothèque orientale*. C'est de là que sortaient la *Revue asiatique*, la *Revue protestante* et la *Revue germanique* (28).

Un rapport officiel s'exprime ainsi : « Ce jeune homme a plus que de la pratique comme imprimeur ; des études profondes et la connaissance qu'il a de plusieurs langues de l'Asie, et entr'autres du chinois, lui font occuper une place distinguée parmi les savants qui font des recherches sur l'histoire, la législation, les mœurs, les langues, la Religion, la politique, la littérature et les arts de l'Orient » (29).

Il est important d'étudier ses opinions politiques, car en tant qu'imprimeur, éditeur et rédacteur de la *Revue britannique*, il a forcément exercé une influence sur son programme.

Une lettre du Préfet de Police du 2 octobre 1833 éclaircit un peu cette question : « On pense que les Dondey-Dupré père et fils penchent vers le libéralisme, mais en même temps on fait remarquer qu'ils n'ont jamais manifesté leur opinion par aucun acte extérieur répréhensible et on assure que jamais aucun ouvrage en opposition avec le gouvernement Royal n'est sorti des presses de cette maison ; on cite même, comme un témoignage capable d'effacer la nuance de libéralisme dont on soupçonne que les Dondey sont enta-

(28) Archives Nationales. F. 18-66 ex. 1856 n° 9182. Déclaration de l'intention d'imprimer... 12 juillet 1825 : *Revue germanique ou choix d'articles tirés des meilleurs écrits périodiques de l'Allemagne ; publiés par le B^{on} de Gerando*.

(29) F. 18-66 ex. 1756, juillet 1833. *Proposition de transférer au S^r Dondey-Dupré fils le brevet d'imprimeur de son père, démissionnaire*.

chés, le choix que M. le Professeur Lemaire a fait de cette maison, pour faire imprimer les classiques latins » (30).

Dondey-Dupré était surtout un orientaliste, mais il connaissait bien l'anglais. En 1817 il publia un ouvrage intitulé : *Sur un drame indien, traduit de l'anglais, de Henri Wilson*. Dans sa jeunesse il avait fait des vers ; à dix-huit ans : *L'imprimerie, ode française et latine dédiée au général baron de Pommereul, Conseiller d'Etat, directeur général de l'imprimerie et de la librairie*, et en 1819, une *Élégie dithyrambique*.

Au mois de septembre 1825 le nombre de collaborateurs en première page de la *Revue* était monté de deux à sept : « Par MM. Ad. Blanqui, Professeur à l'Ecole Spéciale de Commerce ; Ch. Coquerel ; Dondey-Dupré fils, de la Société Asiatique ; Ed. Lafon de Ladebat, ancien chef de Division au Ministère de l'Intérieur ; Raullin ; Saulnier fils, de la Société asiatique ; West, Docteur en Médecine (pour les articles relatifs aux sciences médicales), etc., etc. »

Quelques détails sur la vie et le caractère de ces personnes ne seront pas sans utilité pour comprendre la *Revue britannique*.

Jérôme-Adolphe Blanqui, né à Nice en 1798, venait d'être nommé à une chaire d'histoire et d'économie industrielle par suite des cours brillants qu'il avait faits à l'Athénée. A ses débuts, simple répétiteur dans un lycée parisien, il avait suivi les cours de J. B. Say pour devenir son principal disciple. Son *Voyage en Angleterre* de 1824 et ses relations amicales avec Dondey-Dupré, qui avait collaboré à ce même ouvrage, l'indiquait à ceux qui choisissaient les rédacteurs de la *Revue britannique*. Il professait la doctrine du libre-échange, et il avait le don d'expliquer les problèmes scientifiques d'une façon claire et facile à comprendre.

(30) Lettre du même dossier aux Archives Nationales.

Charles Coquerel, né à Rouen le 7 avril 1797, d'une famille janséniste convertie au protestantisme, perdit ses parents très tôt, et fut élevé par deux tantes, les demoiselles Williams. Son éducation fut protestante, il avait toutes les facilités pour apprendre l'anglais, et au salon de sa tante il rencontra les sommités du monde intellectuel. En 1811 il prépara la carrière de pasteur sans terminer ses études. De retour à Paris il fut initié aux sciences naturelles par de Humboldt, à la médecine par Broussais, à l'archéologie par Letronne, à la chimie par Gay-Lussac, aux mathématiques par Ampère et Biot, et à l'astronomie par Arago.

En 1825 ce n'était qu'un « jeune laïque isolé, dépourvu de ressources pécuniaires », (31) ce qu'il compensait d'ailleurs par une expérience longue et variée du journalisme et du métier d'écrivain, ayant déjà publié les *Tableaux de l'histoire philosophique du christianisme* en 1823, le *Résumé de l'histoire de Suède* en 1824, collaboré aux *Archives du Christianisme* en 1818, et fondé les *Annales protestantes*, et la *Revue protestante* (1^{er} janvier 1825). Fort bien renseigné sur l'Angleterre, il devait traduire les *Souvenirs de la Révolution française*, livre de sa tante, en 1827, et composer une *Histoire abrégée de la littérature anglaise* en 1828. Son biographe déclare qu'une « remarquable puissance d'assimilation, une exposition facile et lucide, un style piquant et spirituel dans sa simplicité le rendaient des plus aptes au rôle de vulgarisation » (32).

Libéral en politique, il devait se trouver en relation étroite à un certain moment plus tard avec Lafayette, Benjamin

(31) Détail pris de sa biographie contenue dans *Messieurs Coquerel*, par STROEHLIN, p. 33.

(32) STROEHLIN, p. 29.

Constant, et les membres de la société : « Aide-toi, le Ciel t'aidera » (33).

Lafon de Ladebat était un des cinq fils du protestant fervent André-Daniel Lafon de Ladebat, ancien membre de l'Assemblée Législative et du Conseil des Anciens. Nous n'avons pas pu trouver de renseignements sur lui, sur West, ni sur Raullin, excepté que ce dernier fut un membre important de la Société asiatique et de la Société de Géographie.

Dans la livraison de la *Revue* datée janvier 1826, apparaît le nom de Nicolas-Eugène Gérusez, né à Reims le 6 janvier 1799, qui était à l'Ecole Normale depuis deux ans quand elle fut licenciée en 1821. En 1825 il n'était qu'au début de sa carrière académique et littéraire. Agrégé en 1828, il devint l'assistant de Villemain à la Sorbonne en 1852.

Ces écrivains ne signent pas leurs contributions à la *Revue* avec la seule exception de son directeur, qui joint ses initiales « S » ou « SF » à plusieurs notes du traducteur (34). Une fois, nous trouvons CC (Charles Coquerel) en bas de l'article original de mars 1826, intitulé *Du travail libre et de celui des esclaves*.

Même anonymat délibéré de la part des périodiques anglais, même raison pour cela (35). La citation suivante, élogieuse de l'*Edinburgh Review*, appuie notre conclusion :

Le talent qui brille dans l'ensemble, réfléchit sur chaque article séparé... tel article qui paraîtrait mauvais ou vulgaire, considéré isolément, prend de l'importance par le voisinage des autres. L'indication des noms des auteurs d'une revue, lui ôte

(33) STROEHLIN, p. 32.

(34) Par exemple : mars 1827, *Les Pauvres d'Irlande*. S. ; mars 1826 : *Des Institutions de Charité*. S. F. ; mai 1826 : *De l'utilité des morts pour les vivants*, S. F. ; septembre 1826 : *Coup d'œil sur la situation de la Grande-Bretagne en 1826*. S.

(35) Les articles de la *Revue des Deux Mondes* sont signés.

la moitié de son influence morale... il faudrait que l'auteur censuré fût bien maladroit pour ne pas trouver le moyen d'attribuer la critique qu'on aurait faite de son livre, à des ressentimens particuliers, ou à tout autre motif non moins plausible. Mais quand l'attaque vient de la *Revue d'Edimbourg* dans sa force collective, le mystère dont est environné cet être singulier, qui comme les corporations et les rois, ne meurt jamais, met au désespoir le malheureux écrivain. Ce n'est plus l'opinion d'une seule personne, c'est l'opinion de tous ceux qui écrivent, et même qui ont écrit dans la revue. Les esprits des rédacteurs qui ne sont plus, de ceux qui sont à naître, se présentent, dans une attitude terrible, à l'imagination de la victime, et semblent le menacer d'une disgrâce éternelle (36).

L'acte d'association (37) du 12 janvier 1828, entre Saulnier, Dickinson et Berton, accorde à Saulnier une moitié de la propriété de la *Revue*, et une autorité illimitée pour tout ce qui la concernait. On trouvera un extrait de ce document à l'appendice.

(36) *Littérature périodique de l'Allemagne*, janvier 1827. — *London Magazine* (*Revue britannique*).

(37) *Archives Nationales* ; F. 18-409.

CHAPITRE II

Le premier numéro.

Le 10 mai 1825, la Maison Dondey-Dupré déposa au Ministère de l'Intérieur les pièces réglementaires pour l'impression de la « *Revue britannique*, ou Recueil d'observations tirées des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne, sur la littérature, les beaux-arts, les arts industriels, l'agriculture, le commerce, l'économie politique, les finances, la législation, etc... etc... » (1) dont ils se proposaient de faire tirer 10.000 exemplaires. Cinq jours plus tard fut déposé un second document, modifiant le titre et le nombre d'exemplaires. En voici un extrait : « Je soussigné, déclare avoir l'intention d'imprimer pour compte des auteurs, un Ouvrage ayant pour titre : *Revue britannique* ou choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne par MM. Saulnier fils et Prosper Dondey-Dupré, lequel je me propose de tirer à 500 exemplaires en un volume, format in-8° de 1/2 feuille d'impression » (2).

Au cours du même mois fut publié un prospectus écrit par Saulnier, suivi d'une annonce de deux ouvrages de lui, et d'une liste d'additions récentes à la série de livres étrangers.

Avant d'aborder l'analyse de ce prospectus, nous rappelons que c'est de la réclame, faite pour attirer le plus d'a-

(1) Archives Nationales, F. 1866, ex. 1756, n° 9162.

(2) *Ibid.*, 9166.

bonnements possibles. Il ne faut donc pas trop s'étonner si l'on y rencontre quelque exagération.

Le premier paragraphe s'occupe des revues et magazines anglais, l'*Edinburgh*, la *Quarterly*, le *Classical Journal*, la *Monthly*, le *Gentleman's Magazine*, l'*Asiatic Journal*, l'*Oriental Herald*, dirigés par Mackintosh, Brougham, Jeffrey, Young, Croker, Southey, Coleridge, « les hommes les plus éclairés de l'Angleterre. » Le fait que la presse est plus importante en Angleterre qu'en France est dû à ce qu'« en Angleterre on tient moins qu'en France à faire ce que nous appelons un ouvrage : ce qu'on désire, surtout, c'est d'agir vivement et fortement sur les esprits ».

Ni le *Rambler*, ni le *Spectator*, ni le *Tatler* lui-même, tous périodiques célèbres au XVIII^e siècle, n'avaient atteint un succès pareil à celui des grandes revues du XIX^e, entreprises à comparer, pour leur état florissant, aux grandes affaires commerciales. Les collaborateurs en étaient beaucoup mieux rémunérés qu'en France, et l'*Edinburgh*, par exemple, se vendait à raison de 30.000 exemplaires ; en 1810 quelques-unes des livraisons en étaient arrivées à sept éditions, et on les avait réimprimées depuis.

Saulnier, homme perspicace, eut tôt fait de constater la grande importance de la presse anglaise dans la formation de l'opinion publique, influencée en France jusqu'alors plutôt par les salons, le théâtre, les discours et les réunions publiques. Cette différence peut s'attribuer en grande partie à la sévérité de la censure pour la presse française. Saulnier avoue que ces publications pouvaient s'acheter sur le continent, mais il ajoute que bien peu de gens savaient assez l'anglais pour les lire. Il nous semble que ceci est trop dire, et que l'utilité des traductions réside plutôt en cette idée : il faut plus de courage et de loisir pour lire une

langue étrangère que sa propre langue, de sorte que plus de gens, y compris ceux qui savent la langue étrangère, se donneraient la peine d'assimiler des idées venant d'un autre pays, par l'intermédiaire de traductions, que par les écrits originaux (3). De cette façon il nous semble que les traductions arrivaient à rendre service et à ceux qui savaient déjà assez d'anglais pour vouloir se renseigner davantage sur le pays, et à ceux qui n'en avaient pas encore fait la découverte.

Revenons aux arguments de l'auteur. Les livres anglais étaient fort coûteux à Paris. S'il est vrai que trois ou quatre des cabinets de lecture parisiens recevaient l'*Edinburgh*, on l'y demandait tellement qu'il n'était possible de se le procurer, qu'après « une assiduité prolongée pendant plusieurs jours ».

Saulnier prévoit les arguments de ses critiques, et leur répond à l'avance avec leurs propres armes. Il fait le rapprochement avec la traduction des ouvrages de l'antiquité classique : « A l'époque de la Renaissance des lettres, les esprits studieux s'appliquaient exclusivement à commenter ou à traduire les textes des écrivains de l'antiquité. Rien n'était alors plus judicieux ; il valait beaucoup mieux s'approprier les découvertes des anciens que d'arriver péniblement à ces mêmes découvertes par une longue série de tâtonnemens et d'efforts. Mais aujourd'hui l'antiquité n'a plus rien à nous apprendre et c'est à une autre école qu'il faut aller. La véritable érudition doit consister désormais dans la connaissance des mouvemens et des progrès de l'esprit hu-

(3) M. CARRÉ, dans son article *Michelet et l'Angleterre* (*Revue de littérature comparée*, 1924, p. 275) donne la liste des livres anglais que lisait Michelet à cette époque. Malgré sa bonne connaissance de la langue anglaise, il lisait beaucoup les traductions de Shakespeare par Letourneur et Guizot.

main chez tous les peuples qui participent aux bienfaits de la civilisation moderne. »

Cette idée de civilisation résume l'intention, l'ambition et le but de Saulnier ; pour lui l'étude de l'Angleterre par ses revues périodiques, qui en sont le « miroir fidèle », comme il dit autre part, est essentielle parce que c'est l'étude d'un pays « qui manifeste aujourd'hui la noble ambition de devancer tous les autres dans les grandes voies que cette civilisation a ouvertes ». Chacun tirerait grand avantage de cette étude ; les membres du Gouvernement, de l'administration, des deux Chambres, s'intéresseraient à l'économie politique, à la législation et à la finance vues de cette façon ; ceux qui s'occupent du commerce, des manufactures, de l'industrie, y trouveraient profit.

L'aspect littéraire de la *Revue* est relégué au bout de la liste : « Enfin, dans un tems où une partie du public français avide d'émotions nouvelles, accuse les formes de notre littérature de timidité et de monotonie, l'analyse des productions d'une littérature étrangère qui s'est affranchie des règles que presque tous nos écrivains s'imposent, devra présenter un degré particulier d'intérêt. » Relativement peu de place fut consacré à la littérature anglaise dans les premières livraisons.

La *Revue britannique* aurait un grand avantage, non seulement sur les revues françaises, mais aussi sur les revues anglaises auxquelles elle ferait des emprunts, en ce sens qu'elle n'en reproduirait que les meilleurs articles, tandis qu'elle rejetterait ceux qui seraient médiocres et dénués d'intérêt. Son directeur paraît tout à fait confiant en elle et en lui-même. La *Quarterly* allait fournir les récits des intrépides voyageurs dévoués à la science géographique et au développement du commerce international, et aussi, en

même temps que les divers magazines, « les articles de pure littérature qui se distingueront par des vues ingénieuses et nouvelles ». L'enthousiasme de Saulnier qui baisse de plusieurs degrés lorsqu'il parle de la littérature, recouvre son ardeur avec les *Asiatic Journal* et *Oriental Herald*. Il est de nouveau à son aise en décrivant « les arts et les littératures de l'Asie, ses mœurs à la fois barbares et voluptueuses, et surtout les institutions si bizarres de cette vaste péninsule de l'Inde, régie par une compagnie de marchands »...

La principale source des articles allait être l'*Edinburgh*, dont il fait le plus grand éloge. Depuis les débuts en 1802, les débats du « Parlement » avaient acquis une profondeur toute nouvelle et profité des connaissances plus solides des sciences politiques ; les théories qu'elle prônait depuis vingt ans ayant fini par trouver une place dans le système de gouvernement, Saulnier espère que la reproduction des articles aurait une influence pareille en France.

On comptait donner également, de temps à autre, la traduction des discours faits au Parlement.

Saulnier revient ensuite à sa tactique d'anticipation des arguments de ses adversaires : une revue est censée représenter une unité de doctrine à laquelle les rédacteurs se soumettent. La direction de la *Revue britannique*, au contraire, allait prendre des matériaux de tous les côtés.

Etant donné qu'elle ne ferait que les reproduire, ils ne pouvaient pas en accepter la responsabilité morale. « Nous n'hésiterons pas à y admettre quelquefois des opinions contradictoires ; car la raison est rarement tout entière d'un seul côté, et, d'ailleurs, quand les hommes supérieurs s'égarent, ils mêlent presque toujours un grand nombre de vérités de détail à l'exposé de leurs erreurs. »

Saulnier prétend que la divergence d'opinion qui existait dans la presse anglaise était peu considérable. Voici un argument qui semble bien spécieux. Néanmoins il aurait pu le rendre vraisemblable par le choix des articles s'il l'avait voulu, mais il ne l'a pas fait par la suite. En tout cas, voici la citation : « Les disparates ne seront dans notre recueil ni très fortes, ni très nombreuses. A une époque encore toute récente les journaux littéraires de la Grande-Bretagne, comme les journaux politiques, étaient en général fortement empreints d'une couleur de parti ; mais maintenant les nuances qui les distinguaient s'affaiblissent et s'effacent. La polémique prend un ton moins âcre, et les opinions tendent évidemment à se concilier. »

Saulnier a évidemment sacrifié la stricte vérité à son désir de terminer en beauté par une péroration pleine d'espoir, de foi, et d'enthousiasme utopique : « Après deux siècles de débats quelquefois sanglans et toujours si animés, l'Angleterre, qui considérait jadis l'opposition comme un élément nécessaire de son Gouvernement, s'étonne de l'unanimité de vues et de sentimens qui commence à régner entre ses ministres et toutes les classes de ses citoyens également disposés à améliorer graduellement, sans secousses et sans violences leurs institutions civiles et politiques. »

Nous allons trouver plus de sincérité dans les autres préfaces.

L'abonnement annuel était fixé à 50 francs pour Paris, 56 francs pour le reste de la France, et 62 francs pour l'étranger.

L'article le plus important au point de vue littéraire, des premières années de la *Revue britannique*, se trouve justement dans la première livraison. Sans doute la direction a-t-elle voulu s'acquitter envers la littérature tout de suite,

car, quoique son véritable intérêt fût social et politique, elle devait quand même respecter le cadre encyclopédique qu'elle s'était proposé.

L'attitude des fondateurs de la *Revue britannique* envers la littérature est assez obscure et difficile à comprendre exactement. On sent qu'ils faisaient figure de dilettantes plutôt que d'hommes de lettres, qu'ils manquaient d'idées claires et arrêtées à ce sujet. Ils avaient trop subi l'influence anglaise pour vouloir soutenir l'école classique ; ce n'était pas à eux, partisans du progrès universel, d'être des réactionnaires en quoi que ce soit, même en littérature, bien qu'ils appartenissent au parti libéral, qui avait des idées conservatrices en littérature. On peut les soupçonner de vouloir y être aussi peu innovateurs que possible.

Pour leur premier numéro donc, il leur fallait traduire un article de littérature. Répétons que celle-ci n'était pas leur étude préférée, mais la vogue de la littérature anglaise en France à cette époque était trop établie pour qu'ils aient pu la négliger. Les périodiques anglais leur offraient un grand choix, la *Revue d'Edinburgh* reconnue comme autorité là-dessus, en était la source la plus indiquée. C'est donc à elle qu'ils eurent recours pour le premier numéro.

Cependant, l'article qu'ils ont fini par choisir (4) présente deux caractéristiques qui nous surprennent : c'est la littérature française qu'il passe en revue, et il était vieux de près de trois ans.

Après avoir feuilleté les numéros de la revue anglaise de

(4) Compte rendu dans l'*Edinburgh* de nov. 1822 des ouvrages suivants :

1^o *Méditations poétiques*, par Alphonse DE LAMARTINE... 2^o *Trois Messéniennes, Elégies sur les Malheurs de la France, Deux Messéniennes sur la Vie et la Mort de Jeanne d'Arc*, par Casimir DE LA VIGNE... 3^o *Chansons*, etc..., par J. B. DE BÉRANGER.

cette époque, nous avons trouvé un article paru en avril 1825 (5), c'est-à-dire juste au moment propice pour être traduit dans le premier numéro de la *Revue britannique*. Pour des gens qui voulaient faire connaître la littérature anglaise en France un tel article était — nous semble-t-il — tout désigné à la traduction et à la vulgarisation, et il a néanmoins été négligé par la *Revue*. Si nous le comparons avec l'article choisi, en tâchant de mettre en lumière les raisons possibles de ce choix, peut-être arriverons-nous à mieux comprendre l'attitude de la *Revue* envers la littérature.

D'après les intentions avouées de son directeur, elle n'allait pas exprimer des avis personnels, mais seulement refléter ceux des publicistes anglais, et faire bien connaître ce qui se passait chez ceux-ci sans parti pris et sans ménagements. Pour faire valoir effectivement leur désir de n'admettre aucune responsabilité morale pour les articles traduits, ils auraient pu choisir celui sur la poésie anglaise. Il s'arrête au poète Burns ; personne ne pouvait donc être fâché par des allusions d'actualité. Il aurait été bon également que les lecteurs eussent une occasion de consolider leur connaissance de la poésie des siècles antérieurs avant d'aborder celle de leur propre époque.

Mais si on parlait de littérature à l'époque de la Restauration, il fallait dire si on était romantique ou classique. Donc, avant d'aborder la littérature étrangère, il était utile pour la *Revue britannique* de définir sa position vis-à-vis des écoles poétiques françaises, ce qui indiquerait sous quel jour elle regardait les innovations d'outre-Manche.

(5) C'est un compte rendu de (i) *Specimens of the Earlier English Poets* S. W. Simpson, London, 1824. (ii) *The commonplace Book of British Poetry*. Andersen, Edinburgh, 1823 ; (iii) *The commonplace Book of British Song*. Ibid., 1823.

Nous venons de parler d'impartialité : c'est le mot d'ordre dans cette matière. Rappelons à ce sujet un avis de Stendhal : « Il paraît que le *Globe* exagère un peu la valeur des gens qu'il aime, mais que du reste il veut être impartial. Le premier journal qui aura ce courage pendant trois ans, fera fortune. Le public a soif de la vérité, beaucoup de gens de province veulent acheter des livres... Je ne sais comment la littérature française se tirera de ce mauvais pas : *La mauvaise foi des journaux littéraires*. Une Académie de province, victime de ce malheur, devrait en faire le sujet d'un prix » (6).

Dans une note à la première page, les rédacteurs de la *Revue* expriment sans équivoque leur volonté de se tenir à l'écart des querelles, les considérant comme des événements passagers, sans influence capitale sur les traditions. Tout ce qu'ils se permettaient était une tentative « pour élargir le champ de bataille sur lequel deux partis semblent se disputer en France le domaine de la littérature. Mieux la question à débattre s'éclaircira de part et d'autre, moins la lutte durera. » La divergence entre les théories n'était pas une question de vie et de mort pour la littérature. Malgré la Querelle des Anciens et des Modernes, « le xviii^e siècle n'en a pas moins été fertile en grands génies dociles aux principes éternels du goût ; la querelle des classiques et des romantiques s'éteindra de même, et la palme restera, dans le xix^e siècle, comme dans le précédent, à toute conception neuve, mais forte, mais en harmonie avec l'opinion et les besoins de l'époque, écrite avec chaleur et avec pureté. »

Nous pouvons donc conclure que la *Revue* choisit l'article sur la littérature contemporaine de la France afin de

(6) *Correspondance*. Vol. 7, n^o 764, p. 109 ; A. M. Dubois, directeur du journal le *Globe*. Paris, 3 nov. 1824.

s'expliquer sur son attitude envers la controverse littéraire qui occupait les esprits en 1825.

Il est possible que certains passages de l'article rejeté eussent été un peu trop hardis, par exemple : « Nous n'attachons pas une importance extraordinaire à la structure et au mécanisme de la poésie. Il n'est pas essentiel, croyons-nous, qu'un poème soit construit d'après des règles dont beaucoup tirent leur origine du caprice de poètes précédents, ni que ce soit une ode, une élégie, un sonnet, ou autre chose » (7). La matière et l'inspiration poétique intéressaient l'auteur anglais bien plus que des questions de forme. Avec quelle joie les jeunes romantiques auraient accueilli un tel paragraphe. Ce genre de critique n'était vraiment pas assez académique pour la *Revue*, dont les rédacteurs se considéraient comme savants sérieux et dignes.

Parce que cet article était un morceau de pure théorie littéraire anglaise, des lecteurs français auraient pu le trouver bien compliqué, d'autant plus qu'il esquissait des théories en désaccord avec celles qui régnaient en France, tandis que l'article choisi faisait des rapprochements constants entre les deux littératures. La violence du jugement porté ne laisserait pas indifférents ses lecteurs, et l'indignation est parfois un moyen efficace de réveiller l'intérêt. Cette première livraison ne courait pas le risque de passer inaperçue du grand public, si elle parvenait à susciter quelque bruit, à donner lieu à des discussions.

Le fait que l'article avait paru trois ans (8) auparavant,

(7) *For our own parts, we are not inclined to lay extraordinary stress upon the mere structure and mechanism of poetry. It is not very material, we think, that a poem should be built up according to rules, many of which originated in the caprice of former poets ; nor whether it be an ode, an elegy, a sonnet, or otherwise.*

(8) La *Revue* ne donne pas les dates des articles, ses lecteurs seraient donc portés à croire que celui-là exprimait les opinions anglaises de 1825.

indique que la *Revue* avait bien cherché dans les numéros de l'*Edinburgh* pour trouver celui qu'il lui fallait.

L'original est une critique violente de la théorie et de la pratique poétique en France. A sa façon insulaire et dogmatique, il pose les canons de la poésie pour les Anglais, avec condamnation des Français, parce que ces derniers n'avaient pas par hasard des principes identiques. Il n'y a aucun effort pour comprendre le point de vue étranger, il n'y a aucune indulgence pour les différences dues à la tradition et au milieu. L'*Edinburgh* était déjà célèbre pour ses attaques contre ceux qui avaient quelque chose d'hétérodoxe à offrir en littérature, contre les lakistes, entre autres, aussi eût-elle trouvé vraiment difficile de résister à l'occasion d'agir de la même façon envers la littérature contemporaine d'une nation qui lui déplaisait (9).

Cet article, ou à vrai dire n'importe quel article de la *Revue*, ne peut être bien compris à moins d'être comparé avec l'original anglais. Nous allons donc maintenant faire l'analyse du contenu et de la manière dont il a été traduit.

(9) M. Moraud n'est pas de notre avis. (*Le Romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848*, Champion, 1933, p. 114) Il déclare que « dans l'étude de Jeffrey, on discerne malgré des retours occasionnels aux vieux préjugés antifrçais, un désir évident de rendre justice à notre poésie et de mettre les critiques anglais en garde contre des jugements trop sommaires. Le grand mérite de Jeffrey est d'avoir fait comprendre à ses compatriotes que s'il est des gens mal placés pour apprécier la poésie française, et qui ne devraient pas se prononcer sur elle, ce sont justement les Anglais ».

Qu'il se soit évertué à mettre en lumière le gros écart existant entre les conceptions française et anglaise de la poésie, d'accord, mais nous pensons que l'effet s'en trouve plus ou moins détruit par la suite de l'article. C'est-à-dire que Jeffrey se met à faire précisément ce qu'il vient de déconseiller ; critique anglais il se prononce sur la poésie française.

M. Moraud (p. 133) affirme que cet article « reçut les hommages de Stendhal lui-même, peu suspect de tendresse à ce moment-là, pour la revue écossaise, » sans en donner plus de preuve.

Tout d'abord, on établit un premier principe de différence entre les poétiques des deux peuples : les Anglais employaient l'art pour embellir et imiter la nature, les Français pour la corriger et la surpasser. Il y avait d'autres exemples de cette attitude. On n'avait qu'à regarder les jardins ; en France ils étaient d'une régularité géométrique, tandis qu'en Angleterre on respectait leur désordre naturel. On accuse les Français d'avoir inventé les caprices de la mode qui déforme le corps humain. Nous croyons que pour bien rendre l'âpreté de tout ceci, il faut rappeler l'auteur anglais : dans les ouvrages d'imagination il y avait de la galanterie au lieu de l'amour, de la vantardise au lieu de l'héroïsme, et le premier soin des personnages était de maintenir leur rang plutôt que d'exprimer des émotions sincères.

Le traducteur a la prudence d'omettre ces exemples. Evidemment il valait mieux écarter une pareille accusation. De même son esprit de Français logique aurait pu les rejeter comme digression, indignes du peu d'espace dont il disposait. La *Revue* ne pouvait pas se permettre de reproduire en entier un si long article ; c'eût été contraire aux habitudes des revues françaises, qui pratiquaient la vulgarisation des questions techniques de manière à demander le moins d'effort de la part du lecteur.

La poésie française est jugée comme de beaucoup inférieure à la poésie anglaise quant à la force de l'imagination. « Si nos voisins possédaient cette faculté à un aussi haut degré qu'ils le prétendent, ne brillerait-elle pas plutôt dans leurs vers que dans les matières qui tiennent essentiellement à la raison ; dans leurs poèmes épiques plutôt que dans leur déclaration des droits de l'homme... Dans quel autre pays par exemple, une académie aurait-elle proposé pour sujet d'un prix de poésie au *xix^e* siècle « l'institution du jury » ?

Le traducteur évite de reproduire les observations sur le goût, orgueil des Français. Jeffrey, auteur de l'article, leur refuse même cette qualité-là en poésie, en sculpture et en musique. Il ne la leur accorde que dans les « arts » mineurs, tels que l'ameublement, le luxe, l'aménagement des cortèges et des cérémonies.

Comment écrire de beaux vers dans un « langage froidement compassé par les académies, ou dicté par la servilité des cours » ?

Peut-être une remarque sur la méthode critique des écrivains de l'*Edinburgh* serait-elle de mise ici ; elle est de Philarète Chasles. « Ils se rattachaient à cette critique protestante dont la Hollande fut le centre et le foyer pendant le xvii^e siècle, et que Daniel de Foë, fondateur de la première Revue anglaise, ami de Guillaume III, propagea en Angleterre au péril de sa liberté et de sa vie ; critique essentiellement germanique en ce qu'elle s'occupe du fond des choses plutôt que des formules, s'adresse à la conscience, réclame l'indépendance du jugement personnel et l'exerce sans exception et sans pitié sur tous les objets de la connaissance et de la pratique humaines » (10).

Retournons à la *Revue britannique* : elle résume courageusement les caractéristiques de la poésie française avec cette formule : « La poésie française manque en général d'originalité, d'invention, de sublimité et de vigueur ». L'on nous rappelle que ceci ne s'applique qu'à la poésie des deux siècles précédents, les seuls dont se vantaient les Français lorsqu'ils voulaient intéresser des étrangers à leurs œuvres.

Nous avons maintenant une déclaration significative : en

(10) *Revue contemporaine*, Paris, 1853 15 juin. Francis Jeffrey ; *Fondation, développement et influence de la Revue d'Edinbourg*.

commentaire d'une affirmation que la poésie romantique européenne dérivait des lais des troubadours provençaux, le traducteur ajoute la note suivante : « La littérature des anciens n'est pas plus classique que les ballades et les virelais écrits en langue romane au xiv^e siècle ne sont romantiques. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité ont été mis dans nos mains pour apprendre le grec et le latin : voilà ce qu'ils ont de classique ; les ballades du xiv^e siècle sont originales parce qu'elles appartiennent à des époques avec lesquelles nous n'avons rien de commun. Quant à nous au xix^e siècle, ne copions servilement ni le siècle de René d'Anjou, ni même de Périclès et d'Auguste ; méritons, s'il se peut, d'être modérés à notre tour ; mais sachons écrire, même en poésie, dans l'objet d'être utiles aux hommes, et respectons la langue de Racine, de Massillon et de Montesquieu. »

Ainsi nous voyons formuler les doctrines littéraires qui allaient guider la *Revue* pendant des années : le détrônement de l'antiquité classique, avec désapprobation de la seule imitation, la foi en ce qui pour eux était l'ère « moderne », l'utilitarisme, le but social de la poésie, la méfiance des libertés du langage et de la prosodie. Elles ressemblent à celles du groupe « doctrinaire », de Dubois, de Rémusat et de Guizot, exprimées dans leur journal le *Globe*. La principale et presque la seule méthode d'après laquelle ils jugeaient une œuvre d'art, c'était d'après les théories et les idées qu'elle contenait. Ce n'était pas les défenseurs des jeunes romantiques. Ils tenaient à occuper un moyen terme entre les extrêmes.

L'Edinburgh avoue que Racine, La Fontaine, Molière et Voltaire atteignirent la perfection dans les limites de leur système, mais elle prétend que leur œuvre souffrit du cadre restreint qui lui fut imposé. Ensuite, pendant la Révolution

et l'Empire, la poésie était reléguée à l'arrière-plan, mais enfin « le retour de la paix a forcé les esprits ambitieux à une autre lutte que celle des armes, et... les divisions survenues dans l'opinion publique ont exalté et enflammé les âmes, à un degré jusque là inconnu, aussi la poésie est-elle devenue un objet national ». Ceci se voyait le mieux dans le théâtre de l'époque.

Lamartine est qualifié de meilleur poète vivant, avec Casimir Delavigne et Béranger ensuite. Le traducteur omet d'affirmer que Lamartine est le représentant en poésie du parti aristocrate, omission qui nous paraît être excès de prudence, car l'on ajoute tout de suite qu'il n'y avait rien dans les ouvrages du poète qui justifiât une pareille imputation. Les avis de l'*Edinburgh* sont reproduits en entier lorsqu'il s'agit de son enthousiasme religieux et de sa mélancolie pieuse, de son audace dans la versification et de ses emprunts aux écrivains anglais : « M. de Lamartine peut en ce genre, et sans que nous ayons à craindre les protêts, tirer autant de traites sur nos poètes que les écrivains français et lui-même l'ont fait sur l'antiquité. Au surplus, sur ce point, l'exemple de leurs grands poètes doit servir d'excuse à ceux d'un ordre inférieur. »

Ce passage nous paraît une source possible de l'idée émise par Saulnier dans son prospectus, c'est-à-dire que la coutume des littérateurs des *xvi^e* et *xvii^e* siècles de profiter de l'inspiration puisée dans l'antiquité classique, autorisait les écrivains de la Restauration à glaner tout ce qu'ils pouvaient dans les littératures étrangères.

Suivent quelques extraits de la poésie de Lamartine, qui ne figurent pas dans la version française. Les citations de Béranger et de Delavigne sont également omises.

L'œuvre de ce dernier est signalée comme « l'énergique

diffusion d'une sensibilité exaltée qui jaillit comme un torrent d'une âme profondément pénétrée de l'amour de la liberté et de la haine de l'esclavage, et à qui il faut pardonner de rompre ses digues ». Béranger est loué « pour des morceaux piquans... Si bien assaisonnés au goût du public ».

L'article se termine sur un ton optimiste. Quoique la tendance de la poésie française fût en général à déplorer, il y avait de l'espoir pour l'avenir, car il existait au moins des éléments de grandeur : « A ces brillantes exceptions près, il faut reconnaître que la poésie française est aujourd'hui sur son déclin. Presque tous les poètes s'occupent exclusivement de tragédies ; puisant leurs sujets dans les anciennes annales de leur pays, c'est moins au cœur humain qu'aux passions politiques qu'ils s'adressent. Des phrases pompeuses sur le patriotisme, des tirades véhémentes contre l'influence étrangère font tous les frais de leur succès... Les erreurs que nous déplorons prouvent qu'il y existe de l'enthousiasme, une sensibilité profonde, et des sentimens élevés. Ce sont là les meilleurs attributs de la poésie. Nous pouvons espérer qu'ils relèveront celle de la France de son abaissement actuel. »

Pourquoi Saulnier a-t-il choisi un tel article pour le publier en France ? Si son intention était de resserrer les liens d'amitié entre les deux nations, une telle vivacité était-elle de nature à inculquer aux littérateurs de la sympathie pour les critiques anglais ?

De cette façon il n'ajouterait guère aux connaissances de ses lecteurs sur la littérature anglaise, mais au moins leur présentait-il la critique littéraire de l'*Edinburgh*, agent des plus puissants du monde littéraire en Angleterre.

Cet article n'est pourtant nullement agressif dans la

mesure où il ne nomme que les poètes dont il fait l'éloge ; le blâme s'adresse de manière imprécise à l'école française considérée comme un tout. Envers les grands noms il est indulgent ; le traducteur affirme dans sa première note : « Nous n'aurions pas inséré cet article s'il n'offrait, à côté d'une critique souvent injuste, des aperçus neufs et piquants, et un éloge de nos grands poètes aussi complet qu'on pourrait l'attendre d'un peuple idolâtre de Shakespeare et de Milton. »

De plus, nous avons vu que le traducteur prit bien soin d'en omettre les passages les plus sévères.

Comme réclame pour la *Revue*, l'article est bien choisi. La critique qui y est contenue est essentiellement polémique, et bien imaginée pour servir de sujet à discussion dans les cercles littéraires et à controverse dans la presse. Le parti modéré qu'adopta la *Revue* quant à la doctrine littéraire était d'une prudence égale, étant donné que parmi les abonnés possibles il pourrait se trouver des partisans des deux écoles. Les organes de propagande sont d'habitude éphémères et ne s'adressent qu'à un cercle assez restreint, malgré leur ferveur. Il valait mieux ne pas faire courir ce danger à la *Revue*, entreprise vaste et coûteuse. La table des matières du premier numéro est ainsi constituée.

Industrie : Du transport par les canaux et les routes en fer. *Quarterly*.

Finances : Produits comparés des taxes élevées et des petites taxes. *Edinburgh*.

Voyages : Esquisses de l'Inde. *Edinburgh*.

Statistique : Situation commerciale et agricole de la république d'Haïti. *Edinburgh*.

Economie politique : Administration intérieure de la Prusse. *Quarterly*.

Commerce : Du commerce de l'Angleterre avec la Chine et du monopole du thé. *Edinburgh.*

Autobiographie : Souvenirs de Sir Egerton Brydges. *Blackwood's.*

Littérature : De la poésie en France. *Edinburgh.*

Mélanges littéraires et politiques :

I. De l'éducation du peuple, par M. Brougham.

II. Dépôts faites devant les comités du Parlement britannique, en 1824 et 1825, sur l'état religieux de l'Irlande.

III. Propositions faites par M. Huskisson, à la Chambre des Communes, pour la réduction des droits de douane.

Nouvelles des sciences, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, etc...

On remarquera que la plus grande place y est donnée à la politique et à l'industrie. Le premier article, comparaison des mérites relatifs du transport par des barques sur les canaux et de celui par des voitures à chevaux sur un chemin de fer, offre une lecture singulière aujourd'hui. Nous pouvons sourire du ton archiprudent qu'emploie le porte-parole Tory pour faire allusion à l'usage de la vapeur. L'article contient des statistiques utiles, et, selon la note du traducteur, bien à propos : « On examine si on joindra Paris au Havre par une route en fer, ou par un canal qui serait accessible aux bâtimens de mer. Les observations générales de l'auteur de l'article sur certaines spéculations qui se font actuellement en Angleterre, et sur les vues toutes personnelles et la mauvaise foi des auteurs de ces projets, ne seront pas en France sans intérêt, car elles n'y seront pas sans application. »

L'article sur les taxes est important comme une indication

de tendance ; il parut d'abord dans l'*Edinburgh* pour octobre 1822 et fut une expression des principes libéraux : la réduction des taxes sur des produits tels que le sel et le vin amènerait un accroissement de la consommation et donc du fisc (des revenus publics), et relèverait le niveau de la vie. D'après la note du traducteur, il y avait eu un changement de ministère depuis en Angleterre, et les principes adoptés par Huskisson et Robertson n'étaient autres que ceux de l'article : « C'est la grande influence que sa publication a exercée sur les déterminations du ministère anglais, qui nous a décidés à en donner la traduction, quoique la date en soit déjà assez ancienne. On peut sans trop préjuger des hommes qui dirigent aujourd'hui les affaires du Continent, espérer que la reproduction de cet article dans notre recueil, ne sera pas sans quelque action sur eux. »

Il apparaît donc que la *Revue* espérait provoquer des réformes dans l'administration française, même des réformes immédiates. Quelques mois plus tard seulement, en janvier 1827, sous forme d'une note à un autre article, intitulé *Produit des taxes modérées*, elle avoue sa vive déception de n'avoir pas obtenu de résultat : « Il est vraiment déplorable que la reproduction de cet article en français n'ait déterminé aucun changement dans la fixation des taxes perçues sur les consommations, et que ceux qui régissent les intérêts collectifs de la Société restent étrangers aux lumières qui s'y répandent incessamment. »

La dissertation sur le monopole du thé ne pouvait pas avoir grand intérêt pour les Français. Diatribe contre la rapacité d'une institution exclusivement anglaise, la *East India Company*, elle aurait été plus utile à des spécialistes du commerce qu'à la généralité des lecteurs.

Sir Egerton Brydges est un aristocrate de l'ancien régime

qui fait un tableau exagéré et partial de la bonne société londonienne, dont selon lui les principaux traits caractéristiques sont la manie de la spéculation et la préséance de la richesse sur la naissance. Les débats du Parlement auraient perdu leur ancien éclat, et les orateurs en seraient remarquables pour leur nombre plutôt que pour leur talent. Néanmoins, malgré ses préventions de Tory, il fait bien ressortir l'effet sur la société du développement du commerce.

Les descriptions des pays lointains sont bien choisies, mais l'intérêt des *Mélanges* est exclusivement politique.

CHAPITRE III

La section littéraire de la *Revue* jusqu'à 1830.

a) *La littérature anglaise.*

Nous tenons à répéter ici que nous nous sommes intéressée d'abord à la *Revue britannique* en sa qualité d'intermédiaire entre les littératures anglaise et française, et nous continuons à croire que malgré le cadre encyclopédique de ses articles, ceux qui traitent de la littérature avaient une importance capitale dans l'œuvre de rapprochement franco-britannique. Ils étaient peu nombreux par rapport à l'ensemble, il est vrai, mais d'autre part ils étaient judicieusement choisis pour communiquer aux Français les grandes lignes de la critique littéraire des revues et des magazines principaux de la Grande-Bretagne.

Ces premières années apportent deux séries d'articles littéraires : les *Esquisses de la littérature et de la société parisiennes* et les *Beaux-Esprits contemporains*. Ils témoignent de la sincérité de la *Revue* dans sa volonté d'être impartiale, car ils viennent du *New Monthly Magazine*, recueil de tendances romantiques, tandis que les *Quarterly* et *Edinburgh* n'auraient fourni que la condamnation de tout essai d'innovation littéraire. C'est ici une tentative appréciable pour faire connaître le côté neuf et progressif des lettres, d'une part en Angleterre, et d'autre part en France.

Les *Esquisses* sont des contributions indirectes de Stendhal, qui à cause de difficultés financières envoyait des articles au *London Magazine* et au *New Monthly*. Tout au moins Delécluze affirme qu'elles sont indirectes, et que la *Revue* les traduisait en ignorant que leur forme originale était déjà française (1). M. Martineau, au contraire, fait valoir des arguments qui impliquent des rapports directs entre Stendhal et la *Revue*. Il constate qu'une des *Esquisses* parut en même temps (au mois d'août 1826) dans les recueils anglais et français, et que les lecteurs parisiens en reçurent une autre un mois avant sa publication à Londres (décembre 1826 et janvier 1827), ce qui voudrait dire que Stendhal aurait communiqué le manuscrit (2).

Nous objectons à ceci que la *Revue* faisait son apparition avec plus d'un mois de retard, ce qui lui aurait donné le temps de prendre connaissance du texte même du *New Monthly*. Citons comme preuve le *Courrier Français* du 2 juillet 1826 : « Le cahier onzième de la *Revue britannique* vient de paraître », c'est-à-dire le « cahier » daté du mois de mai. Le 25 août également, le même journal annonce la livraison du mois de juillet.

Miss Doris Gunnell est d'avis que ce fut le *New Monthly* qui aurait communiqué un manuscrit (3), mais nous n'avons trouvé aucune preuve que la *Revue* ait été en relations directes avec ses modèles anglais. En effet, ainsi que

(1) *Souvenirs de soixante années*, 1862, p. 244 : « Un Irlandais de ses amis traduisait sa prose en anglais, laquelle prose, devenue anglaise et retraduite en français, était prise à Paris par les éditeurs de la *Revue britannique* pour des articles originairement composés et écrits à Londres.

(2) Ouvr. cité, vol. III, p. 131.

(3) *Stendhal et l'Angleterre*, p. 156. Paris, Bonvalot-Jouve, 1908.

nous l'avons déjà dit, elle y fut abonnée comme n'importe quel particulier.

D'autre part, les archives de la *Quarterly*, dans laquelle la *Revue* puisait sans cesse, ne renferment aucune allusion à elle, ce qui rend invraisemblable l'existence d'aucun contact direct.

Il y a des divergences entre la traduction et le texte du *New Monthly*. Par exemple, la *Revue* commence environ au milieu de l'*Esquisse* de décembre 1826, et place le commencement à la fin, sans raison apparente. Pourtant Martineau déclare que le style n'est pas dans la manière habituelle de Stendhal.

Dans la lettre du *New Monthly* datée du 20 avril 1826 (qui ne fut pas reproduite par la *Revue*), Stendhal écrit ceci :

En vain peut-on espérer qu'un journal littéraire puisse prospérer à Paris ; le grand succès de votre *Edinburgh Review* a tourné la tête des écrivains français. Ils y ont vu le grand poète Chénier calomnié et accusé d'avoir aidé à faire guillotiner son frère. Ils en ont conclu que l'*Edinburgh Review* s'était vendue et que l'impartialité et l'indépendance n'étaient point indispensables pour la réussite d'une telle publication. Cette erreur sera funeste aux huit ou dix revues littéraires que l'on fonde à Paris tous les ans.

Nous avons actuellement trois journaux très répandus : ce sont la *Gazette des Tribunaux*, le *Frondeur* et la *Revue britannique*...

Ce périodique, qui fut très lu ces temps derniers, ne publie que des articles traduits de l'*Edinburgh Review*, du *New Monthly Magazine*, etc., etc. Un article de la *Westminster Review* sur le partage inégal des biens entre les enfants d'une même famille a suscité un vif intérêt au moment où la Chambre des pairs vient de se déclarer sur le projet de loi de M. Peyronnet (4).

(4) Traduction de M. Martineau, ouvr. cité, vol. III, pp. 42-44. Le projet de loi pour rétablir le droit d'aînesse (pour éviter le morcellement des grandes propriétés) fut rejeté par la Chambre des Pairs le 3 avril 1826, à la grande joie des Parisiens.

Dans une autre lettre non reproduite (18 octobre 1826), Stendhal parle d'une traduction d'un roman chinois par Abel Rémusat (*Ju-Kia-Oi*, ou « Les deux cousines »). Il raconte que l'auteur lui en avait donné lecture en personne, tout en lui demandant de ne pas en révéler le contenu à ses amis de Paris avant publication. Il n'a pas le droit de le révéler même à ses lecteurs de Londres, parce que ses lettres sont traduites à Paris : « Vous raconter l'histoire à vous autres Anglais, ce serait manquer de même à ma parole, car les lettres que j'écris pour votre Revue sont retraduites en français et insérées dans une publication mensuelle, la *Revue britannique*. Cette circonstance, pour flatteuse qu'elle soit, me dicte mon devoir, et je ne puis pas honnêtement vous donner un résumé de *Ju-Kia-Oi* » (5).

Celui qui traduisait les *Esquisses* pour la *Revue* a dû prendre connaissance de celle-ci comme des autres, ce qui donne un démenti à l'affirmation de Delécluze qu'elles étaient prises pour des articles anglais originaux. Il est possible néanmoins que ce ne fût qu'après la lecture de cette lettre d'octobre 1826 que la *Revue* découvrit la vérité.

Une lettre de Stendhal du 17 février 1829 nous fait croire qu'il avait été en relations avec Dondey-Dupré et qu'il avait fini par se brouiller avec lui. D'après la lettre, Stendhal se trouvait embarrassé quant à la publication de son ouvrage *Promenades dans Rome*, car, paraît-il, les libraires parisiens faisaient de très mauvaises affaires à ce moment-là. Il donne son opinion sur notre éditeur : « M. Don (dey-Dupré) passe pour un peu *truffatore* (6). Du papier donné par lui ne passerait pour bon qu'autant qu'il aurait une autre signature.

(5) Traduction de M. Martineau, ouvr. cité, vol. III, p. 218.

(6) « Fripon ».

On pense que le jour où il aurait intérêt à *manquer* il le ferait sans peine » (7). Plus loin : « Vos occupations vous permettent-elles de voir Delaunay ? S'il dit non, pouvons-nous, avec honneur, renouer avec Don (dey-Dupré) ? » (8). Nous ignorons pourtant dans quelles circonstances Stendhal et Dondey-Dupré s'étaient connus, et si la *Revue britannique* y avait été pour quelque chose.

De tout ceci nous pouvons conclure qu'il n'y eut aucune transaction entre Stendhal et la *Revue*, aussi bien qu'entre celle-ci et le *New Monthly*. Le seul argument qui tienne toujours contre cette conclusion est qu'à la fin de l'année 1826 Stendhal avait une bonne opinion de la *Revue* et en 1829 une forte antipathie contre son éditeur. Toutefois, si Stendhal avait négocié avec elle, il aurait traité plutôt avec son directeur qu'avec son éditeur. En fin de compte notre avis est que la *Revue* prenait comme texte de sa traduction le texte du *New Monthly* en toute connaissance de cause.

Le contenu des deux morceaux traduits est intéressant. Le premier (9) commence par un coup d'œil sur les représentations données par les troupes anglaises à Paris, et l'influence exercée par elles et par les traductions de pièces anglaises. L'école classique est fort mal traitée par Stendhal et l'Académie Française est ainsi caractérisée : « Ce corps littéraire est si visiblement dirigé par un petit nombre d'écrivains sans talent, qu'il n'exerce plus aucune espèce d'influence sur l'opinion publique ». Le *New Monthly* était plus sévère, parlant d'« une clique d'intrigants », d'« un mépris mérité », avec cette phrase comme suite : « On respecte

(7) *Correspondance. Baron de Maresté*, p. 267.

(8) *Ibid.*, p. 268.

(9) Août 1826.

MM. Roger, Auger, Villemain, etc., en tant que particuliers, mais on les méprise comme poètes et comme prétendant à un talent qu'ils ne possèdent point » (10).

La *Revue* prend soin d'éviter le terme « romantique » en traduisant cette phrase : *The most intelligent portion of the pupils of our great public schools are favourable to the romantic taste*, par « Les meilleurs élèves de nos grandes écoles publiques (11) sont partisans de l'indépendance en matière de goût ». Ici M. Martineau exagère le sens de l'anglais en donnant la traduction « adorent le genre romantique » (2).

Ensuite Stendhal déclare que le moment serait propice à l'établissement d'un théâtre anglais permanent à Paris, si on faisait attention à certains détails, c'est-à-dire : s'assurer le concours de la bonne société, et surtout de la colonie anglaise ; mettre les places à un prix assez élevé pour éloigner la foule ; dépenser au moins 20,000 francs pour payer des notices favorables dans la presse. La *Revue* omet la dernière phrase (13) ainsi que tous les noms des contemporains et des journaux.

La conséquence en serait la disparition de toute antipathie politique existant entre l'Angleterre et la France. Vraiment Stendhal s'attend à de bien grands effets d'une si petite cause.

Les remarques qui s'ensuivent sur les *Débats* et le *Constitutionnel* sont rendues aussi inoffensives que possible dans la version française. De même celle sur la cour royale, par exemple :

(10) Traduction de M. Martineau, ouv. cité, vol. III, p. 138.

(11) « Public schools ». Noter l'erreur de traduction.

(12) Ouvr. cité, p. 135, vol. III.

(13) Est-ce parce qu'elle aurait attiré l'attention sur le *puffisme* regrettable de la presse française ?

La piété de la plupart des membres de la famille royale actuelle, ou pour mieux dire leur manque absolu de talent et d'amabilité, a rendu la royauté si démodée que le salon du roi est le plus plat de tout Paris (14).

La profonde piété de la plupart des membres actuels de la famille royale a communiqué un caractère très grave à leurs réunions.

Le traducteur est assez hardi pour retenir la critique nettement hostile à Chateaubriand, dont la première partie des œuvres complètes venait de paraître, mais il fait le commentateur suivant lorsque le célèbre écrivain est accusé de travailler au retour d'un système monarchique absolu : « Cette accusation ne nous paraît pas juste. De quelque manière que l'on juge les concessions faites par M. de Chateaubriand aux exigences de son parti, il est de fait qu'il a été le défenseur invariable et souvent très éloquent des libertés publiques. »

Est-ce simplement inconséquence de la part du traducteur, lorsqu'il supprime quelques paragraphes qui auraient pu faire ombre aux lecteurs français, et contredit d'autres dans une note ? Evidemment il tient à imprimer la seconde catégorie, car il aurait pu les omettre avec les autres. Il n'ose quand même pas les laisser tels quels sans désavouer toute solidarité avec eux.

La seconde *Esquisse* reproduite (15) commence par une relation du séjour de Walter Scott à Paris, de l'érudition qu'il y déploya, du succès de sa fille dans les salons ; Scott s'y serait fait moins aimer que Canning, à cause de la supériorité de l'esprit de celui-ci dans la conversation. Notre auteur trouve étrange que Scott ne manifestât pas le désir de rencontrer les hommes qui avaient fréquenté Napoléon,

(14) Traduction de M. Martineau, ouv. cité, vol. III, 141.

(15) Déc. 1826.

quoi qu'il fût en train d'écrire la biographie de ce dernier. Un détail amusant est celui sur les douairières qui profitaient de la présence de Scott pour étaler leur mauvais anglais appris pendant l'Emigration.

La traduction de la correspondance du pape Pie V par Potter donne lieu au commentaire suivant : « Ces lettres dévoilent entièrement la politique de la cour de Rome, qui est, en 1826, la même qu'en 1570. La cour de Rome semble oublier qu'à cette dernière époque l'église et les prêtres étaient à la tête de la civilisation, mais que, depuis lors, ils sont restés stationnaires. Tandis que le monde acquérait des connaissances nouvelles, ils cherchaient à en arrêter le progrès, et se montraient les plus grands ennemis des lumières. Ils ne veulent pas concevoir que la puissance de la machine à vapeur a succédé à celle des foudres du Vatican. »

La lettre se termine par des anecdotes sur les rapports qui avaient existé entre Napoléon et Talma, tragédien qui venait de mourir.

La *Revue* ne voulait pas qu'on prenne ces articles trop au sérieux, d'après la préface de 1827 : « Quelquefois aussi, à côté des graves leçons de l'économie politique, et afin d'en adoucir l'austérité, nous avons placé des articles de pur agrément, tels par exemple que l'aimable causerie de l'auteur des *Esquisses de la société parisienne*, ingénieux écho de nos propres salons. »

C'est la preuve du peu d'importance accordé à la section littéraire.

Les *Beaux Esprits contemporains* sont la traduction de *The Spirit of the Age, or Contemporary Portraits*, par William Hazlitt, critique et « essayiste » anglais de renom. Cette série s'étend sur presque deux ans :

- Novembre 1826 : Jeremy Bentham.
 Décembre — : Lord Byron et Sir Walter Scott.
 Janvier 1827 : : Coleridge et Southey.
 Février — : L'éditeur de la *Revue d'Edimbourg*
 et celui de la *Revue Trimestrielle*.
 Mars — : Brougham, J. Mackintosh et Francis
 Burdett.
 Avril — : William Cobbett.
 Mai — : Wordsworth, Crabbe et Campbell.
 Juin — : Horne Tooke.
 Août — : Malthus.
 Septembre — : Robert Burns.
 Octobre — : M. Irving et le docteur Chalmers.
 Février 1828 : M. Wilberforce et Lord Eldon.

Chaque article est l'expression intrépide d'opinions personnelles et un modèle de critique subjective. La collection avait été publiée par livraisons périodiques dans le *New Monthly* à partir de janvier 1823, en forme de livre par Colburn à Londres en 1825, et par Galignani à Paris presque simultanément (16). En la reproduisant alors la *Revue britannique* était loin de faire œuvre d'initiateur, ou de courir un risque quelconque, parce qu'elle avait déjà recueilli les suffrages du public anglais, et aussi des Parisiens anglicisants. En 1824, soit dit en passant, Hazlitt était venu à Paris, où il se lia d'amitié avec Stendhal (17). Nous pourrions donc nous attendre à trouver par la suite que les idées exprimées dans ces portraits aient une certaine ressemblance avec celles des *Esquisses parisiennes*, tout au moins dans leur foi libérale,

(16) Ce dernier fait est rapporté par P. P. HOWE : *The life of William Hazlitt*, Londres, 1922.

(17) *Ibid.*, p. 279.

leur culte pour Shakespeare, et leur antipathie envers l'école classique.

Cette série correspond à une période de modération dans la critique littéraire de Hazlitt. Son attitude est moins querelleuse et moins prévenue qu'elle ne l'avait été auparavant (18). Elle ne constitue pas cependant un choix très heureux pour les fonctions d'initiateur des lecteurs français à un monde dont ils ne pouvaient avoir déjà que des connaissances d'ordre assez superficiel. A la différence du public anglais auquel elle se destinait à l'origine, ils étaient mal placés pour comprendre les raisons des jugements exprimés, c'est-à-dire des incompatibilités de politique et des malentendus professionnels. Un exemple de ceux-ci est l'animosité envers Byron, qui avait maltraité les rédacteurs de sa propre feuille le *Libéral* dont Leigh Hunt et Hazlitt.

Nous constatons chez les éditeurs de la *Revue* un soupçon de paresse dans l'accomplissement de leurs devoirs littéraires, car ils n'avaient pas dû chercher bien loin pour trouver le *Spirit of the Age*.

Pourtant, quoique notre recueil n'aspirât guère à devenir un manuel de littérature anglaise, il tenait à satisfaire le désir des Français de se documenter sur les auteurs des textes et des traductions d'œuvres nouvelles, publiées par les librairies anglicisantes à Paris ; témoin ces remarques en tête du commencement de cette série d'articles : « Leur réunion forme un tableau très complet de la littérature anglaise de notre époque..... Plusieurs écrivains qui y sont mentionnés ont déjà beaucoup de célébrité sur le continent ; mais par cette raison-là même, on ne sera pas fâché d'avoir sur leur compte des particularités nouvelles. La célé-

(18) Voir DOUADY, *La vie de William Hazlitt essayiste*, p. 383, Hachette, 1906,

brité de quelques auteurs, sans qu'il soit trop facile d'en deviner la raison, s'est au contraire concentrée dans la Grande-Bretagne, et sans doute on sera bien aise de faire connaissance avec eux. »

Pour nous le mérite de cette tentative de la *Revue* réside en ce qu'elle reproduisait un côté très intéressant des périodiques littéraires anglais, c'est-à-dire leurs essais de critique, dont Hazlitt n'était pas le moins digne représentant. Elle n'a pas néanmoins l'air de se rendre compte de ceci, et le compliment qu'elle lui fait manque de précision : « auteur de plusieurs ouvrages remarquables, et d'un grand nombre d'excellens articles... » Elle ne signale que la valeur informatrice des *Portraits*, ayant l'air d'ignorer leur importance artistique comme échantillons du style brillant et souple, de la pénétration psychologique et de la confiance en ses impressions personnelles, affranchies des coteries, d'un critique contemporain renommé.

La partialité libérale de Hazlitt convenait à la campagne discrète menée par la *Revue*. Il est frappant qu'à ce moment-là celle-ci laissait de côté les études sur la littérature anglaise contenues dans les revues conservatrices, pour s'adresser aux magazines libéraux. Enfin, son « romantisme » était modéré, et il respectait les principes de l'art classique.

Peut-être serait-il opportun de donner quelques détails sur cette série afin de voir quels enseignements les Français pouvaient tirer de la lecture de cette *Revue*.

Hazlitt est entiché de la valeur morale des œuvres des écrivains. Dans le cas de Jeremy Bentham il est justifié parce qu'il a affaire à un philosophe. Il dépeint avec animation la vie bizarre de cet excentrique, s'acharne contre son culte du bonheur comme étant nuisible aux mœurs, et contre son style comme guindé et artificiel. Il y a du romantisme

dans son affirmation qu' « il attribue à la raison humaine la puissance exclusive, et repousse les agréables rêves de l'imagination ».

Ici il y a de l'indulgence cependant et très peu de malice, à la différence de sa haine personnelle pour Byron. Il s'étend sur les défauts de ce dernier, son manque d'empire sur lui-même, sa fatuité, son feint libéralisme, son insensibilité, ses excursions dans la métaphysique, et sa rhétorique.

D'un bout à l'autre l'étude sur Byron et Scott est une comparaison forcée, méthode qui conduit à l'exagération. Les romans de Scott sont portés aux nues, sa poésie mise au second rang, et sa politique exécrée.

En tête de *Coleridge et Southey*, le traducteur nous laisse croire que ses lecteurs français étaient fort peu familiers avec ces poètes, en donnant cette note explicative de caractère tout élémentaire : « M. Coleridge est l'un des écrivains les plus remarquables de l'école poétique nommée, par les Anglais, *Ecole des Lacs* ; la plupart des membres de cette association romantique habitent les rives pittoresques des grands lacs de l'Angleterre. M. Coleridge a long-tems soutenu les théories mystiques de quelques thaumaturges allemands. M. Southey, poète-lauréat, dont nos lecteurs connaissent sans doute la querelle récente avec lord Byron, a donné plusieurs poèmes en vers irréguliers, dont le plan est aussi bizarre que le style en est brillant, et qui renferment des beautés originales. MM. Coleridge et Southey, après avoir professé des opinions libérales, ont, sur la fin de leur vie, consacré leur talent à défendre les opinions contraires. »

Toujours les préoccupations morales et politiques de Hazlitt. Les promesses d'avenir apportées par le *Vieux*

Nain, Cristobel et les sonnets de Coleridge avaient été démenties par « la multitude de ses goûts et de ses caprices, sa faculté à se laisser séduire par des frivolités brillantes, ses délicatesses métaphysiques, ses subtilités bizarres, l'allure vagabonde et pour ainsi dire, libertine, de sa pensée, flottant sans lest et sans gouvernail... ». De même on avait vu Southey renoncer à son jeune « amour ardent et pur de l'humanité, cette noble espérance d'un avenir meilleur pour les hommes, ce culte de tout ce qui est héroïque et grand ». Pour le reste, justice est rendue à l'art de la forme chez Coleridge poète et au style énergique et éloquent de Southey historien et traducteur.

L'éditeur de la Revue d'Edimbourg et celui de la Revue Trimestrielle est un document précieux pour les lecteurs de la *Revue britannique* qui faisait de si fréquents extraits de ces deux recueils anglais. Il était intéressant de connaître les motifs et les raisons des opinions de ces deux autorités littéraires d'outre-Manche, dont ils avaient à diriger tous les mois les manifestations écrites. Quoique le libéral Jeffrey soit de beaucoup le préféré de Hazlitt, il ne manque pas de franchise en esquissant les singularités de tempérament qui décidaient ses jugements, c'est-à-dire « une manière qui tient trop de l'avocat et du casuiste » et en plus « souvent l'habitude de juger les œuvres de l'art d'après des règles données fait rendre... des décisions précipitées et tranchantes », surtout dans le cas d'un « ouvrage qui sortait des principes ordinaires et n'appartenait à aucune école ».

Pour Gifford, Hazlitt est fort injuste, et il nous paraît superflu de citer ce chef-d'œuvre d'invective. Heureusement le traducteur français ne le laisse pas sans commentaire : « La sévérité avec laquelle M. Hazlitt juge l'écrivain dont il

est question n'a pas étonné ceux qui ont lu dans la *Revue Trimestrielle* plusieurs critiques amères de ses ouvrages », et plus loin : « M. Hazlitt a mis trop peu de restriction dans ces attaques contre cette *Revue*. Nous avons eu l'occasion d'en extraire plusieurs articles très remarquables. »

L'article intitulé *Wordsworth, Crabbe et Campbell* comprend douze pages de critique et de théorie littéraire éminemment techniques, sans anecdotes ni citations, assez incompatibles avec les besoins d'un public étranger qui, sur Wordsworth du moins, ne possédait qu'un petit nombre des connaissances préalables nécessaires (19).

Allusion est faite en chemin à Shakespeare, Walton, Paley, Milton, Pope, Dryden, Johnson, Goldsmith, Byron, Southey et Rogers, raison de plus pour croire à l'embarras des lecteurs trop peu au courant de la littérature anglaise. Le traducteur, sans doute sensible à ce danger, prend soin d'ajouter quelques explications telles que la suivante : « Wordsworth, l'un des poètes de l'*Ecole des Lacs*, a fait paraître des ballades et des poèmes métaphysiques et descriptifs. On trouve dans ses poésies des odes d'un ton fort grave, en dépit des sujets qu'il semblait impossible de traiter sérieusement : l'*Idiot dans sa gloire*, le *Petit Nan et son*

(19) M. SMITH, dans son livre *L'influence des lakistes sur les romantiques français*, est d'avis que Wordsworth avait déjà été révélé à la France en 1825 par Amédée Pichot dans son *Voyage en Angleterre*. Une étude toute récente faite par M. LEIGH pour le diplôme d'Etudes Universitaires en Sorbonne détruit cette affirmation après de patientes recherches. Son article à paraître dans la *Revue de littérature comparée* résumera le contenu de son mémoire. Voici la conclusion à laquelle aboutit M. Leigh : « *Le Voyage en Angleterre*, loin d'orienter son siècle, ne fait le plus souvent que le suivre. Là où Pichot se montre vraiment novateur, c'est-à-dire dans sa critique des lakistes, il n'a guère été suivi que par certains amis personnels. Admirateur assez objectif de la poésie de Wordsworth, Pichot sonnait la diane à des gens endormis et qui n'étaient pas pressés de s'éveiller. »

papa, l'*Anesse mourante*, etc., etc. » Pourtant il aurait pu en insérer davantage.

Cet article était commode à reproduire parce qu'il s'encadrait dans la série du *Spirit of the Age*, déjà entamée. Toutefois si les rédacteurs littéraires de la *Revue britannique* avaient été un peu plus entreprenants, ils auraient cherché un article plus facile à comprendre.

Hazlitt ne se montre pas très « romantique » cette fois-ci, préférant Campbell aux deux autres poètes parce qu'il « a su accomplir l'union ravissante de ce que la beauté idéale a de plus profond et la nature de plus vrai ». Encore : « la plupart des poètes anglais se laissent dominer par leur génie : Campbell a choisi la raison pour souveraine et le goût le plus sévère pour guide. »

Le portrait de Robert Burns est le meilleur de la série. La *Revue* a la sagesse de l'accompagner de nombreuses citations, c'est-à-dire des extraits de *Mary Morrison*, *To Lucy*, *The Prayer*, *The Answer*, *To an Illegitimate Child*, *The Bard's Epitaph*, *The Cotter's* (sic) *Saturday Night*, *To Pastoral Poetry*, et *The Lament of Mary Stuart*. La première est ainsi commentée : « Nous devons cette élégante version et celle des poésies qui vont suivre, à l'obligeance de M. Philarette Chasles. Il vient de terminer une traduction complète des poésies de Burns, dont sans doute il ne tardera pas à faire jouir le public. Son beau talent, éprouvé dans les concours académiques, et sa parfaite connaissance des divers dialectes de la langue anglaise, le rendaient tout à fait propre à reproduire en français les œuvres de ce poète si original et si peu connu parmi nous. »

L'on raconte la vie de Burns et le développement de son art de manière à exposer comment son génie est l'expression de la race écossaise. C'est presque un antidote contre le

pédantisme : « A défaut d'une poésie ornée et savante, d'une poésie d'académie et de cour, une muse plus vraie, plus naïve, fidèle aux émotions de la nature idéale dans sa simplicité, populaire sans être ignoble, fait les délices du pâtre et du seigneur, du laird et de l'artisan. »

L'article intitulé *Les drames historiques de Shakespeare* de mai 1829, bien qu'étranger au *Spirit of the Age*, est également de la plume de Hazlitt. Beau morceau, analyse fine et détaillée, accompagné de nombreux extraits traduits, il sert en plus à illustrer la base de ce qui tenait lieu de théorie littéraire à la *Revue*, qu'une œuvre d'art devrait être avant tout « en harmonie avec l'opinion et les besoins de l'époque » (20). Les tragédies des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles ne répondaient pas à cette description, l'imitation des Anciens étaient démodée. Bref, c'était Shakespeare le maître à suivre. C'est là l'enseignement de Hazlitt, dont la citation suivante nous dévoilera l'essentiel : « Shakespeare nous montre chacun de ses personnages façonnant, pour ainsi dire, sa propre destinée. Voilà la vraie philosophie. Ceux qui ont imité sur le théâtre moderne le système fataliste des anciens ont pu créer des ouvrages beaux en eux-mêmes ; jamais des ouvrages en rapport avec la civilisation moderne. Phèdre obéissant à l'influence qui la poursuit ; Oreste guidé par les Furies et puni par elles, sont des symboles du paganisme. Les peuples modernes qui ajoutent foi à la liberté relative des actions, devaient-ils conserver un système dramatique en opposition directe avec leurs croyances ? Et Shakespeare, créateur du véritable drame philosophique, drame fondé sur l'analyse, l'expérience et l'observation, n'a-t-il pas mieux compris l'art qu'il cultivait

(20) Voir la note à *La Poésie en France*, juillet 1825.

que ces critiques idolâtres nés dix-huit siècles trop tard et attachés à la tragédie hellénique par d'invincibles préjugés ? »

Une telle déclaration tombe à point à une époque où le théâtre romantique luttait pour conquérir la France.

En avril 1826 on avait reproduit un article assez pessimiste sur le théâtre (21), où l'on se plaignait de la décadence du genre, qui, paraît-il, avait dû céder la place au roman. Les « besoins de l'époque » entrent en cause, comme toujours : « Le genre dramatique a été créé pour un état de société où la lecture n'était point l'occupation de la masse du peuple... Il est douteux que son influence et sa popularité s'étendent par la diffusion des lumières. » Ensuite avait paru le plaidoyer de Stendhal déjà cité (22) sur la nécessité d'établir un théâtre anglais pour secouer les habitudes démodées de la scène parisienne, et en troisième lieu le bel article de Hazlitt ci-dessus préconisant la voie du renouveau : l'étude de Shakespeare.

Le *New Monthly* est la source d'un plaidoyer d'octobre 1827 pour plus de naturel dans le roman : *D'où vient l'insipidité des héros de romans ?* Elle est censée procéder « de la perfection qui leur est imposée. Ce sont des anges, non des hommes ». Les personnages imaginaires devraient ressembler davantage aux gens que l'on voit tous les jours, et le critérium pour juger un roman serait le plaisir qu'en donne la lecture. Cet article parle des romanciers anglais Sterne, Richardson, Fielding, Anne Radcliffe, Godwin, Theodore Hook, Mrs. Inchbald, Fanny Burney, Lord Normanby, Scott et aussi de Rousseau, Schiller, Kotzebue, Goethe, Shakespeare, Milton et Boccace.

(21) *Du théâtre et des romans.*

(22) Août 1826.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de morceaux de critique littéraire. C'est maintenant le moment d'aborder les échantillons de littérature anglaise mis sous les yeux des lecteurs de la *Revue*. Disons tout de suite qu'il n'y a pas grand'chose dans cette première période. La catégorie la plus nombreuse se compose des *tableaux de mœurs*, nouvelles ou esquisses généralement anonymes, telles que *Le Suicide* (juin 1826), *Un bal bourgeois à Londres* (avril 1827), *Dîner chez un grand seigneur à la campagne* (septembre 1827), *Le retour du Nabab* (novembre 1827), *Une heure de trop* (novembre 1828), *Le Pique-Nique* (octobre 1829), *L'Amiral en retraite* (septembre 1830, extrait du livre *Our Village*, par Miss Mitford). D'un intérêt médiocre quant à leur chance de survivance, l'on pourrait les comparer aux morceaux divertissants des magazines du vingtième siècle. Un journaliste contemporain en qualifie un heureusement comme étant « plein de verve et de gaieté, où l'on trouverait le sujet d'une comédie charmante » (23).

Saulnier leur trouvait quand même une fonction utilitaire : être littéralement des tableaux de mœurs : « L'Angleterre n'est pas, comme la Chine, défendue par une grande muraille contre la curiosité des étrangers ; mais la réserve hautaine des classes supérieures et celle des vanités bourgeoises qui se modèlent sur les hauts rangs, y opposent un grand obstacle. De là sans doute le peu d'intérêt des récits de nos voyageurs, chaque fois qu'ils ne parlent pas d'objets matériels. Aussi ce n'est guère que dans les tableaux qu'ils en ont faits eux-mêmes que l'on peut étudier les mœurs des habitants de la Grande-Bretagne » (24).

(23) *Courrier français*, 3 déc. 1829.

(24) Note au *tableau* de sept. 1827.

Rapprochons à ce sujet une opinion assez répandue en France sur les romans anglais : « Il est bien difficile que la monotonie de ces tableaux ne jète (*sic*) une teinte prononcée d'ennui sur ces ouvrages ; Walter Scott lui-même, qui est le chef de l'école nouvelle, n'a pas échappé à ce reproche. Comment donc se fait-il que les autres romans trouvent encore de nombreux lecteurs ? C'est que la plupart des lecteurs veulent quelque chose de positif, même dans un roman, et comme les auteurs anglais ont soin de rattacher à leur action la peinture vraie de mœurs locales, on leur pardonne souvent la faiblesse des ressorts qu'ils emploient en faveur de l'instruction que l'on trouve unie à des fictions romanesques » (25).

Ainsi que nous l'avons déjà vu, la *Revue* comptait non seulement introduire auprès du public français des auteurs qu'il ne connaissait pas, mais aussi lui offrir de nouveaux détails sur ceux qu'il goûtait déjà. Un autre exemple de la mise en pratique de cette idée est la reproduction d'articles de la main de ces auteurs célèbres. Au mois d'avril, juin et novembre 1827, sous la rubrique *Histoire Contemporaine*, l'on avait pu lire des traductions d'extraits de Southey, intitulés respectivement : *Invasion du Portugal en 1807*, *Insurrection générale de l'Espagne contre Napoléon Bonaparte en 1808*, et *Siège de Saragosse en 1808*. Le premier est présenté comme suit : « L'ingénieux interprète du sergent Guillemart, M. Landrer, se dispose à publier une traduction de l'*Histoire de la guerre de la Péninsule*. En attendant qu'elle paraisse, nous avons cru devoir donner à nos lecteurs un échantillon de cette vaste et brillante composition. »

(25) *Le Corsaire*, 22 déc. 1825. *Compte rendu des Epreuves de Marguerite Lindsay*, d'Allen Cunningham.

Ici la *Revue* se dispense de son intermédiaire habituel, le périodique anglais, en traduisant directement d'un livre. En janvier de la même année, elle s'était montrée moins entreprenante en retirant du *Leeds Intelligencer*, périodique éloigné des sentiers battus, il est vrai, un passage historique de Walter Scott, intitulé *L'Europe à la paix de Versailles. fragment inédit de la vie de Napoléon*, ouvrage mentionné dans les *Esquisses parisiennes* le mois précédent comme étant en train de se terminer. Le traducteur fait remarquer : « Le nouvel ouvrage de Walter Scott excite une attente si vive et si générale, que nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient quelque gré de leur en faire connaître d'avance un fragment. »

Il y a d'autres extraits pour illustrer la collaboration du même écrivain aux revues anglaises, à savoir : *Des jardins et des plantations pittoresques* (avril 1829) et *De la culture des marais et des terres en friche* (juin 1829). Les prouesses de Scott en agriculture ne devaient être que peu connues en France jusqu'alors. Le caractère multiple de ses activités est indiqué dans la *note* : « Walter Scott n'exerce pas sur ses contemporains la puissante influence de Voltaire sur son siècle, mais il l'égale au moins par sa prodigieuse fécondité, et par la variété des genres dans lesquels il s'est essayé. Epopées, poésies légères, romans, histoire, il a tout embrassé avec plus ou moins de succès, dans son universalité brillante. Il vient même, tout récemment, de publier un recueil de sermons. Walter Scott est aussi un agronome fort habile... Au milieu de détails techniques fort intéressants, il est facile d'y reconnaître les touches gracieuses et pittoresques du poète : « Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes ! »

Nous n'avons trouvé qu'un unique fragment de la poésie

romantique française. En avril 1830, le *Cor* est cité par le traducteur de *La Maudite, scènes des Pyrénées*. Ce n'était pas de l'inédit, car il avait fait partie des *Poèmes antiques et modernes* de 1826. Le commentaire qui l'accompagne est succinct : « M. A. de Vigny a célébré les exploits de Roland et sa mort dans les Pyrénées, dans une ballade remplie de charme dont nos lecteurs nous sauront gré de citer la plus grande partie. »

b) *La littérature d'autres pays étrangers.*

Nous avons pensé que ceux qui étudiaient les rapports entre la France et les pays non britanniques pourraient être aidés dans leurs recherches par quelques réflexions sur les articles de ce genre qu'a publiés la *Revue britannique*. Nous arrêterons cette section à 1830 parce que la floraison de revues françaises après cette date rend son action moins importante.

Ces articles ne sont pas des études très détaillées, mais des vues d'ensemble harmonieuses, établies suivant le tempérament, les croyances, l'histoire, et par les conditions sociales de chaque nation, exemples typiques de la critique littéraire des grandes revues anglaises.

La *Westminster Review* est la source des *Œuvres de Fr. Schlegel* (septembre 1825), et du *Coup d'œil sur la littérature de la Russie* (octobre), tous deux à tendance politique. Le premier article avertit le lecteur contre les régimes autocrates, dont Schlegel était partisan, et le second conseille aux écrivains russes des efforts pour influencer les masses, méprisées et négligées par la noblesse dégénérée et égoïste.

En décembre l'*Edinburgh* fournit *Du goût des Allemands et de l'apprentissage de Wilhelm Meister*, compte rendu par Jeffrey d'une traduction récente. Quoique l'ouvrage soit appelé

« un modèle d'absurdité, d'inconvenance, de trivialité et d'affectation » et un « outrage contre tous les principes du goût et contre toutes les règles de la composition », la force d'imagination qui s'y manifeste est vivement appréciée, et les défauts apparents sont expliqués d'après les variations du goût existant entre les nations. Il était bon pour les Français d'apprendre que les Anglais, malgré leur désapprobation des méthodes littéraires de Goethe, rendaient hommage à son grand génie. Une telle leçon de tolérance était salutaire pour l'école classique, et la lecture de cet article pouvait éclairer les romantiques aussi, car leur admiration de Goethe ne se basait pas sur une connaissance approfondie de ses œuvres. Selon M. Baldensperger : « Au fond, la France de 1820 à 1830 s'est méprise ; ni les classiques... ni les romantiques ne comprenaient la réelle signification de celui qu'ils accablaient de leurs anathèmes ou appelaient au secours de leurs audaces » (26).

L'auteur de l'étude *Moderne poésie scandinave* (*Foreign Review*, septembre 1829) prend comme point de départ le caractère distinctif du climat, de l'économie, des mœurs, du patriotisme fervent et des traditions de la race. C'est là tout autre chose que la critique pédante de l'école académique, et on y insiste sur les qualités nationales plutôt que sur les principes « éternels » du goût ; en ce sens l'article est encore plus développé que celui sur Goethe. C'est le même genre de critique que celle de M^{me} de Staël, l'un des grands pionniers du cosmopolitisme et de la théorie de la persistance des caractères ethniques, et pour qui « la littérature est l'expression de la société ». La citation suivante donnera une idée de l'esprit de l'article en question : la vie

(26) *Goethe en France*, p. 168. Calmann-Lévy, 1904.

des Scandinaves était une « lutte continuelle, propre à entretenir cette vigueur physique et morale si nécessaire aux peuples et à prévenir l'énervement dont nous sommes menacés... La moralité des classes inférieures, l'existence des traditions antiques, conservées dans ces régions, tout concourt à leur imprimer un caractère qui n'a rien de brillant aux yeux de l'économiste, et qui même leur assigne un rang inférieur parmi les contrées européennes, mais qui, on doit l'avouer, est éminemment favorable au développement des idées et du génie poétiques. »

Une pareille méthode conduit forcément aux discussions politiques, résultat tout à fait conforme aux goûts des lecteurs au temps de la Restauration. La tyrannie de l'empire autrichien est le motif essentiel de la *Littérature et poésie de la Bohême* (avril 1828, *Foreign Review*). L'auteur y a pris pour tâche de démontrer « les nobles efforts d'un peuple que l'intolérance religieuse, philosophique, politique, ont tour à tour voulu priver de son langage, et effacer de la carte de l'Europe, mais la force des habitudes antiques, des souvenirs nationaux, l'a emporté sur la puissance de l'Autriche, l'adresse des Jésuites, la terreur des persécutions et l'isolement où se trouve jetée la Bohême, parmi les populations germaniques qui la cernent et la pressent ».

Un article éclairé est reproduit de l'*Edinburgh* de juillet 1829 sur *Dante Alighieri et son époque*, écrit par Ugo Foscolo, « auteur des *Lettres de Jacob Orlès*, que les persécutions de l'Autriche avaient forcé de se réfugier en Angleterre, où il est mort il y a peu de temps. Il y a composé beaucoup d'articles pour les grandes Revues ». Dante est étudié comme le produit de son siècle, son œuvre comme le reflet de son âge. Notons toujours l'influence de M^{me} de Staël sur la critique offerte aux lecteurs français par la *Revue britannique*.

Foscolo s'indigne contre deux genres d'historiens littéraires ; ceux qui emploient leur éloquence au service de doctrines étroites et de l'établissement de règles arbitraires, et les érudits qui se restreignent à la collation de textes et à la quête de citations. Il faudrait poursuivre des recherches sur le moyen âge, parce que « le tableau de sa politique et de ses mœurs du ^{x^e} au ^{xiv^e} siècle est le seul commentaire qui puisse répandre de la clarté sur l'œuvre de Dante ». Le continent d'Europe, le pays d'Italie, la ville de Florence, tout y joua son rôle, donc « il faudrait nous montrer Florence, avec ses coutumes, ses mœurs, ses passions, ses idées républicaines et chrétiennes ».

Trois des articles de Stendhal sur l'Italie parus en anglais dans le *London Magazine* sont traduits par la *Revue*, morceaux plus légers que ceux que nous venons d'esquisser, plus personnels, et, disons-le, moins impartiaux. Il saisit l'occasion pour dénigrer les réactionnaires français en littérature et en politique, et pour faire de la propagande contre les Autrichiens et les catholiques.

Les éditeurs de la *Revue* ont dû se rendre compte que l'auteur de la *Première lettre sur l'état actuel de la littérature italienne* (janvier 1826) n'est pas anglais, car ils changent les pronoms dont il se sert. Par exemple, après avoir félicité la littérature italienne d'avoir évité l'influence néfaste de l'école française, il s'adresse aux Anglais comme à des étrangers : lorsqu'il dit « vous », la *Revue* met « nous », ainsi : « En notre qualité d'Anglais, nous pouvons mieux que d'autres, estimer un pareil service à sa juste valeur, car à la restauration de Charles II, nous n'avons pas su échapper à cette humiliation. »

Stendhal se plaît à dire du mal de ses compatriotes dans la *Seconde lettre sur la littérature italienne* (avril 1826) ; en

reproduisant des attaques comme celle-ci, la *Revue* n'a pas peur de mettre en déroute une fatuité possible chez eux : « Ce qui distingue surtout la littérature italienne de la littérature française, c'est la bonne foi et la sincérité... Ils (les Italiens) ne sont nullement charlatans et peut-être la nature ne leur a-t-elle pas donné la finesse de tact qu'il faut pour le devenir. Sous ce rapport on a beaucoup mieux traité les Français. Quand on lit dans un journal quelque pompeux éloge d'un auteur, il y a dix à parier contre un que l'article est de lui. »

Les nombreuses accusations contre l'Eglise de Rome sont supprimées, voilées ou bien atténuées par le traducteur. A un moment une phrase est ajoutée pour ménager la religion. Pour montrer ceci nous allons donner la traduction littérale de M. Martineau à côté de celle de la *Revue* :

Certes, un plan aussi extraordinaire (celui de la *Bassvigliana* du poète Monti) n'a pu être inspiré que par le Papisme, ce génie malfaisant qui a su tirer de l'Evangile les principes tyranniques sous lesquels l'Italie a vu périr sa grandeur et son antique liberté.

Certes un plan aussi extraordinaire n'a pu être inspiré que par ce génie malfaisant qui a su tirer de l'Evangile, ce code de la modération et de l'humanité, les principes tyranniques sous lesquels... etc.

Une allusion au pédantisme et aux sympathies autrichiennes de Botta, auteur italien qui avait publié à Paris une histoire des Etats-Unis (1821) et de l'Italie contemporaine (1824), est déplorée par la *Revue* : « Il y a dans ce jugement une étrange légèreté, et dans le ton dont il est exprimé, une brutalité qui n'est pas de bon goût. »

Le troisième article de Stendhal, *Les Femmes de l'Italie* (avril 1827) est un tableau déprimant de la vie menée par les femmes des classes aisées, qui, selon lui, devaient ou

bien accepter un mariage de raison, ou bien entrer au couvent, et le grand nombre de célibats à Rome était un encouragement au relâchement des mœurs. Les responsables? — c'est Stendhal qui parle, — le gouvernement absolutiste et l'Eglise catholique.

c) *Principes de traduction.*

Au cours de notre analyse des articles littéraires, nous avons montré comment les traducteurs s'écartaient quelquefois de la reproduction exacte et même du sens des originaux. Ce procédé ils ne l'avouent jamais, mais de temps en temps ils indiquent au lecteur les principes qui gouvernaient leur travail.

Tout d'abord le but du traducteur est de rendre en bon français ce que voulait dire l'écrivain étranger. Il ne fallait pas suivre l'anglais mot à mot avec un dictionnaire, mais trouver des équivalences de façon à lui conserver l'atmosphère et la couleur : « Rien, au fond, de plus infidèle qu'une traduction littérale, qui décolore les textes qu'elle reproduit, en en faisant disparaître le mouvement et la grâce » (27).

Il n'est pas toujours possible d'obtenir un résultat tout à fait satisfaisant à cause de la grande différence entre les langues française et anglaise, ainsi qu'on fait remarquer lors d'une tentative de traduction d'une des scènes où apparaît le Falstaff de *Henri IV* : « Il est inutile de prévenir le lecteur de la difficulté ou plutôt de l'impossibilité d'une traduction à la fois fidèle et vivante de ces plaisanteries du *xvi^e* siècle, de cette humeur bouffonne et vive, assez semblable à ces liqueurs spiritueuses dont la saveur

(27) Préface, janv. 1829.

se perd lorsqu'on les transvase » (28). Voici un exemple de cette difficulté de traduction :

*A purse of gold most resolutely snatcht
on Monday night, and most dissolutely spent
on Tuesday morning ; got with swearing
« lay by » and spent with crying « bring in »,
now in as low an ebb as the foot of the ladder,
and by and by in as high a flow as the ridge of
the gallows.*

Lundi soir, la
bourse ou la vie ;
voilà le flux ; mer-
credi matin, le gi-
bet et le testament ;
voilà le reflux.

Pourtant la scène est assez bien traduite dans l'ensemble, avec quelques trouvailles heureuses, comme ce jeu de mots :

*Were it not here apparent
that thou art heir apparent* (29).

Sans la présomption légi-
time que tu es l'héritier légi-
time et présomptif de la cou-
ronne.

Le même obstacle se rencontre dans le cas de la langue poétique, où l'on recourt à la prose comme véhicule en faisant ce commentaire presque dédaigneux pour la poétique française : « Dans cette traduction en prose d'une pièce lyrique, remarquable par la mélodie, le rythme (*sic*) et le coloris, on a prétendu n'en reproduire que le sens. Une version en prose est, au reste, à peu près le seul moyen de traduire les poètes anglais. Malgré les efforts des poètes français de la nouvelle école, notre vers n'a pas encore acquis assez de flexibilité et de souplesse pour rendre les vers anglais de notre tems. Ceux de Pope avec leurs formes concises et synthétiques pouvaient beaucoup plus facilement passer dans notre langue » (30).

(28) *Les drames historiques de Shakespeare*, mai 1829.

(29) *Henry the Fourth, part 1, Act 1, Scene 2.*

(30) *Beaux esprits contemporains*, n° XV, Felicia Hemans, juin 1830.

Heureusement la *Revue* n'est pas toujours tombée dans ce piège de l'utilitarisme qui consiste à placer les idées d'une œuvre d'imagination avant l'art de la forme. Dans les études sur Samuel Rogers (31) et sur Lucretia Davidson (32), les vers originaux sont imprimés à côté des versions en prose, de sorte que tout lecteur qui savait tant soit peu d'anglais pouvait se faire une idée plus juste du talent poétique déployé.

Un troisième principe est d'imiter aussi loin que possible les particularités dues au caractère ou à la condition de l'auteur. Une tentative louable à cet effet est faite pour le journal d'un forçat : « En imprimant ce manuscrit, l'éditeur du *London Magazine* ne s'est permis d'y faire aucun changement ; il en a respecté jusqu'à la mauvaise orthographe et aux fautes grossières de langage dont il est rempli. Le traducteur, de son côté, s'est rapproché autant que possible de la simplicité de l'original, et il a cru même devoir reproduire en français, par des équivalens, les expressions communes ou triviales du texte » (33).

La *Revue* est essentiellement un organe de vulgarisation. Son cadre est encyclopédique, et elle tient à ce que tout lecteur soit à même de comprendre les matières dont il n'a que des notions élémentaires. Donc la simplicité du langage est nécessaire. Cette idée ressort à l'occasion d'un mémoire médical :

Quoique le traducteur... n'ait point fait, par état, une étude particulière des sciences médicales, il aurait pu, cependant, se servir davantage des termes techniques. Mais il a pensé que cette facile érudition n'aurait d'autre résultat que de rendre l'article moins clair et partant moins utile. Ce qui a fait le succès

(31) N° XV, III, *Samuel Rogers*, oct. 1830.

(32) *Les restes de Lucrèce Davidson*, nov. 1829.

(33) *Souvenirs d'un déporté à la Nouvelle-Galles du Sud*, sept. 1826.

des recueils périodiques de l'Angleterre et ce qui en constitue par-dessus tout l'utilité, c'est que leurs rédacteurs se sont appliqués à faire sortir la science de l'enceinte des académies, et à l'introduire dans les salons et dans le cabinet de l'homme du monde. Pour cela, ils l'ont dégagée autant que possible de la phraséologie convenue entre les savans de profession. Le langage ordinaire a tant de ressources, il est si flexible et si varié, qu'il est bien rare qu'il ne suffise pas à l'expression des principes généraux des sciences et à l'exposé de leurs résultats les plus importants (34).

Enfin, on arrive à être embarrassé par des mots anglais qui n'ont pas de correspondants précis en français, sauf sous forme de circonlocutions inélégantes. Dans une telle éventualité, le traducteur doit être prêt à créer des néologismes, d'après cette doctrine utilitaire, conseil donné par Saulnier lui-même dans le cas du mot *pauperism* : « Nous avons cru devoir nous servir de cette expression anglaise (*paupérisme*), dont notre mot *pauvreté* n'est point l'équivalent exact, et qui cependant n'en a point d'autres en français. Il est donc indispensable de lui donner droit de bourgeoisie, comme à tant d'autres mots puisés à la même source. Les langues ne sont que des instrumens ; ce sont elles qui doivent obéir à la pensée, et non la pensée qui doit leur être soumise. Quand leur vocabulaire devient insuffisant, il faut qu'elles s'enrichissent, soit en créant des expressions nouvelles, soit en faisant des emprunts aux dictionnaires étrangers. S. » (35).

(34) Note signée S. F. (Saulnier fils) à *De l'utilité des morts pour les vivans*, mai 1826.

(35) Note aux *Pauvres de l'Irlande*, mars 1827.

CHAPITRE IV

L'accueil de la presse et du public.

Avant de pouvoir estimer la sphère d'influence de la *Revue*, son étendue et sa nature, il faudrait voir comment ses premières livraisons furent reçues par la presse et par le public parisiens. Ainsi que nous avons constaté au commencement de cette étude, le moment était propice à la publication d'un périodique s'occupant de l'Angleterre. L'anglomanie avait déjà produit son effet sur les milieux intellectuels, témoin ce compte rendu d'un recueil de ballades anglaises de Loève-Weimars : « Dans ces Ballades, on trouve une force d'imagination et une fertilité d'invention, qui étonneront nos poètes ; s'ils comparent cette multitude de sujets créés sans prétention au romantisme, avec les fruits de notre romantisme qui parle si haut de citations et d'originalités, ils conviendront que d'un côté, la stérilité la plus déplorable, et de l'autre une inépuisable fécondité, indiquent assez clairement sur quel Parnasse se trouve la véritable poésie » (1).

Non seulement les poètes, mais les romanciers français devaient également céder la place à leurs collègues étrangers dans l'affection du public parisien, selon l'avis d'un autre

(1) *Le Pandore*, 11 sept. 1825 ; *Ballades, légendes et chants populaires de l'Angleterre et de l'Ecosse, publiés et précédés d'une introduction par Loève-Weimars*, Paris, Renouard, 1 vol. in-8°.

journal : « J'en demande bien pardon à notre littérature actuelle, mais les bons romans nous viennent de la Grande-Bretagne, et nos romanciers n'ont rien à leur opposer en ce moment. Ce n'est pas que je veuille en conclure que nous soyons tout à fait pauvres dans ce genre de composition ; certes, nous avons encore quelques écrivains spirituels qui s'y exercent avec succès ; mais demandez aux libraires, aux propriétaires des salons de lecture quels sont les romans qu'on lit le plus ; leur réponse sera unanime et ils s'accorderont à signaler les romans anglais » (2).

Ainsi pour bon nombre de Français la meilleure littérature de l'époque, et à plusieurs points de vue la seule qui fût en progrès, c'était la littérature anglaise. La mode y était déjà lors de la fondation de la *Revue britannique*. Il s'agissait donc pour celle-ci d'élargir le champ d'action de cette littérature, de lui attirer un public plus nombreux, et de satisfaire le désir de renseignements, d'éclaircissements et de nouvelles à son sujet chez les gens qui l'aimaient déjà. Le *Voyage* d'Amédée Pichot avait déjà paru, suscitant dans la *Quotidienne* du 1^{er} juillet le commentaire que les noms de Byron, de Scott et de Moore étaient assez connus en France, tandis que ceux de Coleridge, de Southey, de Rogers et de Burns ne l'étaient pas du tout : « Il était important qu'un homme de goût versé dans la langue anglaise voulût bien faire pour l'Angleterre ce que Madame de Staël avait fait pour l'Allemagne. »

De son côté le *Globe* déclare : « Cette histoire d'un voyage en Angleterre est venue à son heure, car bien que nos connaissances sur l'état actuel de la littérature anglaise se mul-

(2) *Le Corsaire*, 22 déc. 1825 ; article sur *Les Epreuves de Marguerite Lindsay*, déjà cité.

tiplient de jour en jour, elles sont assez bornées encore pour qu'on ne se montre pas dédaigneux de les accroître. Nous entendons, il est vrai, assez de Walter Scott et de Byron, et quelque peu de Moore et de Southey, mais notre science ne va guère plus loin » (3).

D'autant plus avait-on besoin d'un périodique qui donnerait tous les mois des informations sur cette littérature.

Le public était également prêt à accueillir des renseignements sur les autres activités de l'Angleterre. Les économistes en déduisaient leurs théories, les libéraux voyaient dans son gouvernement représentatif celui qu'il faudrait à la France, les industriels imitaient les inventions et les procédés des usines anglaises, les orientalistes suivaient les travaux de ses savants.

L'inexactitude de l'observation faite par Léon Galibert, successeur de Saulnier, dans son éloge funèbre, est donc frappante : « A cette époque, notre aversion pour l'Angleterre était vive et profonde... En 1825, ni la littérature, ni la philosophie, ni les hommes illustres de la Grande-Bretagne, n'étaient connus en France ; c'était pour ainsi dire un monde nouveau que M. Saulnier allait révéler » (4).

Toutefois, selon l'opinion générale de l'époque, il nous semble que l'intérêt porté à l'Angleterre n'eut pas une origine sentimentale, les souvenirs des guerres napoléoniennes étaient encore trop frais. L'on avait alors dans l'idée que les travaux des meilleurs cerveaux anglais pourraient servir à la France. En fait ce ne fut pas un désir de réunir des observations de détail sur les aspects les plus typiques de la

(3) 1^{er} juillet 1825. Cité par M. A. B. THOMAS : *Moore en France*.

(4) *Impartial*, 31 octobre 1835.

vie et de la pensée anglaise, de choisir les articles les plus caractéristiques de la presse anglaise pour leur valeur propre ; on s'attendait plutôt à ce que la *Revue* reproduisît ceux qu'iseraient utiles aux Français, en leur apprenant des choses qu'ils ne savaient pas.

Une des premières notices de la *Revue britannique* que nous avons trouvées, parue dans un journal de spectacles, estime qu'elle serait à même de rétablir l'équilibre entre les connaissances étendues et utiles des Anglais au sujet de la France, et celles beaucoup plus restreintes des Français sur l'Angleterre : « Les Anglais peuvent facilement profiter de tout ce qui se fait de bien en France. Ceux qui ont reçu quelque éducation connaissent tous plus ou moins notre langue ; et la douceur de notre climat ainsi que la facilité de nos mœurs les attirent en grand nombre parmi nous. A cet égard, nous sommes dans une position défavorable : la cherté d'un voyage dans la Grande Bretagne ne permet qu'à un petit nombre de nos compatriotes de s'y rendre, et ordinairement le caractère contenu et réservé de ses habitants, et l'ignorance de leur langue, empêchent que ces voyages aient des résultats avantageux. Ainsi quand les Anglais s'approprient rapidement toutes nos découvertes, c'est presque toujours très tardivement que nous tirons parti des leurs » (4).

Il ne s'agissait pas de communiquer l'atmosphère anglaise, mais de l'adapter aux goûts français ; de toute façon c'est l'avis exprimé par un critique : « Les éditeurs ont tenu parole ; l'heureux choix des matériaux dont se compose ce premier volume est d'un heureux augure pour les suivans. Il atteste un goût en rapport avec les besoins de la nation

(5) *Le Corsaire*, 23 août 1825.

française, qui demande à être intéressée, même amusée, lorsqu'on prétend à l'instruire » (6).

Ce critique louait la *Revue* également parce qu'elle laissait là tout article qui s'éloignait trop des façons de penser à la française. Sans doute croyait-il que, loin de prendre les journaux anglais pour modèles, il fallait simplement profiter des circonstances qui leur avaient permis de faire certaines découvertes avant les journaux français, découvertes dont l'appropriation économiserait et le temps et l'effort. Ainsi choisir judicieusement serait-il le principal devoir de la *Revue* : « Tout n'est pas bon à traduire indistinctement dans les journaux anglais. S'ils renferment des articles de science profonde et de hautes vues d'économie politique, ils contiennent aussi bien des pages lourdes et d'une doctrine abstraite ; si le libre essor que leurs écrivains se permettent rend leur satire piquante, on est obligé de convenir que leur plaisanterie manque souvent de grâce et de légèreté. »

Le mois suivant le même critique écrit : « Nous avons les premiers applaudi au projet de la *Revue britannique* aussitôt que nous avons eu connaissance de son prospectus. Nous avons calculé qu'elle devait nécessairement accélérer le mouvement des esprits en France, en y faisant connaître beaucoup de faits ignorés et en y mettant en circulation un grand nombre d'idées nouvelles » (7).

C'est là le point de vue d'un homme pratique, et même si les articles en question avaient été pris dans un périodique français, le commentaire n'aurait pu en être essentiellement différent.

(6) *Courrier français*, 29 juillet 1825.

(7) *Ibid.*, 23 août 1825.

Le *Courrier français*, journal libéral, avait compté Saulnier lui-même parmi ses rédacteurs ; peut-être y avait-il toujours des rapports entre eux en 1825 ? Charles Coquerel, également, y collabora en rédigeant le compte rendu hebdomadaire de l'Académie des Sciences (8). De toute façon, on aurait pu s'attendre à ce que ce journal fût plein d'indulgence pour la nouvelle revue. Le 6 juin 1827, il réimprima l'article intitulé *La vie d'un savant hongrois à Paris*.

L'accueil fait à son nouveau collègue par la *Revue encyclopédique* est tout autre chose. Pour elle c'était une rivale qui venait de surgir dans le monde des périodiques, et il ne fallait pas lui faire de réclame. Elle se décide à rendre compte de la première livraison seulement au mois de novembre, en donnant le ton dans la première phrase : « Ce recueil est, pour ainsi dire, connu et jugé d'avance, parce que les éditeurs renoncent à y rien mettre de nouveau. » Il y a deux griefs principaux. En premier lieu la portée de la *Revue britannique* est trop restreinte ; on devrait l'élargir pour comprendre les périodiques de l'Italie et de l'Allemagne, d'autant plus que ceux de l'Angleterre étaient déjà bien connus à Paris, où bon nombre de gens n'avaient pas de peine à les lire sans le secours de la traduction. Ensuite, comme si elle voulait chasser sa rivale du domaine des études sérieuses, elle suggère que la traduction convenait mieux aux ouvrages de l'imagination : « S'il était question de littérature proprement amusante, à la bonne heure : les traducteurs seraient assurés de recueillir le fruit de leur travail. Un ouvrage instructif mérite sans doute beaucoup plus qu'on le fasse passer dans notre langue, quoique les libraires y trouvent

(8) *Messieurs Coquerel*, Stroehlin, p. 29.

moins de bénéfices : mais des pièces de marqueterie sans ensemble, sans relations, des dissertations incomplètes sur des sujets que les étrangers doivent quelquefois considérer autrement qu'il nous convient, toutes ces choses sont des matériaux pour des hommes studieux plutôt qu'une lecture agréable. »

Ce critique désapprouve l'éclectisme des articles. Il trahit ses préjugés de libéral en attaquant le mémoire sur le transport puisé dans la *Quarterly* conservatrice, en le qualifiant d'« une suite de plaisanteries qui peuvent être au goût de John Bull, mais qui n'ont certainement pas plu aux lecteurs un peu délicats, au véritable public de la Grande-Bretagne ».

Quant à *La Poésie en France* : « Que nos auteurs soient examinés et jugés par des Anglais pour les Anglais, tandis que nous jugerons nous-mêmes leurs écrivains pour nous ».

Les rédacteurs des *Nouvelles de l'industrie* sont accusés de s'en être servi dans le seul but de compléter le nombre de pages annoncé dans le prospectus, et d'avoir fait imprimer des nouvelles périmées. D'autre part, le langage scientifique qui est employé est rempli d'inexactitudes.

Dans un post-scriptum, « F » reconnaît la rigueur de son jugement, et ajoute qu'il y est animé par « l'amour de la vérité » et par le désir de rendre service aux propriétaires de la *Revue britannique* en leur indiquant les côtés defectueux de leurs méthodes : « L'idée première qu'ils ont eue a certainement un côté bon et utile : faire bien connaître l'Angleterre, sa littérature, les travaux de ses savans, les produits de son industrie, ses progrès en tout genre. Mais il faut réunir les moyens convenables pour atteindre ce but ; c'est l'objet d'un

voyage que M. Dondey-Dupré fils vient de faire à Londres(9) et les amis des sciences doivent désirer qu'il réussisse dans son entreprise. »

La traduction des articles de périodiques anglais par la *Revue britannique* devait dans quelques esprits établir une comparaison défavorable pour son aînée. Au moyen de notices dans la presse, celle-ci fait son possible pour démentir toute idée semblable, par exemple : « La *Revue Encyclopédique*... dès ses premiers pas égalant, surpassant même les meilleurs écrits périodiques étrangers, ne nous a plus laissés en ce genre rien à envier à nos voisins » (10).

Deux mois plus tard son directeur va jusqu'à annoncer qu'il « ne craint ni la concurrence des autres recueils que chaque jour voit naître et mourir, et peut se passer de ces éloges qu'une basse jalousie lui refuse, pour les prodiguer à des ouvrages étrangers » (11).

La plupart des journaux de l'opposition attirent l'attention de leurs abonnés sur chaque livraison de la *Revue britannique*. Le *Globe*, journal de critique le plus important de l'époque, n'y consacre qu'une seule notice, mais celle-ci, tout en restant sobre, n'en était que plus sincère dans son approbation. Citons-en une partie : « L'utilité d'une pareille revue n'a pas besoin d'être démontrée. Placée aujourd'hui à la tête de la civilisation, l'Angleterre est un modèle et un guide : peu de personnes peuvent encore profiter des lumières de ses écrivains à cause de l'ignorance de la langue. MM. Saulnier et Dondey-Dupré détruisent l'obstacle. Les deux premiers numéros font concevoir d'heureuses espé-

(9) Nous n'avons pu trouver d'autres allusions à ce voyage.

(10) *Corsaire*, 7 oct. 1825.

(11) *Ibid.*, 27 déc.

rances, nous en rendrons compte prochainement » (12).

Par contre, les journaux de droite prétendent ignorer l'existence de notre *Revue* ; ils ne la critiquent pas, ils la passent sous silence. C'est là l'impression d'ensemble qu'on reçoit en dépouillant la presse contemporaine. Pourtant la variété des sources où la *Revue* puisait ses articles, et la diversité d'opinions qui y sont exprimées, la rendaient propre à intéresser tous les partis. Ainsi, *l'Etoile*, journal de droite, fait exception, et en rend compte une fois. Evidemment elle accorde sa faveur aux articles non commentés (ou bien écartés avec de très faibles éloges) par ses collègues libéraux. Pour ce qui est de la première livraison, les articles qu'elle souligne sont de tendances nettement conservatrices, représentants de la politique de la *Quarterly* et de la littérature de l'*Edinburgh* :

Un essai sur l'administration intérieure de la Prusse contenant l'histoire des sages réformes que le gouvernement de ce pays a su opérer successivement et spontanément, tout en réprimant les menées démagogiques et en méprisant les calomnies des factions. Nous recommandons à nos lecteurs un document très précieux, extrait de l'enquête sur l'état de l'Irlande, et qui démontre que jamais l'Eglise de Rome n'a cherché à troubler en Angleterre, ni dans aucun pays, le libre exercice des pouvoirs civils et politiques.

Un des articles les plus remarquables de ce premier numéro du recueil est, selon nous, un aperçu sur la poésie en France. Nous n'adoptons pas sans restriction la théorie littéraire de l'auteur, mais nous avouons qu'il rend justice au mérite des poètes du grand siècle, ainsi qu'aux jeunes renommées qui s'élèvent aujourd'hui. Nous voyons avec plaisir que ce n'est pas seulement en France qu'on sait honorer le vrai talent, lors même qu'il est étranger, et nous sommes fiers en notre qualité de compatriotes de ce qu'un critique anglais est assez loyal et désintéressé pour placer à la tête des poètes du xix^e siècle M. de Lamartine (13).

(12) 17 sept. 1825. Nous n'avons pu trouver le compte rendu promis.

(13) 3 août 1825.

Dondey-Dupré était un des collaborateurs de l'*Etoile* (14). Fut-il pour quelque chose dans ce compte rendu ? Cela nous paraît bien possible.

L'*Avertissement* à la *Revue* de janvier 1826 contient une phrase qui pourrait bien être une réponse à une partie de la critique de la *Revue encyclopédique*, bien que celle-ci n'y soit pas mentionnée. On y annonce qu'on s'est assuré la collaboration de « M. Clément Désormes, professeur de chimie appliquée aux arts au Conservatoire des Arts et Métiers », qui contrôlerait la section des Sciences et « leurs applications aux besoins de la société » C'était l'homme « le mieux au fait des progrès de l'industrie anglaise ».

De même il nous semble que ce n'est pas par hasard que l'on trouve dans un journal qui était le défenseur infatigable de la *Revue britannique* la phrase suivante : « Quelque instructive que soit cette livraison, nous croyons qu'elle offre encore plus d'aliment à la curiosité qui veut être amusée qu'à la science proprement dite. » On insiste sur les « articles de littérature marquée au coin de l'originalité anglaise et les anecdotes piquantes sur des personnages connus » (15). On peut y voir sans doute l'intention de répondre à la *Revue encyclopédique*.

L'*Avertissement* de janvier 1826 à la *Revue britannique* montre que sa volonté d'impartialité reçoit les suffrages du public. La preuve en est que la liste d'abonnés est faite de célébrités du monde social, industriel et littéraire, professant toutes les nuances d'opinion possibles : « La *Revue britannique* est une espèce de tribune où toutes les opinions

(14) Ce fait est rapporté par VAPEREAU, *Dictionnaire des Contemporains*.

(15) *Courrier français*, 31 janv. 1826.

qui divisent un grand peuple doivent être successivement entendues. »

La livraison de novembre avait publié une lettre (datée du 18) du général Foy, adressée au directeur quelques jours seulement avant la mort de son auteur. Nous en extrayons une citation : « Votre excellent recueil est un arsenal rempli d'armes neuves et brillamment trempées, avec lesquelles on doit avoir l'avantage de tous les jours sur les ennemis de la raison et des lumières. Il est impossible d'être plus heureux que vous ne l'avez été dans le choix des morceaux qui composent vos premiers numéros. Continuez, et le succès est infaillible, car ce traité d'économie politique manquait à notre pays. »

Cette dernière phrase est frappante ; à la vérité c'est une assez bonne description de la *Revue* de ces premières années.

Le *Corsaire* s'enthousiasme au sujet de cette lettre : « La France entière verra sans doute avec le plus vif intérêt l'image fidèle de quelques-uns des derniers traits tracés par la main mourante (16) du général Foy. On a fait un tirage extraordinaire de ce numéro (17) ; et 50 exemplaires en seront vendus séparément, au profit de la souscription ouverte pour la famille du général et pour le monument qu'on lui élève » (18).

La publication de cette lettre nous porte à croire que les éditeurs de la *Revue* étaient plutôt habiles à tirer avantage de la publicité. Cela va sans dire qu'il est juste de leur reconnaître en même temps des sentiments patriotiques et

(16) Il y avait également un fac-similé.

(17) De la *Revue britannique*.

(18) *Corsaire*, 17 déc. 1825.

charitables. Mais le recueil était bien jeune ; il était important d'attirer sur lui l'attention du public, et ce n'était pas une si mauvaise idée que de s'adresser dans ce but aux nombreux admirateurs du héros national.

CHAPITRE V

Le régime Saulnier (1825-1835).

Saulnier ne se comportait pas envers ses lecteurs avec la même retenue que les directeurs des revues anglaises ; il leur faisait part de ses idées et projets dans de fréquentes préfaces ; il en écrivit six dans les six premières années, et il leur confiait ses réflexions sur les articles reproduits dans de courts commentaires signés de son initiale. La *Revue* était au commencement son œuvre personnelle, et il pouvait y consacrer une grande partie de son temps à cause de son éloignement de toute fonction officielle. Il y avait tant de périodiques anglais à dépouiller, une telle abondance de matériaux à trier, que l'on ne peut pas s'empêcher de sentir qu'il avait l'impression de tâtonner un peu dans ce travail si neuf et si vaste, qu'il était heureux de sonder les réactions de son public et d'en profiter pour combler les lacunes dans son expérience.

Il explique et excuse ses actions. Dans l'*Avertissement* pour janvier 1827 il répond aux abonnés qui avaient demandé pourquoi il y avait moins d'articles sur l'industrie que l'année précédente : « C'est qu'ils étaient devenus beaucoup plus rares dans les sources auxquelles nous puisons. Ils avaient été remplacés par les articles d'économie politique destinés plus ou moins à expliquer les causes des embarras du commerce, afin d'en prévenir le retour. »

Une plaisanterie est admise dans le cadre intime du

contact étroit que Saulnier a l'air de vouloir établir entre lui et ses lecteurs. Il s'agit des récits de contrées lointaines : « Les négocians qui ont lu ces articles ne seront pas exposés à envoyer des produits de nos arts perfectionnés à des tribus sauvages, ni comme ce bon fabricant de Birmingham, à expédier au Brésil une pacotille de patins. »

Il prend également des précautions pour ne pas froisser la sensibilité de ses compatriotes. Après avoir insisté sur la prospérité des revues anglaises et leur rayonnement plus étendu en comparaison de leurs émules français, il va au-devant des jalousies possibles avec cette réserve reconfortante : « Il faut bien se garder d'en conclure que la nature nous ait distribué ses trésors intellectuels d'une main plus parcimonieuse ; le talent est le même chez les deux nations, mais il n'y met pas en œuvre les mêmes matériaux. Rien de plus limité que ceux dont disposent les rédacteurs de nos recueils périodiques, tandis que, dans la Grande-Bretagne, ces matériaux préparés par une multitude de mains, arrivent de tous les points de l'univers. »

Il ne dissimule point sa préférence pour la section de l'économie politique, car il écrit : « Elle a trop essentiellement contribué à notre succès pour que nous puissions la négliger » (1).

Qu'il soit tout à fait sincère dans ses rêves de faire écouter ses leçons d'économie politique par les gardiens du bien public, à l'instar de son illustre devancier, la *Revue d'Edimbourg*, cela apparaît clairement dans la phrase qui fait suite à la précédente : « Les recherches doivent être accueillies avec un intérêt particulier dans un moment où l'administration paraît disposée à modifier les lois qui oppriment le commerce

(1) *Préface*, janv. 1829.

sous prétexte de le servir, et où un magistrat honorable s'applique à réduire, dans la capitale, la plaie du paupérisme. »

Allusion ici au cabinet Martignac, qui venait de prendre le pouvoir. Il avait nommé une commission d'enquête pour l'industrie et le commerce, et créé un ministère du commerce dont le titulaire fut le baron de Saint-Cricq. Depuis de longues années il existait des droits prohibitifs sur les produits importés de l'étranger, ce qui maintenait les prix courants à un niveau élevé. A ce moment le nouveau ministère présentait un projet adoucissant les taxes de quelques denrées exotiques, et annonçant que dans cinq ans le droit sur les fers subirait une diminution d'un cinquième (2).

D'ailleurs la législation sur les faillites entravait le commerce ; or, Lavissee constate que la loi de 1838 qui apporta une réforme se préparait depuis 1827 (3).

Le « magistrat honorable » en question est de Belleyrne, homme éclairé et intègre qui en tant que préfet de police s'efforçait de relever la fonction de ses agents, en diminuant la part de l'espionnage politique et en attachant « son nom à diverses mesures d'utilité publique, telles que la vérification des poids et mesures, une application de l'éclairage au gaz, l'assainissement des rues et des salles de spectacle, l'abolition de quelques impôts tels que celui sur les livrets d'ouvriers, l'institution des nouvelles voitures, dites *omnibus*, la fondation des maisons de refuge, etc. » (4).

Malheureusement pour les vœux de Saulnier, le cabinet Martignac ne manqua pas de tomber, et avec lui ses pro-

(2) LEVASSEUR, *Histoire des classes ouvrières en France, depuis 1789 jusqu'à nos jours*. Hachette, 1867. Vol I, pp. 591-592.

(3) LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*. Armand Colin, 1898. Tome X : *Les Monarchies constitutionnelles*, p. 430.

(4) VAPEREAU, *Dictionnaire des Contemporains*, 3^e édition. Vol. I.

jets de réforme, désagréables aux partis de la droite. Pourtant Saulnier ne perdait pas courage ; il continuait ses exhortations à la réforme : « Nous désirons surtout prévenir le retour des fautes commises par l'Administration française en 1817 et dans les années suivantes, et dont les tristes conséquences pèsent encore sur la nation, en communiquant à nos compatriotes l'expérience financière que la Grande-Bretagne a acquise à ses dépens » (5).

Bon nombre des pages de la *Revue* sont consacrées aux études sur les pays orientaux, dont le directeur était aussi spécialiste. Une forte proportion des *Nouvelles de l'Industrie, etc.*, est alimentée par des nouvelles fragmentaires sur les Indes, la Chine et le Japon. Les articles de ce genre abondent en *Notes du traducteur* plus longues et plus minutieuses que d'habitude, servant à éclaircir les termes et les idées qui dépasseraient les connaissances de simples amateurs. En avril 1827 un extrait de l'*Edinburgh* (6) est étoffé de comparaisons entre les recherches des orientalistes anglais et celles de leurs collègues français. En particulier Saulnier se range du côté de Champollion le jeune contre Young. Il prend son parti contre quelques avis de l'auteur anglais et renvoie aux publications françaises sur le même sujet.

Saulnier fait preuve de beaucoup de modération dans son anglomanie ; c'est un patriote avant tout, avec une parfaite compréhension de l'insularité dogmatique qui se rencontrait trop fréquemment dans les revues d'outre-Manche, surtout chez les conservateurs à outrance. Il n'est nullement obséquieux envers les experts étrangers et relève sur-le-champ

(5) *Préface*, janv. 1830.

(6) *Interprétation des hiéroglyphes*.

le défi jeté parfois à son pays. Ainsi il ajoute une note à l'*Industrie Comparée de la France et de l'Angleterre* de janvier 1827, regrettant la méfiance qui s'y étale avec complaisance, mais en même temps il conseille à ses lecteurs de ne pas se fâcher avec les Anglais, parce qu'ils pouvaient toujours recevoir de ces derniers des leçons édifiantes :

Quelque mauvais que soit l'esprit général qui domine dans cet article, ce n'était cependant une raison suffisante pour l'exclure de notre recueil, car il contient un grand nombre de faits curieux et de vérités utiles. Plus d'une fois sans doute l'âpreté du langage de notre censeur, et l'injustice de ses assertions, exciteront la colère du lecteur ; mais cela ne doit pas nous empêcher de profiter des observations judicieuses mêlées à ses injures. Au reste, il est juste d'observer que ce patriotisme exclusif et intolérant, qui n'est point une vertu, devient tous les jours plus rare chez nos voisins. Peut-être, cependant, et nous devons nous en faire gloire, l'est-il encore davantage en France. Le succès de la *Revue britannique* suffirait seul pour montrer que le tableau des prospérités de l'Angleterre, loin d'exciter notre jalousie et notre dépit, comme le prétend le *Quarterly Review*, ne produit plus parmi nous qu'une émulation salulaire. »

Cette idée d'emprunter les enseignements des expériences faites par des pays voisins a fait son chemin en France dans le monde des périodiques. Elle fut reprise par le directeur d'un recueil semblable, fondé sur le modèle de la *Revue britannique* par Jean-Etienne Boulet de Metz, et qui s'appelait la *Revue du Nord*, c'est-à-dire de l'Allemagne. Dans son prospectus, il la pose comme raison première de son entreprise : « L'on est généralement persuadé aujourd'hui que, pour marcher à pas égaux avec les autres nations civilisées, il faut se tenir au courant de leurs découvertes. L'avantage de ces nations sur la France serait trop grand, si elles pouvaient sans cesse la mettre à contri-

bution sans que celle-ci usât jamais de réciprocité à leur égard » (7).

Stendhal, dans sa lettre mensuelle au *New Monthly* de septembre 1826, avait commenté dans le même esprit que Saulnier un article inspiré par la même attitude fâcheuse, paru dans la *Quarterly* sur les *Lettres sur l'Angleterre* du baron de Staël : « C'est par des articles pareils que d'insignifiants écrivains nuisent au commerce des idées entre deux grandes nations, commerce aussi utile pour chacune d'elles que l'est l'échange de nos vins contre la coutellerie de Birmingham. Nous profitons aujourd'hui beaucoup du commerce d'idées que la *Quarterly Review* et l'*Edinburgh Review* tendent à arrêter (8).

« Aucun écrivain français ne nous a donné depuis vingt-cinq ans le plaisir que nous prenons aux ouvrages de lord Byron et de sir Walter Scott ; c'est ce que nous avouons franchement » (9).

Saulnier conseillait à ses lecteurs de tirer profit de la même façon des erreurs commises par l'Angleterre. Tous les tableaux élogieux qu'on en faisait aux Français invitaient à la conclusion que c'était un peuple heureux, prospère et sans inquiétude. Au contraire, son expansion rapide lui avait imposé de lourds fardeaux, des responsabilités énormes, ses hommes d'Etat la plaçaient souvent dans des combinaisons délicates, sa dette nationale occasionnait des taxes onéreuses, qui amenaient le spectre de la faillite au chevet de chacun

(7) Prospectus inclus avec la « déclaration de l'intention de publier » du 5 mars 1835. Dans le dossier F 18. 412 aux Archives Nationales.

(8) Ceci n'est pas entièrement juste ; la *Revue britannique* s'alimentait plus de ces recueils que des autres et elle en tirait, surtout de l'*Edinburgh*, quelques articles qui ne pouvaient que l'aider dans sa mission.

(9) Traduction de M. MARTINEAU, ouvr. cité, vol. III, p. 186.

de ses nationaux. — « Malheur à l'Anglais dont l'ardeur s'endort un moment ! » Cependant, malgré son naturel flegmatique, l'Anglais, loin de se croire écrasé par tant de difficultés, se démenait avec une clairvoyance et une énergie nées de l'ambition, « qui se fait remarquer jusque dans la vivacité de sa démarche. » La moralité en est celle-ci : « Il dépend des autres peuples de tirer parti des efforts, souvent heureux, que fait faire à la Grande-Bretagne cette singulière condition de son existence » (10).

Les notes explicatives ont une grande valeur pratique ; ainsi à l'endroit où il est recommandé de ne pas prendre trop au sérieux le pessimisme du *Coup d'œil sur la situation de la Grande-Bretagne en 1826* extrait du recueil *Ocios de Emigrados Españoles* : « Les couleurs en sont très sombres, et selon nous, un peu chargées ; il ne faut pas oublier que ce sont des proscrits qui l'ont écrit, et des proscrits espagnols dont l'imagination se rembrunit, de plus en plus, au récit des malheurs toujours croissans de leur patrie. S. »

Dans la préface de 1829, Saulnier n'oublie pas non plus ce côté de son activité : « Chaque fois que nous croirons pouvoir ajouter à l'intérêt des textes originaux par des données particulières, nous continuerons à y joindre des notes. Les demandes qui nous ont été adressées, à cet égard, par beaucoup de nos souscripteurs, et l'accueil si bienveillant (11) qu'on a fait à celles de nos plus récents numéros nous imposent même l'obligation de les multiplier davantage. »

(10) Janv. 1829.

(11) Par exemple le *Courrier français*, 3 nov. 1828, dit que « des notes remplies d'un savoir varié et facile, et que l'éditeur de la *Revue britannique*, M. Saulnier, a jointes à ces différens articles, en augmentent encore l'instruction et l'agrément. »

Son enthousiasme dans ce sens le pousse un peu trop loin dans la *Revue* de septembre 1830, lorsque au cours d'une dissertation sur *La Banque d'Angleterre et les Banques d'Ecosse*, l'auteur anglais fait allusion par hasard à la « classe de mendiants dont Wordsworth fait une peinture si touchante ». Saulnier, qui en était le traducteur, donne une citation longue de cinquante vers du poème de Wordsworth, la version anglaise et la version française. De même, à la fin d'un article de janvier 1829, appelé *Promotion du dernier pape*, il joint un extrait de trois pages du *Journal des Débats* sur le même sujet.

La longue préface de janvier 1830 est une récapitulation du programme de la *Revue* dans les cinq années de son existence. La phrase suivante en est un résumé commode dans ses grandes lignes : « Notre ambition était qu'un jour la collection de la *Revue britannique* fût comme des espèces d'annales, comme une vaste histoire, non des faits dont la pensée quotidienne alimente ses feuilles, mais de l'esprit humain, de ses travaux, de ses découvertes dans les diverses branches de l'arbre encyclopédique. »

Nous croyons pouvoir dire qu'au fond la *Revue* avait fait une tentative très louable pour arriver à ces fins. Elle s'était adressée à des publications sérieuses et savantes, elle avait accès à une grande variété de sources, et elle s'allouait les services d'une bien meilleure équipe d'auteurs que n'importe quelle revue individuelle française ou anglaise pût espérer, parce que c'était le choix des écrivains de tout un pays. Elle n'avait pas à les payer, par exemple, et il y avait des gens célèbres et d'autres obscurs, des vieux et des jeunes, des réactionnaires et des progressistes. Ceux qu'elle avait à ses gages étaient moins importants, parce qu'ils ne jouaient qu'un rôle de transmission ; ils n'étaient pas tentés de faire

des choses retentissantes et peu sincères pour se faire remarquer du public, étant donné que le métier de traducteur dans la *Revue* n'était pas le chemin de la célébrité rapide. Ils se tenaient plus ou moins à l'abri de la polémique, et évitaient les querelles des cliques. Ils présentaient le point de vue anglais corrigé par leur cerveau français et les préjugés nationaux s'en trouvaient atténués.

La grande préoccupation de la *Revue* en 1830 allait être de peindre avec fidélité l'état extraordinaire de l'Angleterre, tout au moins le tableau que Saulnier en fait est vraiment extraordinaire : « La misère au milieu de tous les biens, et l'accroissement mutuel de la production et des consommations ; tous les postes du ministère envahis par l'état-major de l'armée, et ce ministère malgré sa composition et son origine, ne signalant que par sa timidité sa politique extérieure, et désarmant quand tout le sol de l'Europe orientale frémit encore des pas de cent mille Russes ; l'opposition incertaine, loin de profiter des embarras de ses adversaires, ne les attaquant qu'avec mollesse, et jusqu'à l'ardeur de M. Brougham paralysée ou assoupie ; un roi, magistrat suprême de plus de quatre-vingts millions de sujets, réduit au rôle d'un doge de Venise héréditaire, et dont même l'éclat extérieur s'efface au milieu de celui de l'aristocratie ; l'industrie, le commerce, multipliant encore toutes les difficultés de la nation par leurs fautes, puis s'efforçant de les réparer par des prodiges. Ils y parviendront sans doute. »

L'intérêt de cette préface s'amoindrit en comparaison avec celle de juillet 1830 (12), point culminant de la carrière de

(12) La fin en est reproduite par le *Courrier français*, 3 novembre 1830, et le début par le *Journal des Débats*, 29 mars 1831.

Saulnier, le lendemain du triomphe de ses amis libéraux. Enfin il se sentait délivré de ses chaînes pour mener à bien ses projets civilisateurs : « Une voix auguste et sincère a déclaré que les lois ne seraient plus une déception, une ère nouvelle commence pour la France, et en particulier pour la presse périodique. »

Enfin l'on pouvait être sûr qu'il serait permis au public de lire les résultats des travaux scientifiques et sociaux, librement émis. Pour la première fois le directeur de la *Revue* peut révéler les excès de l'ancien gouvernement : « Malgré le succès qu'elle a obtenu, elle a cependant commencé sous des auspices funestes. Des sources immenses lui étaient ouvertes, il est vrai... mais nous ne pouvions pas toujours y puiser ; les tribunaux servaient avec une déplorable complaisance un pouvoir fatal ; et, en 1827, la *Revue britannique* a même subi les mutilations de la censure (13).

« Dans cette position, il fallait ou nous taire, ou n'exprimer la vérité qu'avec des réticences. Nous avons pensé que ce dernier parti serait le plus utile, et c'est celui que nous avons adopté. »

Saulnier, quoiqu'il eût repris ses activités de haut fonctionnaire (14), n'envisageait nullement de mettre fin à son

(13) Il n'est fait mention dans les dossiers des *Archives Nationales* d'aucune censure de la *Revue* antérieure à févr. 1853.

(14) *Journal du Loiret*, 20 nov. 1831 : « Depuis la révolution de juillet, il fut nommé Préfet de la Mayenne et plus tard appelé à la préfecture de police de Paris, où il resta à peine un mois. On n'est pas d'accord sur les motifs de sa retraite de ce dernier emploi, et on l'attribue généralement à ce que son caractère n'avait pu se plier aux exigences du président du conseil des ministres. » *Garde National du Loiret*, 13 nov. 1831 : « Pendant son court passage à la préfecture de police, il avait témoigné une vive sollicitude pour les classes laborieuses, et s'était activement occupé des moyens de leur procurer de l'emploi, et par conséquent des ressources. »

En 1831, Saulnier devint Préfet du Loiret où il resta quatre ans.

activité journaliste : « Depuis qu'un gouvernement réparateur a rappelé dans les affaires les hommes qu'un pouvoir funeste en avait éloignés, nous avons, il est vrai, accepté de nouveaux devoirs, mais qui ne sont pas inconciliables avec les anciens. Nous espérons même, dans la pratique et le positif des affaires, recueillir plus d'un fait, plus d'une observation, qui ne seront pas perdus pour l'avancement des hautes théories de la science. D'illustres exemples ont tout récemment fait voir combien la conduite des affaires était compatible avec la culture des lettres. »

Désormais la *Revue* s'imposait un double programme : d'abord être l'intermédiaire des civilisations étrangères vis-à-vis du peuple français, et, « obligation plus importante encore », en même temps être l'apôtre des sciences économiques. Nous avons l'impression que les Trois Glorieuses avaient encouragé Saulnier à penser que les théories, si elles étaient bien répandues, pouvaient vraiment agir sur les foules, et qu'alors il importait d'aller de l'avant en ce qui concernait les questions sociales : « De propager le plus possible les vérités de l'économie politique, et de les étendre sans les fausser. Cette science est celle qui doit, à l'avenir, exercer l'influence la plus utile sur les sociétés modernes. » Elle n'avait pas seulement une influence révolutionnaire sur les sociétés : « car en les éclairant elle les modère et leur apprend qu'elles n'ont pas moins besoin de repos que de liberté ».

Le soulèvement récent de la nation avait démontré la bonne influence exercée par la presse. A cause de celle-ci les populations avaient été plus intelligentes que celles de 1793, dont la seule idée avait été de tout piller et détruire, et de s'approprier avec violence le bien d'autrui. La génération de 1830 avait su s'imposer une certaine modération

dans la défense de ses droits. Cependant les révolutionnaires avaient commis une grave erreur, celle de briser les machines, ignorant que c'était grâce à elles qu'ils jouissaient d'un confort matériel qui était la prérogative des classes aisées d'autrefois : « Ce n'est qu'aux machines que le peuple doit la fin d'une partie de ses maux ; et quand une fois les vérités de l'économie politique seront plus répandues, il apprendra à bénir ces admirables mécanismes qu'il maudit et qu'il mutile. Notre mission est de le ramener à des idées plus justes ; et c'est à quoi nous allons nous appliquer dans les numéros qui vont suivre. »

Saulnier pouvait se permettre d'accueillir la nouvelle liberté de la presse sans remords, parce qu'il s'était élevé sans peur contre la politique qui l'avait précédemment supprimée. Digne de remarque à cet égard est la publication, trois ans auparavant, d'un extrait de la *Monthly Review*, qui énumérait les avantages et les libertés accordés aux publicistes anglais, et dénonçait les mesures répressives du gouvernement français. La *loi de justice et d'amour* (15) est condamnée en des termes énergiques : « Le projet présenté par le ministère est un des faits de législation les plus extraordinaires, unique peut-être dans les annales des gouvernements quelles que soient leur forme et leur tendance ; jamais on n'entremêla, dans un aussi petit nombre d'articles, et avec une aussi étrange confusion, la fiscalité, les dispositions pénales, l'action de la police, des modifications et des atteintes au droit de propriété, une censure qu'on n'avoue point, les ridicules précautions contre les petits formats, la petite guerre contre les journaux. Comme

(15) Appellation ironique d'une loi proposée par Peyronnet, qui avait pour but de museler encore davantage la presse française. Elle fut rejetée par la Chambre des Pairs.

on ne peut douter que ce projet ne soit exécuté rigoureusement, s'il est accepté, le procès des lettres est commencé en France ; nous verrons si l'on osera prononcer contre elles une sentence de mort, et qui se chargera de cet odieux office » (16).

Cette préface de juillet 1830 fut écrite sous l'effet de l'émotion suscitée par la révolution, et ses prédictions sont, de ce fait, assez vagues et théoriques. Examinons maintenant si Saulnier s'est bien rappelé, par la suite, ses promesses de loyauté au trône et de dévouement au progrès social.

Occupé par ses fonctions officielles, il confia la gérance de la *Revue* à Léon Galibert, dont la profession d'économiste confirme l'attention portée par le recueil à l'économie politique. Néanmoins Saulnier en resta le directeur et il écrivit plusieurs longs articles sur des questions ayant rapport à ses travaux administratifs. C'étaient des compositions originales, parsemées d'idées anglaises. Ainsi la *Revue* se mettait à exprimer des opinions personnelles en plus grand nombre qu'auparavant. En outre, Saulnier tint le public au courant de ses intentions par de fréquentes préfaces (17).

Dans sa jeunesse, en tant que membre du Conseil d'Etat de Napoléon, il avait collaboré à la rédaction de lois pour une grande partie de l'Europe. Il avait participé à la réorganisation nationale sur une grande échelle. Cette expérience précieuse allait le servir au moment où il avait l'occasion d'essayer la réalisation pratique de ses idées. Dans sa *circulaire* adressée aux habitants de sa préfecture du Loiret, il annonce des réformes de grande envergure,

(16) *La Presse en France et dans la Grande-Bretagne*, févr. 1827.

(17) Juill. 1830, janv. 1833, janv. 1834.

des travaux « qui en quelques mois doivent convertir le Loiret en un vaste atelier, où des industries diverses lutteront d'ardeur et d'activité. En même temps que s'allongeront les lignes de notre navigation artificielle, des ponts suspendus seront jetés sur la Loire, des rues nouvelles s'ouvriront dans nos villes. Une route, construite sur un système qui n'a encore reçu en France que deux applications, placera en quelque sorte Orléans dans la banlieue de Paris, car dans ses sillons de fer l'étendue de la distance disparaîtra sous la rapidité de la course » (18).

Nous nous sommes permis une telle digression pour dépeindre le tempérament de l'homme qui allait donner libre cours à ses idées en les répandant dans les pages de la *Revue britannique*. Regardons de quelle façon un journal départemental le caractérise : « On voit qu'il a approché l'homme extraordinaire, dont le génie, si l'ambition du conquérant l'eût permis, aurait été si éminemment créateur, qu'il a respiré cette atmosphère où les idées s'imprégnaient d'un certain grandiose. »

Saulnier se dit le disciple de Napoléon dans l'intérêt qu'il porte au commerce : « Quels regrets n'inspirent pas les erreurs de Napoléon, quand M. Saulnier nous apprend combien il était fait pour comprendre les vrais intérêts du peuple : « Je me rappelle, écrit-il, que me trouvant un jour au Conseil d'Etat, Napoléon parlait des projets de travaux qui lui étaient soumis. — Les architectes, disait-il, ne savent que me proposer des palais. Ce sont des marchés, des halles qu'il me faut. Les halles, c'est le Louvre du peuple » (19).

La première contribution originale de Saulnier à la *Re-*

(18) *Recueil des actes administratifs de la préfecture du Loiret*, aux Archives départementales d'Orléans, n° 447, 14 nov. 1831.

(19) *Garde National du Loiret*, 13 nov. 1831.

vue (20) eut pour but de démontrer combien étaient nuisibles à la France les émeutes et les combats de barricades qui troublaient la paix de cette époque. Il paraît que cet article ne fut pas étranger à la nomination de Saulnier à la préfecture de police de Paris (21). Il fut fort remarqué à Paris, et on en fit un tirage à part la même année.

Saulnier considérait que le résultat de la Révolution de Juillet avait été d'émanciper les Français, mais qu'ils devaient se contenter de ce qu'ils avaient acquis à ce moment-là. Toute tentative postérieure d'établir une constitution plus démocratique ne relevait rien moins que de l'anarchie. Le côté politique et social de ces livraisons de la *Revue* avaient pour but de servir et de fortifier le ministère. Rappelons à cet égard une *proclamation* envoyée d'Orléans par son Préfet, après l'émeute qui eut lieu lors de l'enterrement du général Lamarque à Paris ; elle déclare que « des ambitions mécontentes, des passions cupides qui cachaient leurs vues intéressées sous un faux enthousiasme républicain, se sont soulevées autour d'un cercueil » (22).

Les extraits traduits des périodiques anglais étaient choisis dans le même but, par exemple *De la destruction des anciens gouvernemens* (23) qui maintient que les incursions de la démocratie ont toujours affaibli l'autorité et le bon ordre public, et *l'Histoire de la Révolution Française* (24), par un Américain appelé Morris, ami de Washington, qui déclare que les institutions républicaines ne convenaient pas à la France.

(20) *Bilan de la guerre et des émeutes*, mai 1831.

(21) *Journal du Loiret*, 8 déc. 1831.

(22) *Recueil des actes administratifs*, n° 474, 7 juin 1832.

(23) *Quarterly Review*, juin 1831.

(24) *Ibid.*, août 1832.

Pendant qu'il était préfet de police à Paris (25), Saulnier écrivit l'article *Rapprochemens entre les dépenses publiques de la France et celles des Etats-Unis*, contre les partisans de l'établissement en France d'un régime semblable à celui de la république nord-américaine, c'est-à-dire contre les partisans du « gouvernement à bon marché ».

L'esprit de ce morceau est assez bien rendu par un journaliste orléanais, quoique sous un jour ironique : « Or, le ministère n'a nullement besoin qu'on modère son zèle pour les réformes. Combien l'érudition de M. Saulnier ne doit-elle pas être agréable à l'état-major des emplois publics ! Quelle douce surprise pour un ministre, ou un directeur général, de se trouver plus modeste que son collègue d'outre-mer, et de pouvoir prouver à l'opposition, par un calcul à livres, sous et deniers, qu'on lui fournit des capacités administratives et financières à meilleur compte que chez la nation modèle » (26).

En octobre, Saulnier publie *Nouvelles observations sur les finances des Etats-Unis*. Ces deux articles soulevèrent toute une polémique à Paris, dans laquelle s'engagèrent les gouvernements français et américain, la Chambre des Députés, et de hautes personnalités, et le bruit que fit la controverse est un indice du retentissement des publications de la *Revue* à cette période, et de l'intérêt que l'on témoignait à ses livraisons. Le célèbre général Lafayette lança une brochure indignée (27) en réponse à l'« estimable journal », dans laquelle il parle de la reproduction de ces « erreurs manifestes »

(25) Nous avons trouvé ce renseignement dans le *Journal des Débats* du 29 sept. 1831.

(26) *Journal du Loiret*, 8 déc. 1831.

(27) *Le général La Fayette à ses collègues de la Chambre des Députés*, Paulin, 1832.

dans le *Moniteur* et dans plusieurs autres journaux. Jointes à sa réponse se trouvent deux réfutations de la part de ses amis le général Bertrand, vétéran des guerres napoléoniennes au service des Etats-Unis, et Fenimore Cooper, le romancier connu. La lettre de celui-ci fut publiée séparément en anglais en même temps (28).

En faisant le bilan de cette affaire, Saulnier ajoute quelques détails intéressants : « Un seul Américain, avec les égards que se doivent d'honnêtes gens, a contesté nos calculs ; mais le ministre des Etats-Unis près de notre gouvernement autorisa le président des Conseils du roi à se servir de son nom pour en soutenir l'exactitude devant les chambres ; et un autre homme d'Etat de l'union écrivit pour en prendre la défense, en même tems que le gouvernement central de Washington s'empressait d'accueillir quelques vues que nous lui avions soumises sur les moyens de se rendre un compte plus rigoureux des finances des Etats-Unis » (29).

Plusieurs des contributions de Saulnier traitent de travaux publics, tels que la construction de routes nouvelles et l'entretien des anciennes, les canaux et les chemins de fer, et l'utilité d'employer des soldats comme main-d'œuvre, à l'imitation des Romains, de la Russie sous le tsar Pierre, et de la Suède contemporaine. Toutes les grandes puissances européennes augmentaient leurs armées, et la France, entre autres, souffrait des grosses dépenses ainsi occasionnées. Les articles s'expliquent par les seuls titres : *De la nécessité et des moyens d'entreprendre des travaux publics, sans augmen-*

(28) *Letter of J. Fenimore Cooper, to General Lafayette, on the expenditure of the United States of America. Baudry's Foreign Library, December 1831.*

(29) *Préface*, 1834.

ter les charges des contribuables (août 1831) ; *De l'Etat militaire actuel de la France et des moyens d'en conserver le chiffre en en réduisant les charges* (septembre 1831) ; *Des routes et des chemins de France* (mars 1835) (30).

Ces études avaient un rayonnement considérable dans le Loiret, si nous en croyons les journaux départementaux, qui y consacraient toujours des notices, telles que celle-ci : « Voilà, il faut en convenir, de ces publications qui profitent plus au pays que ces attaques furibondes, que ces éternels remaniements de notre système politique, auxquels on n'est que trop porté à se laisser entraîner ; c'est notre organisation sociale qui est vicieuse » (31).

En mars 1833, Saulnier entreprit la défense de la centralisation administrative en France, œuvre de son héros Napoléon. Ceci fut également publié sous forme de brochure. Par ces efforts, la *Revue* entendait concourir à la stabilisation intérieure de la France, mais il existait une autre cause d'inquiétude. L'Europe était agitée, et ses forces armées s'accroissaient en puissance et en nombre. Pour tranquilliser les Français qui s'alarmaient devant les menaces étrangères, notre recueil publia une série de tableaux statistiques sur les pays voisins, en insistant sur leurs difficultés financières, sociales et politiques susceptibles de démentir la possibilité qu'ils seraient à même de supporter la guerre (32).

Saulnier est mort le 23 octobre 1835, dans sa préfecture

(30) Ce dernier eut un tirage à part.

(31) *Garde National du Loiret*, 8 févr. 1832.

(32) Ces études sont très nombreuses ; par exemple l'Amérique du Sud est passée en revue en avril 1830, l'Espagne en septembre, l'empire ottoman en novembre, la Russie en décembre ; en janvier 1831, l'Autriche et la Finlande, en octobre les colonies anglaises, en octobre 1833 la Grande-Bretagne, en janvier 1834 l'Egypte, en novembre l'Arménie, et en décembre le Japon.

d'Orléans. Dans la force de l'âge, il était à l'apogée de sa carrière de publiciste et d'administrateur. Un paragraphe d'une notice nécrologique contemporaine nous servira à donner une dernière impression des services qu'il rendit à la France au moyen de sa *Revue britannique* : « Une grande part de ce succès revient aux revues anglaises... Mais il n'en est pas moins vrai que celui qui parmi nous sut le premier comprendre la portée de ce levier, qui sut en diriger les effets, qui sut approprier à nos goûts une littérature qui paraissait barbare à l'écrivain le plus avancé du ^{xviii}e siècle, qui sut nous forcer à prendre intérêt aux progrès de la civilisation dans l'Australie, aux conquêtes de la compagnie des Indes sur les Birmans, comme aux procédés les plus humbles de l'industrie, il n'en est pas moins vrai, dis-je, qu'un tel homme est digne de tous nos éloges.... Il eut toujours pour but de nous proposer des exemples à suivre, des excès à éviter, et fit sans cesse tourner à notre profit l'expérience de la nation dont il nous disait les progrès » (33).

* * *

Avant de terminer ce chapitre, nous voudrions examiner le côté financier de la *Revue* lorsqu'elle était sous la direction de Saulnier, le nombre de ses abonnés et la façon dont elle a tenu tête à ses concurrents.

Notre première indication date de janvier 1826. L'*Avertissement* nous apprend que « six cents exemplaires se sont écoulés dans le cours de quelques mois », et qu'une deuxième édition des premiers volumes venait d'être tirée à l'usage des nouveaux abonnés. Pendant 1826 l'on allait dépenser deux mille francs en abonnements aux périodiques étrangers, y compris ceux de l'Australie, de l'Afrique du

(33) *Impartial*, 31 oct. 1835,

Sud et de l'Amérique du Nord. Des retards de publication sont expliqués par l'arrivée tardive de plusieurs périodiques anglais : « Il est arrivé aussi que l'expédition des recueils auxquels nous sommes abonnés, a été retardée par la négligence de nos correspondans. Au moyen des arrangements que nous venons de prendre (34), cette dernière cause de retard ne se reproduira plus. »

L'on se sera rappelé qu'au début il n'était tiré chaque mois que cinq cents exemplaires de la *Revue*, mais avant octobre 1826 ce chiffre avait triplé, témoin l'avis que les *Annonces bibliographiques* étaient « tirées à 1.500 exemplaires comme les numéros dont elles font partie ».

L'*Avertissement* de janvier 1827 informe son public d'une réimpression des premiers volumes : « Afin de satisfaire aux demandes de nos nouveaux abonnés, nous venons de publier la troisième édition des numéros qui ont paru en 1825 ; et c'est peut-être la première fois qu'un recueil périodique en France obtient ce genre de succès. »

Les premiers mois de 1828 amenèrent encore plus de succès, selon la *note* au premier article du numéro de mars : « La *Revue britannique* a eu un accroissement si considérable et si subit, depuis le commencement de cette année, que nous avons été obligés d'élever notre tirage de 1.500 exemplaires à 2.000 et de faire réimprimer les numéros de janvier et de février derniers » (35).

Saulnier est fier de l'accueil favorable fait à son recueil ; il nous le rappelle de nouveau en 1829 : « Nos livraisons n'ont pas été traitées comme des pamphlets éphémères,

(34) Est-ce un résultat de la visite à Londres de Dondey-Dupré deux mois auparavant ?

(35) Ceci est rapporté également par le *Courrier français*, 2 avril 1828.

mais recueillies, comme des livres, dans les bibliothèques ; aujourd'hui même, nous sommes encore occupés de la réimpression de plusieurs de nos anciens numéros » (36). Avec une modestie qui est rare chez lui, il attribue une grande part de la réussite à la qualité et à la variété des articles anglais.

C'est cette même année qu'un journal parisien fait allusion à la *Revue* comme étant « placée à la tête de tous les recueils du même genre par le nombre de ses abonnés » (37).

Avec l'année 1830, les éditeurs, enhardis par leur succès, entreprirent la publication d'un *Album britannique* destiné à la compléter. C'était une anthologie accompagnée de gravures des morceaux les plus intéressants contenus dans les « keepsakes » anglais, c'est-à-dire les livres de luxe destinés à être offerts le jour de l'an (38).

Quelques-uns d'entre les journaux français s'étaient mis à reproduire dans leurs pages des extraits de la *Revue britannique*, par exemple le *Corsaire* releva le 15 novembre 1825 *Lord Byron et le pêcheur de l'Hellespont*, le 16 décembre 1825 *L'orgueil corrigé par la chimie*, le 2 juillet 1827 *Les crocodiles américains*, le 1^{er} octobre 1827 *Consommation de Londres et de Paris*, et le *Journal des Débats* reproduisit le 8 octobre 1829 la *Première excursion de la voiture à vapeur de M. Gurney*.

Ces reproductions étaient tout à fait en règle, et ne déplaisaient aucunement aux éditeurs de la *Revue*. Pourtant le journal *Le Voleur* avait agi de même sans indication de

(36) *Préface*, janv. 1929.

(37) *Courrier français*, 3 déc. 1829.

(38) Le prospectus en parut dans les *Débats*, 2 janv. 1830. Nous avons pu voir un exemplaire de l'*Album britannique* à la Bibliothèque municipale d'Arles-sur-Rhône.

source, tout en représentant les extraits comme des traductions en entier de textes dont la *Revue* n'avait donné que des versions incomplètes. En conséquence Emile de Girardin, directeur en chef du *Voleur*, fut traduit en justice, et sur le plaidoyer de Dupont de l'Eure, condamné à une amende de cent francs et à des dommages-intérêts de cinquante francs, ainsi qu'aux frais du procès (39).

Le journal vaincu pousse un cri de guerre dans la presse. Il se vante d'entrer en concurrence directe avec son rival, seule publication qui, avant lui, eût exploré la littérature anglaise. Sa plus fréquente publicité lui permettrait de devancer la *Revue* dans la traduction des articles les plus remarquables de l'Angleterre (40).

La livraison de notre recueil pour août 1830 contient une statistique très détaillée, la *Situation de la Revue Britannique*, établissant le chiffre des abonnés du 30 juin, et leur distribution dans le monde. D'abord il y a une table disposée par départements français. Les régions industrielles étaient celles de la plus grande circulation, par exemple les Bouches-du-Rhône (Marseille) en prenaient 27 numéros, la Côte-d'Or (Dijon) 22, la Gironde (Bordeaux) 33 et la Seine-Inférieure (Rouen) 36. Une seconde table démontre qu'il existait 170 abonnés distribués sur 14 pays étrangers, dont en Suisse 59, en Hollande 45, et en Amérique du Nord 2. Les Antilles françaises en recevaient 2, Paris 702, et le total montait à 1.805 pour un mois.

Le 30 septembre suivant, on constate au cours d'un article sur la *Situation intérieure de l'Espagne*, que les notions d'économie faisaient leur chemin dans les milieux commer-

(39) La *Revue britannique* d'oct. 1830 fait le rapport du jugement du Tribunal Correctionnel de la Seine.

(40) *Courrier français*, 26 déc. 1830.

çants espagnols, sur quoi le traducteur ajoute que « la Chambre de Commerce de Madrid a obtenu du roi d'Espagne l'autorisation de recevoir la *Revue britannique* ».

Nous n'avons pas trouvé de chiffres postérieurs à 1830, mais la préface de 1834 annonce une réimpression des cinq premières années, et nous avons deux témoignages de la priorité de la *Revue* sur les autres périodiques qui s'occupaient de l'étranger. M. Palfrey la compare avec l'*Europe littéraire* en ces termes : « Malgré le grand nombre de nouvelles et de notices bibliographiques, l'élément anglais de l'*Europe littéraire* reste assez mesquin. Il se peut que celle-ci ait hésité à faire concurrence à la *Revue britannique* qui jouissait d'un succès considérable en 1833-34, ou bien qu'elle ait considéré le champ comme déjà pris » (41).

En second lieu, le fondateur de la *Revue du Nord*, c'est-à-dire de l'Allemagne, en 1835 conçoit son entreprise comme une imitation de la *Revue britannique* et rend hommage à cette dernière dans les termes suivants : « Pour établir d'aussi utiles communications, des *Revues* ont été publiées ; mais les unes, embrassant un cercle trop étendu, n'ont pu tenir toutes les promesses d'un titre ambitieux, et c'est à peine si de loin en loin chaque nation a obtenu dans leurs colonnes une bien faible place.

« La seule *Revue britannique*, se renfermant dans un cadre plus restreint, plus spécial, mieux tracé, a rendu de véritables services et jouit d'un succès aussi grand que mérite » (42).

Ses articles se trouvaient fréquemment reproduits par la presse quotidienne et hebdomadaire, entre autres le *Journal*

(41) *L'Europe Littéraire*, 1833-34 ; un essai de périodique cosmopolite, p. 29. Thomas R. PALFREY, Champion, 1927.

(42) *Prospectus* déjà cité.

du Loiret, le *Garde National du Loiret*, l'*Estafette*, l'*Impartial* et le *Journal des Débats*. La *Nécrologie* de Saulnier affirme que « l'Allemagne et la Suisse publient deux traductions différentes de la *Revue britannique* ; et, par un phénomène plus bizarre, ce recueil... est traduit... de français en anglais par les Américains du Nord » (43).

(43) *Revue britannique*, oct. 1835.

CHAPITRE VI

Le rôle de Philarète Chasles, ou la section littéraire de la Revue de 1830 à 1835.

Saulnier avait pu se former une opinion de l'habileté de Philarète Chasles comme traducteur au moment où ils préparaient à eux deux l'*Album britannique*. Le jeune anglicisant se faisait une réputation par ses contributions à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats*, et il ne faut donc pas s'étonner que Saulnier l'ait chargé de la partie littéraire du recueil qu'il dirigeait, lorsque ses fonctions de préfet l'éloignèrent de Paris. Bien que Chasles ne signe pas dans la *Revue*, il est évident que la plupart des traductions littéraires sont de lui, d'après cette déclaration de la préface de septembre 1835 : « Ces articles d'histoire générale, de philosophie appliquée, de morale, de haute critique, ces tableaux de mœurs si souvent cités et reproduits, ont été confiés à M. Philarète Chasles, qu'un long séjour dans la Grande-Bretagne a, pour ainsi dire, assimilé à la pensée des philosophes anglais, dont la plume énergique et souple sait préciser les traits de l'éloquence étrangère au lieu de les affaiblir, et qui les enrichit souvent de cette vaste érudition dont il a donné tant de preuves. » Une annonce dans la presse (1) de la même époque le qualifie d'un des « principaux rédacteurs », l'autre étant Léon Galibert. Nous ajoutons en outre

(1) *Journal des Débats*, 18 nov. 1835.

que c'était le seul homme de lettres de métier parmi les collaborateurs.

Sous l'égide de Chasles, les articles littéraires peuvent se diviser en deux classes : d'abord, ceux qui s'occupaient des écrivains anglais et de leur œuvre, et deuxièmement ceux qui rendaient compte de l'accueil fait en Angleterre à la littérature française contemporaine. Nous commencerons par l'examen de ces derniers.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre Introduction, M. J. Heywood Thomas est d'avis que la *Revue* « est dominée à partir de 1833 par une hostilité évidente contre les éléments subversifs de la nouvelle société française » (2), et d'accord avec Sainte-Beuve (3), les accepte comme « une expression typique de la prudence anglaise, tout en se demandant quelle est au juste la part des traducteurs dans la violence de ces critiques » (4). Nous allons mettre Chasles sur le banc des accusés et tâcher de voir dans quelle mesure sa responsabilité est engagée.

Nous allons modifier la première accusation pour inclure les années 1830 à 1833, et aussi pour y faire entrer le côté littéraire, considéré par la *Revue* comme inséparable des questions sociales. La tâche qui nous incombe maintenant est d'examiner les textes en détail, et de les confronter avec les originaux.

L'article de décembre 1830, *L'esprit de la Société en France et en Angleterre*, est un exemple typique. Il n'y a rien d'essentiellement désobligeant envers la France dans l'article anglais, mais il a été l'objet d'une adaptation ingénieuse plutôt que d'une traduction. La matière et l'ordre sont con-

(2) THOMAS, ouv. cité p. 109.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1836.

(4) THOMAS, ouv. cité p. 110.

servés, sans omissions importantes (5), mais des pages entières sont ramenées à quelques lignes (ce qui n'est pas désagréable, car la prolixité fréquente de l'*Edinburgh* cède la place à quelques phrases concises) et il y a beaucoup d'additions. On peut même trouver la version française plus intéressante que l'anglaise. Elle contient différents parallèles entre les sociétés française et anglaise qui n'existent pas dans l'original. Le traducteur a sans doute été poussé à compléter les comparaisons par le désir d'instruire et de mettre un peu de vie là où il y avait trop d'abstractions un peu arides. Par exemple l'*Edinburgh* prétend que les hommes de lettres étaient estimés beaucoup plus en France qu'en Angleterre, en donnant un seul et court exemple : « Hume, quoique taciturne et gauche, était très recherché dans les brillants salons de Paris » (6), tandis qu'en revanche la *Revue* en fournit plusieurs :

Madame de Staël et le Baron Cuvier ont à peine fait sensation à Londres. En France où la corruption des mœurs était extrême, le marquis à talons rouges, le séducteur par état, le brillant et immoral Beaumarchais, jouissaient d'une réputation éclatante ; leur existence reposait sur leurs vices et sur leur esprit, mais aussi le philosophe Hume, le plus ennuyeux des mortels, se voyait entouré d'une haute considération. Son silence était excusé, sa gaucherie était admirée, les jolies femmes faisaient la cour à son talent et oubliaient sa disgrâce physique. Gibbon, caricature plus extravagante encore, n'avait pas moins de succès dans les salons de Paris ; Sterne, malgré sa bizarrerie affectée, Franklin, malgré sa simplicité, ses cheveux longs, sans poudre, et son costume de quaker, y étaient honorés. On pardonnait tout à la puissance du talent, même à celle de la vertu.

(5) Il n'est pas possible d'y faire des allusions aux contemporains, parce que l'article anglais est un compte rendu de *A comparative View of the Social Life of England and France from the Restoration of Charles the Second to the French Revolution. By the Editor of Madame du Deffand's Letters*. La *Revue* ne mentionne pas cet en-tête. On a donc l'impression que c'est une étude de la Société contemporaine.

(6) Traduction littérale de l'anglais.

Le début de l'article décrit les anciens sentiments des Anglais envers les Français et leur évolution ultérieure. Ceci se trouve contrebalancé par une esquisse de l'attitude des Français envers les Anglais : « de l'autre côté du détroit, même bonhomie de haine, même animosité stupide. *God-dam*, s'il fallait en croire le *Figaro* de Beaumarchais, faisait le fonds de notre langue, nous mangions du bœuf cru, et nos grands seigneurs passaient leur vie à s'ensanglanter mutuellement dans l'arène des boxeurs. » La courte déclaration de l'*Edinburgh* que « des événements récents ont donné le coup de grâce aux préjugés populaires ; de ces deux extrêmes nous devons maintenant nous mettre en garde plutôt contre le désir d'imiter aveuglément que contre le parti pris de condamner avec ardeur » (7) est pourvue d'exemples concrets :

Elle s'apaise enfin ; des événements incroyables, miraculeux, ont seuls pu réussir à calmer cette haine insensée. Nous pensons de part et d'autre qu'il y a quelque chose d'estimable chez nos voisins. Cette nation, que naguère nous étions si résolus à mépriser, nous l'estimons, nous l'imitons même. Qui sait si notre admiration ne sera aussi aveugle que notre dédain ? Le dandysme anglais a traversé la Manche et s'est impatronisé à Paris. Les modes et les acteurs français sont devenus à Londres des objets de première nécessité. Ces peuples, ennemis par droit de naissance, ont échangé leur hostilité héréditaire contre une amitié fervente ; les classes peu éclairées sont les seules où l'on découvre encore des traces de ce vieux ferment.

Déjà une vague ambiance politique commence à s'imposer. Par la suite, il y a des allusions plus directes, vraisemblablement parce que la révolution récente était de toute actualité vis-à-vis des lecteurs français. L'auteur anglais écrit que la foule parisienne se soulevait par amour de

(7) Traduction littérale de l'anglais.

la gloire. En décembre 1830, il ne fallait pas laisser une telle phrase sans commentaire, et cette fois-ci elle est rendue officielle par le fait de se trouver dans une note : « L'auteur de cet article aurait peut-être dû observer le changement qui a eu lieu dans les mœurs de la France. Les dernières émeutes de Paris ont été singulièrement mêlées de passions violentes, aveugles, désintéressées, et de cupidités égarées, d'intérêt personnel mal entendu. Le besoin du lucre, l'amour de l'aisance, ont passé d'Angleterre en France, et notre populace, nos ouvriers, nos prolétaires, demandent de la liberté, de l'ouvrage et du pain, plutôt que de la gloire. »

La politique encore, et les conditions sociales, ont profité du rapprochement franco-britannique, d'après Chasles, qui écrit : « L'esprit de la société en France et en Angleterre a subi des modifications ; il semble même qu'une loi de gravitation commune et centrale ait rapproché l'une et l'autre, et commence à confondre leur caractère et leurs vices. Déjà la frivolité des salons parisiens s'est altérée en subissant la loi du gouvernement représentatif. Déjà la puissance aristocratique a reculé, dans les *drawing rooms* de l'Angleterre, devant le progrès des lumières et l'amour des jouissances intellectuelles : changement peu sensible encore. »

Cette citation (noter que c'est l'opinion personnelle du traducteur) est plutôt favorable à la nouvelle société française. Lorsque Chasles se plaint, c'est de l'ancien régime. Il suggère que la politique éclairée, suivie, d'après lui, en 1830, est le remède souverain contre les éléments regrettables de la société.

Il va jusqu'à accentuer même les plus légères critiques que peut faire l'écrivain anglais à l'égard de l'ancien régime ; par exemple lorsque l'*Edinburgh* dénonce les méthodes d'éducation féminine en Angleterre. Chasles n'en fait qu'un

abrégé, et ajoute un paragraphe correspondant à propos de la société française :

La société française, livrée aux plaisirs et à la vanité, s'est jetée dans un excès contraire. Sous l'ancien régime on a vu le mépris des mœurs de famille poussé jusqu'à la plus scandaleuse dépravation. Les femmes françaises, transformées en cantatrices brillantes, en danseuses par métier, ont souvent oublié leur vocation naturelle, et regardé la vie comme un théâtre, dont leur mari payait les frais et dont leur amour propre recueillait les applaudissemens. Mêlées aux intrigues de la Cour, habituées à tout conduire, affaires d'état et affaires de cœur, à tracer la marche des armées avec des nœuds de rubans à décider en dernier ressort les débats théologiques, à se disputer le cœur et le bon plaisir des rois, à fonder les réputations et à les détruire ; on sait où leur puissance a conduit la France, et dans quelle décadence leur ascendant l'a plongée.

De même, un compliment est changé en reproche. *L'Edinburgh* maintient que le défaut anglais qui consiste à tourner en ridicule la tendance qu'on éprouve à grandir et à porter au sublime, au détriment des sentiments nobles et des idéals élevés, n'existe pas en France. Or, Chasles veut donner son avis à ce sujet : « Mais d'un autre côté, n'est-il pas à craindre que l'expression d'une bienveillance factice ne remplace chez un peuple léger et vain, la bonté réelle des actions ? Que l'on n'attache un prix extrême à se montrer aimable, et peu d'importance aux véritables dévouemens ? Qu'un tel peuple ne se croie constamment sur la scène, et ne cherche dans le sourire ou le blâme des autres le mobile principal de sa conduite ? Qu'il ne professe enfin de généreux sentimens, tout en se livrant à de scandaleux plaisirs ? »

L'Edinburgh critique sévèrement la société de Londres, mais Chasles renchérit toujours, en rajoutant des détails descriptifs, tout en gardant le « nous » anglais : « Les engouemens de la société anglaise, sa morgue, son pédantisme,

l'ont rendue haïssable aux étrangers. C'est individuellement que nous valons quelque chose. Pour nous estimer, il faut avoir vécu à la campagne, chez les riches et honnêtes propriétaires, dont la vie agricole et chasserresse s'écoule d'une manière presque patriarcale (*sic*). Mais si l'on arrive à Londres et que l'on observe de sang-froid nos coteries empestées, et les hommes qui y dominent, on ne pourra se défendre d'un sentiment de profond dégoût. »

L'école romantique reçoit à son tour son châtiment des mains de Chasles, sous la forme d'une phrase assez peu heureuse (de son propre cru) : « Le drame français n'offre pas plus que le nôtre, une contre-preuve exacte des mœurs de chaque époque. Le drame sentimental au XVIII^e siècle, le mélodrame romantique au XIX^e, nous donnent la parodie et non le symbole de quelques-unes des idées contemporaines. »

La mission sociale de l'écrivain, c'est là enfin une chose qui l'enthousiasme. L'explication anglaise de l'influence bienfaisante exercée sur la société par les doctrines de *certain heated and vague enthusiasts of the last century* se transforme sous la plume de Philarète en panégyrique des philosophes du XVIII^e siècle :

Aux Diderot, aux Voltaire, aux Jean-Jacques appartient l'honneur d'avoir encouragé l'examen et l'analyse, d'avoir diminué l'estime des hommes pour la gloire sanglante des conquêtes, dépouillé de leur voile spécieux toutes les niaiseries solennelles dont on se servait pour tromper les hommes, d'avoir relevé dans l'opinion publique les membres les plus nécessaires et jusqu'ici les plus mal traités de la communauté. Ce sont eux qui ont commencé cette grande enquête dirigée vers le bonheur social, vers la nature des gouvernemens, leur influence, leurs limites et leurs droits. Ce sont eux qui ont appris à l'homme combien est grand le crime de ce dédain qu'il faisait peser sur la majorité de ses semblables. Leurs prédications n'ont pas été vaines, elles se sont propagées d'un bout du monde à l'autre ; il ne s'agit plus de

combattre leurs théories, elles se sont transformées en faits. Au milieu de la tempête qui agite l'Europe, le seul moyen de salut est la mise en œuvre de ces maximes. Seules, mais dégagées de leurs exagérations et de leur force, elles peuvent encore sauver les trônes et les peuples, assurer le triomphe de l'ordre dans les sociétés, rendre la stabilité au monde, en rendant les révolutions impossibles, et remplacer, par la force de la pensée publique, la force brutale qui le dominait autrefois.

En dehors du fait que les philosophes sont désignés par leur nom, la citation est une traduction de l'anglais.

Chasles, suivant l'exemple de l'*Edinburgh*, termine alors sur une note optimiste. Néanmoins il s'est comporté d'une façon nettement plus hostile qu'elle envers la société française des années passées. Pour le nouveau régime de juillet, par contre, il est plein de prévenances, ce qui est fort compréhensible étant donné que seulement trois mois s'étaient écoulés depuis son avènement.

Il existe un autre article qui intéresse notre question : c'est le *Jugement de la Revue d'Edimbourg sur la littérature française contemporaine* (octobre 1833).

L'*Edinburgh* fait remonter les origines de cette littérature de révolte aux philosophes du XVIII^e siècle, et tout en rendant hommage à leur audace, leur force raisonnée et leur sincérité passionnée, il regrette leur acharnement à démolir les traditions morales et religieuses. Chasles raccourcit de moitié ces considérations, de sorte que la version qu'il en donne est bien plus indulgente pour les encyclopédistes que ne l'est le critique anglais. Il ajoute des phrases comme celles-ci : « Voyez quel ensemble dans leurs efforts, que d'éloquence, que d'esprit, que de puissance intellectuelle dans leurs élans, quelle fertilité d'imagination, quel accord majestueux et hardi ».

Les vicissitudes traversées depuis par la nation française

ont abouti aux idées confuses, aux théories contradictoires et aux talents pervers. Chasles est d'accord, mais il insiste sur le caractère transitoire de cet état de choses ; selon lui, c'est une étape « qui ferait la honte d'un peuple, si toutes les nations n'étaient pas forcées tour à tour de subir le même opprobre ».

L'article original est un plaidoyer pour la réhabilitation de la religion chrétienne dans la société et la littérature françaises, mais Chasles ne se gêne pas pour passer tout à fait à côté de cette idée centrale ; il néglige le but même de l'article. La confrontation des deux versions d'un même paragraphe mettra ce fait en évidence :

Il faut permettre à l'homme de continuer un peu plus longtemps à fabriquer ses chimères philosophiques et religieuses, et à les voir se briser par leur choc mutuel ou par leur propre fragilité, avant qu'il reconnaisse que la religion chrétienne, toute démodée qu'elle soit, et mal appropriée aux besoins et aux rapports nouveaux du xix^e siècle, ainsi que veulent nous en persuader les Saint-Simoniens, contient à elle seule tous les éléments qu'il cherche en vain à élaborer dans le creuset philosophique, et survivra pour régler les destinées de l'humanité, des siècles après que ses idoles faibles et creuses auront été réduites en atomes.

(Traduction littérale de l'anglais.)

Quand tous ces puérils caprices de la pensée humaine seront réduits en impalpables atomes, quand l'homme, instruit par les convulsions de la révolution française et l'apathie morale des tems où nous sommes, reconnaîtra qu'il ne se suffit pas à lui-même, et que ses chimères ne sont pas des idées, on verra s'apaiser, se calmer et disparaître toute cette fermentation, toute cette écume de la littérature française.

*(Traduction de la
« Revue britannique ».)*

On aura déjà pu remarquer, d'ailleurs, que Chasles fait preuve d'une grande sympathie pour la secte saint-simonienne.

Jusqu'ici notre traducteur s'est efforcé d'atténuer les re-

proches de l'*Edinburgh*. Il était question évidemment de la philosophie et de la Société, mais nous le verrons plus sévère pour la littérature elle-même. Il se montre vraiment d'une impatience plus grande que l'auteur anglais dans le passage suivant :

En attendant il convient d'accorder quelque attention aux œuvres qu'a produites cette fermentation bizarre de l'opinion, œuvres dont beaucoup se distinguent par un talent élevé, sans être de premier ordre.

(Traduction littérale
de l'anglais.)

Les écrivains dont elle s'honore maintenant et dont les œuvres étonneront singulièrement leurs petits-fils en les faisant sourire de dédain, sont des talents de second ordre auxquels une impulsion fatale pour leur gloire a été donnée par la Révolution de Juillet. Depuis cette époque on dirait que toutes les dignes ont été rompues, que le sceau de Salomon a été brisé, qu'un passeport général a été donné à la licence, à l'immoralité, à la frénésie.

(Traduction de la
« Revue britannique ».)

A la première lecture de l'article anglais et de la traduction française, nous nous sommes trouvée embarrassée pour tirer au clair les résultats obtenus par la méthode de Philarette Chasles. Tantôt il omettait tout bonnement les allusions peu obligeantes de l'anglais, tantôt il atténuait sa sévérité, et tantôt il l'accroissait. Le tout nous paraissait assez embrouillé et inconsistent. Ensuite, sachant que c'était un homme très occupé par toutes sortes de travaux littéraires, par des traductions, des articles de journaux et de revues, des cours publics, des apparitions dans les salons, écrivain primesautier et fécond, et qui travaillait avec une grande rapidité, nous avons songé qu'au moins une partie des transformations infligées à la pensée des auteurs anglais au cours de la traduction, n'avait pas été faite délibérément. Au lieu de s'attarder au travail fastidieux qui consiste à chercher

des équivalents exacts aux phrases anglaises, il aurait pu se laisser emporter par sa plume habituée à noircir facilement du papier, en laissant ainsi se faufiler insensiblement dans le texte quelques-unes de ses impressions personnelles. De plus, sa bonne connaissance de l'anglais et de l'Angleterre lui donnait beaucoup d'assurance ; sa vanité bien connue n'y contribuait pas moins. Pourtant, après avoir creusé plus profondément, nous sommes arrivée à nous faire une idée vraisemblable des sentiments qui étaient à la base de cette grande liberté de traduction. Le lecteur a déjà vu des exemples de la façon dont il traitait différemment la société de la Monarchie de Juillet, et sa littérature. Nous lui offrons encore des citations pour appuyer notre conclusion, à première vue hasardeuse, que Chasles éprouvait de l'antipathie envers les chefs de l'une, et de la sympathie pour les théoriciens de l'autre, et que ce sont les ressorts qui motivaient l'infidélité frappante de son œuvre de traducteur.

Ainsi, dans sa volonté d'épargner les Saint-Simoniens, il omet un passage trop franc sur une des conséquences de la Révolution de 1830 ; elle avait conduit les Français à prétendre « non sans logique, étant donné le succès qui avait favorisé l'expérience politique, et l'éclat dont on l'a revêtue depuis, d'un résultat analogue quant aux bases mêmes de la Société civile. De nouvelles répartitions de la propriété, de nouveaux rapports entre les sexes, de nouvelles classifications des hommes selon certains degrés imaginaires de capacité intellectuelle et manuelle, de nouvelles lois morales, une nouvelle religion s'adaptant aux goûts de chacun... » (8).

Pour ce qui est de la littérature, la Révolution avait exercé une influence fâcheuse, elle avait agrandi le cercle des

(8) Traduction littérale de l'anglais.

« ilotes » de la profession, qui exploitaient à outrance les derniers caprices du public pour se faire une réputation et dont l'ambition la plus chère était de devenir les encenseurs à gages d'un des partis politiques. Chasles sera bientôt attaqué lui-même par l'auteur anglais, donc il lui est fort commode de trouver ainsi des boucs émissaires pour « les diatribes contradictoires des journaux ; les romans obscènes et atroces qui souillent la presse, les éloges et les critiques de complaisance ou de vénalité qui remplissent les revues », phrase toute sienne d'ailleurs.

Il est assez amusant de penser que l'attitude de Chasles vis-à-vis de cet article est en partie dictée par le fait qu'il figure parmi les écrivains qui y sont critiqués. Il traduit le commentaire de l'*Edinburgh* sur les « imitateurs de Hoffman », les « écrivains fantastiques », tout en supprimant leurs noms (« Messieurs Janin, Balzac, Chasles (9), Rabou »), et en ajoutant ceci pour les défendre : « Du moins les écrivains fantastiques prétendent mentir, et mentent bien ou mal. C'est le monde invisible dont ils ouvrent les portes. Si ce monde vous déplaît, si leur baguette magique ne vous découvre aucun trésor, vous ne devez accuser que leur maladresse : mais ils ne vous trompent pas. »

La *Revue* conserve l'éloge de Victor Hugo : « Son imagination est créatrice, son aspiration est haute et pure, il voit clairement le but qu'il se propose, il y marche d'un pas ferme et avec vigueur, il sait couvrir longtemps et mûrir avec persévérance le sujet qu'il veut traiter ; enfin, cette faculté que possèdent ses rivaux, celle de créer des peintures énergiques

(9) Dans une note du traducteur, au commencement de l'article, il est dit que l'*Edinburgh* « place au nombre des écrivains fantastiques M. Philarète Chasles qui n'a jamais prétendu à ce titre ».

et de les colorer brillamment, est encore plus remarquable dans ses ouvrages que dans les leurs. »

Même à cet endroit, cependant, Chasles se désintéresse complètement des réflexions inspirées par le protestantisme de l'auteur anglais, c'est-à-dire qu'il passe sous silence son appréciation du côté moralisateur de l'œuvre de Hugo : « la sympathie généreuse qu'il témoigne pour la vertu et la piété, et l'absence de ces doutes maladifs... » (10).

Cet article de l'*Edinburgh* avait fait sensation à Paris avant sa reproduction par la *Revue britannique*. Au mois d'août, le *Panorama littéraire de l'Europe* en avait publié une « traduction » plus courte (quatorze pages contre vingt-six dans la *Revue*) et en octobre l'*Europe littéraire* contenait deux répliques spirituelles de la part de Feuillide (11). Le numéro de la *Revue* pour octobre ne devait paraître qu'à la fin du mois au plus tôt, selon son habitude (12). Donc sa version du *Jugement* venait un peu après coup, mais étant plus exacte et plus compréhensive que celle du *Panorama*, elle était intéressante pour ceux qui étaient au courant de la controverse.

L'article critiqué par Sainte-Beuve, *les Romanciers français au XIX^e siècle*, est beaucoup plus hostile à la France que ceux que nous venons de revoir, car cette fois-ci c'est un extrait de la *Quarterly*, revue conservatrice. Il sévit contre Pigault-Lebrun, Scribe, Paul de Kock, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Balzac, Michel Raymond et George Sand,

(10) Traduction littérale de l'anglais.

(11) 20 oct. 1833, p. 21-24 ; 17 oct., p. 61-63. M. MORAUD en donne un résumé dans *Le Romantisme français en Angleterre, de 1814 à 1848* (Champion, 1933), p. 258.

(12) *L'Estafette* du 5 nov. parle du « nouveau numéro » en reproduisant un article d'oct. Ni le *Panorama* ni l'*Europe* ne mentionnent la traduction de la *Revue*.

en traitant leurs ouvrages d'« un amas de corruption », leurs titres comme « une flétrissure pour nos pages », à indiquer « au moyen d'une étiquette, comme l'opium et l'arsenic » ; ce sont des « conducteurs de la contagion morale ».

Il ne paraît pas très utile d'analyser ici cette suite d'invectives et d'insultes (13), qui ressort plus à la polémique qu'à la véritable critique. Pourtant Sainte-Beuve avait déclaré que c'était « un flot d'injures, que l'encre du traducteur épaissit encore », et il nous semble que la dernière moitié de cette phrase est sans fondement bien établi. Des soixante-six pages de diatribes de la *Quarterly*, la version française n'en fait que trente-huit, et nous constatons la suppression de résumés d'ouvrages présentés sous un jour défavorable, et de pages entières de critique malveillante de Rousseau et de George Sand. En plus, la *Revue* se plaît à embellir les compliments adressés à Louis-Philippe à la fin de l'article.

Sainte-Beuve allègue que le morceau en question est « reproduit par la *Revue britannique* avec une certaine emphase, et des réserves qui sont un peu là pour la forme ». Passons à l'examen de cette accusation. La *note de l'éditeur* en tête de la traduction s'exprime ainsi : « Notre œuvre est une œuvre de communication et de transmission : son titre et son but nous ordonnent de ne rien omettre de ce qui éclaire la France sur les idées de l'Angleterre. Passer sous silence l'opinion, telle erronée, telle violente qu'elle puisse être, d'une partie notable de la presse et par conséquent de la population britannique, était impossible, et plus l'attaque du journal anglais était amère, moins il nous était permis de la supprimer, plus nous devions nous abstenir de

(13) M. MORAUD en a consciencieusement rendu compte ; ouv. cité, pp. 280-293.

rectifier les fautes, de modifier les argumens, d'adoucir ou d'éclairer les formes dialectiques, de tempérer la colère dont l'écrivain étranger s'est armé. C'est donc le calque le plus complètement exact, le plus minutieusement fidèle de ce pamphlet tory, que nous offrons à nos lecteurs. »

A propos de Rousseau, le traducteur écrit : « Nous avons dû épargner à nos lecteurs la fatigue de cette invective mille fois controversée en France par les amis et les ennemis de ce grand écrivain, souvent coupable, toujours malheureux et dont l'influence est aussi incontestable que son génie et son malheur. » Par rapport à George Sand, il ajoute : « A ces déclamations violentes contre la femme célèbre qui a renouvelé de nos jours, avec une verve admirable, le prestige de l'éloquence de Rousseau, l'auteur anglais joint une dissertation très oiseuse sur le pseudonyme qu'elle a choisi. » A l'égard de Balzac il insiste sur « l'exagération hostile de ce passage et des passages précédents », qu'il avait conservée « sans altération ». Sa dernière note est celle-ci : « Si l'on se souvient que le torysme a dicté tout cet article, on ne pourra s'empêcher de reconnaître le mouvement de conversion que signale l'approbation donnée aux mesures du roi des Français par les anciens amis de la Monarchie, les fauteurs de Wellington et les dépositaires du principe conservateur. » Il renvoie à l'article intitulé *De l'action du Pontificat sur l'Europe depuis la réforme de Luther*, dans lequel la *Quarterly* est censée se montrer « noblement impartiale envers le catholicisme. » Voici enfin la raison qu'il donne pour son choix : « Il nous a semblé important de réunir dans un même numéro deux articles qui constatent et dessinent nettement, sous le point de vue politique, philosophique et littéraire, le mouvement et l'attitude du parti conservateur. »

Il nous semble que ces « réserves » procèdent d'une véritable bonne foi plutôt que de besoins de « forme » ; elles renferment un certain accent de sincérité. Bref, Sainte-Beuve s'est trompé dans son allégation que la *Revue* avait surpassé en violence la critique de son modèle. Nous avons vu que c'était tout le contraire. Quelles ont pu être les raisons de sa méprise ? Nous soumettons celles-ci : son indignation contre une critique hostile et véhémence ; une confrontation hâtive de l'article anglais avec la traduction, si toutefois il l'avait essayée ; un manque de bienveillance envers la *Revue britannique*, rivale des *Deux Mondes*.

Une autre preuve de la bonne foi de la *Revue britannique* en cette matière est qu'elle reproduit au mois de juin, dans les *Nouvelles littéraires*, un article du périodique radical la *London and Westminster Review*, écrit pour défendre les romanciers français contre la *Quarterly*.

Il est pourtant vrai que — et c'est ici le tour de Sainte-Beuve d'avoir raison — notre *Revue* participait à « la réaction morale » qui semblait « depuis quelque temps s'organiser ». Autrement, pourquoi aurait-elle choisi de tels articles pour les reproduire en France (14) ?

Pour développer ce thème, prenons d'abord la personnalité de Philarète Chasles. Il avait passé en Angleterre les années où un adolescent se transforme en jeune homme, les années où se forment les impressions et les préjugés dont un homme a de la peine à se débarrasser plus tard. Il les avait vécues parmi les gens apostrophés par Sainte-Beuve en des termes

(14) Il y en avait d'autres du même genre :

Déc. 1833 : *La France en 1833* (*Dublin University Gazette*). Mai 1834 : *Du théâtre en Europe, et du drame moderne* (*Theatrical Magazine*).

Nov. 1834 : *Du roman historique en France et en Angleterre* (*Dublin Literary Magazine*).

plutôt durs : « Faites la police chez vous, Messieurs, vous avez bien commencé par Byron, par Shelley, par Godwin, par plusieurs de vos grands hommes, que votre prudence a mis à l'index » (15). Il existait chez lui une certaine part de sentimentalité ; une aversion pour la littérature qui appuierait sur le vice et le crime sans les flétrir. C'est pourquoi, à une autre occasion, il préféra Dickens à Balzac, parce que Dickens « sait mieux pleurer sur les misères humaines » (16). L'on a dit à son sujet qu'« il lui semblait enfin que notre France se mourait de raffinement cérébral dans les classes supérieures, et de brutalité servile et avilie dans les masses populaires » (17).

Il ne faut pas oublier que Saulnier était toujours directeur de la *Revue*, et que Chasles devait se soumettre à ses volontés. Alors, ne pourrait-il pas exister de rapports entre la campagne menée par Saulnier contre les désordres révolutionnaires susceptibles de nuire à la stabilité du régime, et cette croisade pour la défense de la morale, base du bon ordre social ? « La contagion révolutionnaire qui s'était répandue comme une traînée de poudre, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Belgique, gagnait décidément l'Angleterre » (18) ; c'est à cette crainte que M. Moraud attribue la sévérité des revues anglaises contre la France à cette époque. Les Anglais redoutaient « cet esprit subversif, qu'on retrouve au fond de toutes les révolutions » (19), esprit qui se manifestait également dans les dérèglements de conduite qui fai-

(15) Article déjà cité.

(16) *Libre du centenaire du Journal des Débats*, 1889. Art. : *La critique des littératures étrangères* : Philarète Chasles, p. 484.

(17) BARBEY D'AUREVILLY, *Les Œuvres et les Hommes ; Journalistes et Polémistes*, p. 176.

(18) MORAUD, *ouvr. cité*, p. 233.

(19) P. 237.

saient la matière des ouvrages d'imagination. Ne pourrions-nous faire redouter la même chose au directeur de la *Revue britannique* et au rédacteur de la section littéraire ?

D'autre part, si la *Revue* voulait communiquer le mouvement de la critique anglaise, elle ne pouvait pas négliger ce genre d'articles, car il en paraissait de semblables dans la majorité des recueils britanniques (20). Il est à remarquer qu'elle reproduisait les côtés divers de la campagne des Anglais contre la littérature française ; par exemple le *Dublin Literary Magazine* en profite pour harceler l'*Edinburgh* et la *Quarterly* : « Les Français peuvent dire aux critiques puritains d'Edinbourg et de Londres... « Vous, nos premiers maîtres dans cette littérature de la sensation, ne venez pas nous faire un crime des excès que vous nous avez enseignés, et dont vous subissez déjà la peine ! » (21). De même, la *Dublin University Gazette* : « Les whigs de la *Revue d'Edinbourg* ont signalé au mépris public les extravagances et les abominations de la nouvelle école frénétique. Ce qu'ils ont oublié de dire, c'est que le déploiement de la démagogie, l'élan vers la république prêché par la *Tribune* ont favorisé l'essor impur de cette littérature nouvelle. Si l'on veut rechercher la source première de cette corruption intellectuelle, il faut la demander aux principes de réforme professés par la *Revue d'Edinbourg* elle-même » (22).

En plus, les Français avaient du respect pour les opinions anglaises. La *France littéraire* elle-même, assez peu amicale envers la *Revue britannique* [elle devait l'appeler plus tard « la raison Defauconpret et Compagnie appliquée au jour-

(20) M. MORAUD, ouvr. cité, p. 249-262, signale le *Blackwood's Magazine* (oct. 1831), la *Foreign Quarterly Review* (vol. 9, 1832) et l'*Athenaeum* (1833, mars, avril, sept.).

(21) *Revue britannique*, nov. 1834 : *Du roman historique*.

(22) *La France en 1833* (*Revue brit.*, déc. 1833).

nalisme » (23)] fait une allusion favorable à leur reproduction par elle : « Elles ont une espèce de gravité remarquable, émises loin de nous, avec des idées autres que les nôtres, ne pouvant être entraînées ni par le bruit des applaudissemens du jour, ni par les passions systématiques du moment » (24).

Notre recueil, cependant, n'était pas seul dans sa mission réformatrice. En 1832, la *Revue de Paris* avait reproché au Balzac des *Contes drôlatiques* de s'être montré plus grossier que Rabelais (25), et la *Revue des Deux Mondes* elle-même avait décrété qu'ils étaient « obscènes et pas lascifs, et que ce n'était partout que débauche réfléchie, froide, calculée, et qui n'avait rien de libertin » (26). A propos du *Lélia* de George Sand, le *Panorama littéraire de l'Europe* trouva qu'« il est difficile de montrer plus à découvert tout mépris des convenances sociales et de la morale publique » (27), et la *Revue européenne* appela le même roman « l'immense égoût de toutes les immondices humaines » (28). En 1835, le *Journal des Débats* félicita Eugène Renduel, auteur de *Rodolphe de Francon*, d'avoir évité « une élucubration dans le genre de celles dont la foule des imitateurs de M. Victor Hugo a inondé notre littérature depuis quelques années. La pensée de l'auteur est toujours religieuse et morale, son expression chaste, et son style d'une élégante pureté » (29).

Notons par la même occasion le programme de la *Revue poétique du XIX^e siècle*, fondée par le Berton de la *Revue*

(23) Août 1834.

(24) Notice de juillet, p. 119, sur le *Théâtre en Europe* (*Revue brit.*).

(25) Vol. 17, p. 265.

(26) 15 avril 1832, p. 254.

(27) Vol. I, p. 308, 1833.

(28) Vol. 38, p. 184, 1834.

(29) 20 sept. 1835.

britannique en 1835 : « Comme il est impossible que les grandes doctrines sociales qui disputent le monde ne laissent pas leur empreinte sur les œuvres de l'art, elle accueillera les bardes de tous les partis et réservera sa sévérité aux écrits offensifs pour les personnes et pour les mœurs publiques » (30). M. Trahard déclare que la *Revue poétique* était « le prolongement ou plutôt la doublure de la *Revue britannique* » (31).

Cette campagne de réaction morale a porté ses fruits dans le cas de Balzac, selon M. Baldensperger, qui écrit : « La *Revue d'Edimbourg* en 1833, la *Quarterly* plus tard reprochaient encore à un homme « de talent incomplet » son cynisme, la « gaudriole gauloise » qu'il avait portée « à son dernier degré d'indécence et d'audace ». Reproduits en français par la *Revue britannique*, de tels jugements passaient ensuite, la malveillance aidant, dans l'opinion de nombreux contemporains... Le régime bourgeois de l'époque exigeait de ses écrivains, comme de ses agents de change, des valeurs de tout repos, et non des façons de sauter du purgatoire au septième ciel » (32).

Nous allons maintenant examiner le rôle de Chasles dans la *Revue britannique* quant à la littérature anglaise.

Miss Devonshire attribue à notre recueil et à la *Revue de Paris* le mérite d'avoir introduit le conte dans la presse périodique française (33) ; nous ajoutons que la *Revue britannique*, en ayant publié avant 1830 sous la direction de Saulnier, faisait œuvre de pionnier dans cette voie.

Cependant, tandis que Saulnier considérait les contes —

(30) *L'Impartial*, 16 février 1835.

(31) Ouvr. cité, p. 5.

(32) *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 213.

(33) *The English Novel in France, 1830-1870*, Londres, 1929, p. 284.

les *tableaux de mœurs* — du point de vue utilitaire plutôt qu'esthétique, le caractère de ces morceaux après 1830 suggère que Chasles les sélectionnait pour leur valeur littéraire. Il prenait les écrits des auteurs les plus connus en Angleterre à ce moment-là, Hogg, Hook, Lewis, Warren, Landor, Sheridan Knowles, Lamb, Disraëli et Campbell. En septembre 1835 il avoue qu'un extrait par ce dernier est inséré seulement pour la raison suivante : « Sans offrir beaucoup de faits nouveaux, ces observations nous ont paru curieuses et piquantes à cause du nom de l'auteur » (34).

Chasles avait une prédilection pour l'humour et la fantaisie dans la littérature anglaise (35), et pendant ces cinq années il y a quatre extraits par Charles Lamb, une étude, et un « trait » de sa vie. En avril 1834, *Barbara S.* est caractérisé par le traducteur comme « une délicieuse esquisse » et en novembre *Le Journalisme il y a cinquante ans* reçoit le commentaire suivant : « Charles Lamb, le Sterne de la moderne Angleterre, est l'auteur de cet essai, où l'on remarquera la même finesse d'aperçus et la même grâce de style qui distinguent plusieurs fragmens insérés dans la *Revue britannique*... vrais chefs-d'œuvre de sensibilité et de délicatesse, dont à peine une traduction peut rendre la finesse exquise et la piquante originalité. » Un compte rendu de journal indique que le public appréciait ceci dans la *Revue* : « On est toujours sûr d'y trouver... de l'esprit et de cette gaieté humoristique qui caractérise si bien les productions de la littérature anglaise » (36).

(34) Thomas Campbell à Alger (*Revue brit.*, sept. 1835).

(35) Voir PARTRIDGE : *The French Romantics' Knowledge of English literature*, p. 318

(36) *Impartial*, 2 août 1935.

Un autre genre est le roman « professionnel » dont un exemple entier, le *Journal d'un Médecin*, fut publié en livraisons s'échelonnant du mois d'août 1830 à mars 1834, « révélations d'un médecin philosophe, où les diverses phases de la vie de l'homme sont retracées avec une mélancolie naïve » (37). Ce roman a dû avoir beaucoup de succès à Paris, car en 1833 il est publié en entier par le libraire Dumont sous le titre de *Mémoires d'un Médecin, par le docteur Harrison, membre de plusieurs sociétés savantes, traduits de l'anglais sur la troisième édition* (38). Théodore Hook représente le roman « de bon ton ».

Malgré l'attention accordée aux nouveaux romanciers, Walter Scott n'est pas oublié ; c'est le représentant par excellence, paraît-il, du romancier utile à la société. A cet égard il y a un curieux article de mars 1833, dont l'esprit est bien rendu par un journal contemporain : « M. Say et quelques autres économistes avaient avancé que les savans et les littérateurs n'étaient pas des producteurs de richesse. Un recueil écossais vient d'exposer une théorie tout à fait opposée, et prenant Walter Scott pour sujet de son argumentation, il prouve que les compositions de ce savant écrivain ont contribué non seulement à accroître la richesse de la Grande-Bretagne, mais encore à répandre la moralité et le bonheur dans toutes les classes de la Société. Cet article se trouve fort bien reproduit dans la *Revue britannique* » (39).

(37) SAULNIER, *préface*, 1833.

(38) Voir *Question de littérature légale*, 1835, brochure de PICHOT, p. 254 : « Il y a plusieurs années, M. Ph. Chasles était saisi d'un scrupule. Un libraire honorable, M. L. Dumont, lui ayant demandé l'œuvre de M. Warren pour l'éditer en volumes, M. Ph. Chasles se crut si peu autorisé à la lui céder, qu'il en fit faire une traduction nouvelle par un littérateur novice, qu'il devait payer et corriger. »

(39) *Courrier français*, 5 août 1833.

Nous voyons que Chasles s'évertuait à faire connaître les développements du roman et du conte anglais, tableau complété par des études critiques sur Fenimore Cooper, Joanna Baillie, Mrs. Norton, Thomas Colley-Grattan (40), Washington Irving et Bulwer Lytton. Il n'y a rien d'intéressant sur le théâtre anglais contemporain, mais un excellent article intitulé *De l'Ecole Shakespérienne et de James Shirley son dernier élève*. La poésie anglaise est traitée de différents points de vue ; il y a des études critiques sur Milton, Shelley (41), John Wilson, sur la poésie « domestique » (Burns, Cowper, Crabbe et Wordsworth) ; sur les superstitions poétiques de l'Ecosse, sur toute la gamme des « poètes lauréats » et même sur la poésie des Anglo-Saxons. Les belles-lettres et la critique sont représentées par les nombreux extraits de périodiques dont nous avons parlé, et aussi par des études sur Horace Walpole, Egerton Brydges et Hazlitt. Une vue d'ensemble des courants et des théories littéraires, de leurs origines et de leurs rapports entre eux, est fournie par le morceau intitulé *Du mouvement de l'intelligence et de ses produits en Angleterre depuis le commencement du XIX^e siècle*. Le journalisme et la presse périodique anglais trouvent une place considérable dans la *Revue* pendant cette période, de même que les questions d'ordre

(40) Selon Miss DEVONSHIRE (ouvr. cit., p. 157) cet article est la seule notice de Colley-Grattan en France pendant cette période.

(41) Selon M. PEYRE, cet article sur Shelley « manque de pénétration ; elle n'est pas inspirée par cette admiration sincère et fervente qui seule aurait pu alors attirer à Shelley quelques lecteurs. » (*Shelley en France*, p. 197). M. PEYRE signale avec raison le fait que cet article quoique marqué *Edinburgh Review* a été écrit tout entier « par un collaborateur anonyme que nous soupçonnons être Philarète Chasles ». (Ouvr. cité, p. 196.) Cf. CHASLES : *Petite lettre à... Amédée Pichot*, avant-propos aux *Souvenirs d'un Médecin* : « Cette chère *Revue britannique* ! Pendant notre fécond mariage de quinze années de combien de crimes... l'ai-je rendue coupable ! »

pratique, telles que celles de l'art de traduire, des taxes sur la littérature et de la spéculation des libraires (42). Le théâtre, la poésie et l'éloquence, les poètes, les journaux et la presse périodique de l'Amérique du Nord forment respectivement les sujets de cinq articles.

Philarète Chasles collabora en même temps à d'autres périodiques français, à la *Revue de Paris*, aux *Deux Mondes* et aux *Débats*. Plus tard il devint professeur de littérature étrangère au Collège de France, et resta un des « anglicisants » français les plus importants. Nous croyons que le travail qu'il fit pour la *Revue britannique* exerça une grande influence, non seulement sur les abonnés de ce recueil, mais sur Chasles lui-même, et donc sur toutes les personnes qui suivirent ses cours et qui lurent ses nombreux ouvrages. Comme traducteur des textes anglais à reproduire dans la *Revue britannique*, il devait les étudier avec grand soin avant de pouvoir les rendre en français, et de cette manière il assimila régulièrement les idées des critiques anglais. De toute façon, ses trois livres d'*Etudes*, publiés en 1850, renferment des morceaux présentant des analogies frappantes avec des articles de la *Revue*. Nous avons surtout remarqué à ce sujet les chapitres des *Etudes sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle* intitulés *Walter Scott et Lord Byron*, *John Keats et Percy Bysshe Shelley* (ici, cependant, l'article correspondant de la *Revue* était en vérité de Chasles) et *Robert Southey* ; ceux des *Etudes sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle* intitulés *Ugo Foscolo*, *Jeremie Bentham* et *Coleridge* ; finalement ceux des *Etudes sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIX^e siècle* intitulés *L'Américain Gouverneur-Morris à Paris*, et *Le romancier Fenimore Cooper*.

(42) Voir table à l'appendice.

CHAPITRE VII

La Revue sous la direction de Léon Galibert, octobre 1835-1838.

A la mort de Saulnier, le côté affaires de la *Revue* devait se réorganiser. Dondey-Dupré, l'un de ses principaux collègues, est mort jeune le 24 août de l'année précédente, laissant une veuve et un fils mineur (1). Nous ne savons pas ce qu'était devenu Thomas William Dickinson, mais les documents ayant trait à la *Revue* que nous avons consultés ne renferment aucune trace de lui (2) à cette époque. Des trois propriétaires il n'en restait alors plus qu'un seul, Jean-Michel Berton. Vapereau (3) dit que celui-ci vendit la *Revue* à Amédée Pichot, mais nous savons que ce publiciste avait son journal anglicisant à lui, l'*Echo britannique*, qui faisait une sorte de concurrence à son aîné. Le véritable acheteur en fut Léon Galibert, jeune avocat parisien âgé de vingt-cinq ans, dont la spécialité était l'économie politique. C'était

(1) Les Archives Nationales (dossier F 18-66 ex. 1756) possèdent un certificat de bonne vie et mœurs pour la veuve Dondey-Dupré de la part de « MM. Berton Jean-Michel, avocat au Conseil du Roi, demeurant rue Vivienne n° 2 et Martin Léon, régisseur de la Galerie Colbert, demeurant même maison ». M. Mennesson, notaire à Paris, a eu l'amabilité de nous communiquer un document contenant l'acte d'adjudication des biens de Dondey-Dupré. Le *Courrier français* du 29 août 1834 fit paraître une courte notice nécrologique.

(2) La liste d'adresses des résidents britanniques à Paris contenue dans le *Paris directory and Visitors' Guide* pour décembre 1834 parle de « Dickinson, W. Esq., 13, rue Neuve de Berri ».

(3) *Dictionnaire des contemporains*, 2^e édition, 1861.

également un linguiste ; sa collaboration à la *Revue britannique* implique sa connaissance de l'anglais, et en 1833 il avait publié une traduction en trois volumes de l'ouvrage espagnol *Cours d'Economie politique* de Florez Estrada.

Un journal sérieux le qualifie de « collaborateur intime de M. Saulnier » et ajoute : « L'estime dont jouit M. Galibert dans le monde littéraire et scientifique, ses honorables travaux, l'étude constante qu'il a faite du mouvement social de la Grande-Bretagne, l'appelaient naturellement à diriger cette belle entreprise dont M. Saulnier, depuis cinq ans, lui avait confié la gestion » (4).

Le nouveau directeur a dû faire sentir dès le commencement qu'il allait imposer sa volonté et faire des changements dans l'attitude et les opinions de la *Revue*, car nous trouvons cette notice dans la presse : « M. Léon Galibert, homme de savoir, de conscience et d'étude, va prendre la direction de ce recueil. Dans l'intérêt de la science et du public, on ne peut que se féliciter d'une telle détermination, car, sous sa main habile, la *Revue Britannique*, si intéressante sous tant de rapports, modifiera sans doute la couleur politique que M. Saulnier, directeur du journal et préfet à la fois, lui avait imprimée » (5).

(4) *Journal des Débats*, 28 nov. 1835.

La collection Paul Lacroix, conservée à la bibliothèque de l'*Arsenal*, renferme une lettre inédite de Galibert (carton 1841), en sa qualité de rédacteur en chef délégué, au libraire Châtet, de la place du Palais-Royal. Elle débute de la manière suivante : « Le retard immense que vous mettez à servir nos abonnés de la *Revue Britannique* nous cause le plus grand préjudice. Encore hier un de vos clients est venu faire au Bureau une scène épouvantable. Il était furieux et exaspéré contre nous, et se plaignait amèrement de notre inexactitude, et cependant nous sommes d'une régularité exemplaire. »

(5) *Estafette*, 25 nov 1835. Nous verrons plus loin que le directeur de ce journal était un des principaux actionnaires de la nouvelle société propriétaire de la *Revue*.

Galibert ressemble à son prédécesseur dans son penchant pour les préfaces comme moyen de communication avec les abonnés. Regardons d'abord celle de septembre 1835. On nous objectera peut-être que Saulnier n'est mort qu'à la fin du mois suivant, et qu'alors il en aurait été l'auteur, mais la livraison datée de septembre ne parut qu'à la fin d'octobre, d'après les annonces de la presse (6). Or, quinze jours avant sa mort, le 23, Saulnier avait été gravement malade (7), et donc, à notre avis, pas en état d'écrire la préface. La conclusion en est que Galibert, comme délégué personnel de Saulnier, écrivit la préface en question.

Elle commence par une exposition de l'importance toujours croissante de la littérature périodique anglaise — « à la fois un beau monument et le moteur le plus actif de la civilisation moderne ». Elle est supérieure à celle des autres pays : « On ne peut faire entrer en parallèle avec elle les fragmens érudits et les théories esthétiques que l'Allemagne adresse à quelques intelligences d'élite, ni les recherches d'archéologie dont l'Italie moderne remplit ses recueils. » Les Anglais ont établi un vaste empire, et « tous les résultats de ces conquêtes si étonnantes, de ces connaissances si péniblement acquises, ont été ensuite consignés dans leurs Revues comme dans un réservoir commun ; foyer général des documens et des idées qui ont changé le monde ou qui le changeront. Que l'on ne s'étonne donc pas de leur influence, ni de celle dont la *Revue britannique* s'est entourée : *Savoir, c'est pouvoir* ».

Ces publications ont reçu une nouvelle impulsion des vi-

(6) *Journal des Débats*, 25 oct., et *Impartial*, 20 oct.

(7) « Maladie... qui se compliquait d'une pneumonie, d'une fièvre cérébrale et d'une fièvre maligne », d'après l'*Orléanais* du 25 oct., cité par la *Quotidienne* du 27.

cissitudes récentes de la politique et de la société anglaises : leurs écrivains « se sont vus forcés de renoncer à des théories vagues, de prendre un à un et d'analyser dans tous ses éléments chaque problème social et économique ».

Ensuite quelques remarques significatives sur la fonction utilitaire de la littérature : « Aujourd'hui le commerce et l'industrie se sont assimilés à la science. La littérature elle-même n'occupe plus un domaine à part ; elle est devenue la propagatrice des idées utiles, l'apôtre des perfectionnements, la grande initiatrice des améliorations. C'est elle qui propage la lumière au lieu de s'en tenir, comme autrefois, à une puérile affectation de purisme grammatical et d'élégante rhétorique. La clarté, l'énergie, l'éloquence du langage ont reçu une application plus haute, on les fait servir à l'éducation du genre humain, concourir à l'accomplissement de ses destinées ! »

Il parle avec une grande franchise des libertés que se permettaient les traducteurs : « Il s'agissait non seulement... de communiquer au public les meilleurs articles, mais de les résumer et de les élucider quelquefois ; non seulement de les transporter dans notre langue, mais de les approprier à notre civilisation. »

Puis Galibert énumère les collaborateurs de la *Revue*, en décrivant la part de chacun. Il est très flatteur pour lui-même : « De son côté, M. Léon Galibert a rédigé toute la partie de l'économie politique, du Commerce, de l'Industrie, des Manufactures ; partie importante et majeure, traitée par lui avec une sagacité de déductions, une sévérité et une simplicité de style qui ont valu tant de suffrages à la *Revue britannique*, qu'il dirigeait en l'absence de M. Saulnier ; c'est lui qui a recueilli, classé et comparé ces mille documens lumineux et nouveaux, ces nombreux tableaux statistiques qui ont fixé le

regard des hommes politiques, ces développemens comparatifs des questions industrielles dont la *Revue britannique* offre le répertoire, et qui la feront survivre comme livre utile, comme livre de bibliothèque, à son succès populaire. »

Il est annoncé qu'Amédée Pichot est adjoint au nombre des rédacteurs. Il avait déjà donné quelques traductions, d'après cette préface, et nous croyons que l'article original d'octobre 1834 intitulé *Superstitions poétiques de l'Ecosse*, et signé A. P. (8), est de lui.

La *Revue* serait dans l'avenir « le faisceau des connaissances que réclame une société positive ». Cette dernière épithète rappelle une idée chère à Auguste Comte, dont le *Cours de philosophie positive* allait commencer à paraître quatre ans plus tard (9).

La cent vingt et unième livraison en janvier suivant apporte une autre préface, pétrie d'optimisme et de confiance. On pourrait croire à la naissance du véritable âge d'or : « L'Angleterre et la France se sont aujourd'hui confondues par les théories et par les principes. Pas un mouvement de l'une qui ne retentisse et ne vibre dans le sein de la nation voisine autrefois rivale... La science peut ouvrir toutes les portes de son temple et jeter toutes ses richesses à notre société ; elle est prête à les recevoir... Ces vieilles haines de nation à nation et de province à province... tombent de toutes parts. Dans la philosophie, dans la littérature, dans les systèmes historiques, dans les théories industrielles et commer-

(8) Cette signature existe seulement dans la *Collection décennale* faite par Pichot en 1840.

(9) Comte avait déjà formulé sa *loi des trois états* (l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, l'état scientifique ou positif) dans une brochure anonyme faisant partie du *Catéchisme des industrielles* de Saint-Simon (1824).

ciales, on peut s'avancer hardiment avec la vérité et les faits. »

Quel grand écart sépare le réalisme d'un Saulnier, faisant appel au bon sens de ses lecteurs, de cette envolée tout arbitraire et sonnante faux, sans autre base que celle fournie par l'inspiration du moment, et assez analogue à la propagande d'un ^{xx}^e siècle commercial, qui cherche à éblouir par des phrases ronflantes lorsqu'il sait le public trop peu renseigné pour le contredire !

Tandis que Saulnier reconnaissait volontiers qu'une des fonctions de la littérature était de distraire et de reposer l'esprit, son trop jeune successeur dédaignait « l'oisiveté qui cherche un délassement ». Pour lui il s'agissait de dépasser ce qui existait déjà, d'être *positif*, d'être *moderne*. Une nouvelle ère se préparait ! Il fallait hâter sa venue ! Que l'Angleterre, par l'intermédiaire de la *Revue britannique*, apporte sa part de « renseignemens et leçons utiles » ! — « Ce seront encore des faits, non des systèmes que nous demanderons à nos voisins ; des études, non des hypothèses ; des choses, non des mots. C'est ainsi que l'on peut préparer l'établissement d'une critique plus saine, plus large, plus européenne, non pas vouée aux doctrines absolues comme celle de Guillaume Schlegel, ni au mysticisme comme celle de Frédéric son frère, ni vague et insaisissable comme celle de M^{me} de Staël, ni restreinte dans le cercle des études universitaires comme celle de Laharpe, ni pédantesquement érudite comme celle de quelques Allemands. »

La *Revue* ne se contenterait pas d'esquisses à sujets exclusivement britanniques : elle reproduirait également celles ayant trait à d'autres nations. L'Angleterre servirait aux Français de professeur de civilisation européenne : « Elle subit la réaction d'une longue concentration sur elle-même, et c'est elle qui étudie avec le plus de curiosité et de bon-

heur les créations étrangères. Choisir avec discernement les plus recommandables de ces études, ce sera présenter comme dans un miroir le tableau varié de tous les mouvemens actuels de l'intelligence en Europe. »

L'année suivante au mois de mai, il y a des annonces dans la presse pour une « Société en commandite par actions, sous la raison Léon Galibert et C^{ie}, pour l'exploitation de la Revue britannique, du Cercle britannique, et du Paris and London Advertiser » (10).

Le côté administratif de notre recueil est remodelé de fond en comble ; au lieu d'un nombre restreint de propriétaires s'intéressant directement à la rédaction, et qui même y prenaient une part active, nous avons une foule d'actionnaires qui doivent le considérer comme une entreprise commerciale plutôt qu'un agent de rapprochement franco-britannique. Le temps des idéalistes est passé. Le *Cercle britannique* était florissant avant d'être acheté par la société. Selon une description de décembre 1834 il s'y trouvait les salons de lecture les plus grands de l'Europe, avec les principaux journaux de l'Angleterre (reçus 32 heures après publication), et aussi des pays suivants : l'Ecosse, l'Irlande, l'Amérique, la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Suisse, l'Espagne, le Portugal, la Belgique, la Hollande, la Grèce, la Turquie, l'Algérie et l'Egypte.

Le *Cercle britannique* comprenait aussi une librairie publiant des livres étrangers, un abonnement de lecture, et des salons. Fondé depuis huit ans, il possédait une bibliothèque de 40.000 volumes. Un livre d'adresses était à la disposition

(10) *Courrier français*, 14 mai 1837.

des visiteurs à Paris, et également un bureau de renseignements (11).

L'idée de Galibert avait du bon ; tout au moins il la justifie avec habileté dans sa réclame : pour ce qui était de la *Revue* « ses moyens de communication intellectuelle avec la Grande-Bretagne devaient être plus rapides ; sa bibliothèque, qui chaque jour s'enrichit par des acquisitions nouvelles, avait encore besoin d'être augmentée ; à ses nombreux collaborateurs et aux savans qui l'ont soutenue dans la carrière qu'elle a si brillamment parcourue, il fallait qu'elle offrît une plus grande masse de matériaux, qu'elle les mit non seulement en mesure de suivre le mouvement intellectuel de la Grande-Bretagne dans les livres, mais qu'elle leur procurât les moyens de se rencontrer avec les voyageurs et les hommes distingués que l'Angleterre et les Etats-Unis envoient sans cesse à Paris ».

Le journal d'annonces s'intitulait *The Paris Advertiser, Commercial, Literary and Fashionable Telegraph, and Travelers' Oracle*. Le prix de l'abonnement était de vingt francs par an, et des annonces quinze sous la ligne. Il paraissait tous les dimanches (12).

Galibert se montre peu sincère. Pourquoi n'avoir pas dit qu'il fallait beaucoup d'actionnaires pour pourvoir la Société des fonds nécessaires à faire marcher ses projets ? Non, il faisait de belles phrases comme d'habitude : « Il fallait aussi intéresser à son succès le plus grand nombre de personnes possible ; car c'est une œuvre de haute sociabilité que nous

(11) Nous puisons cette description dans le *Paris Directory and Visitors' Guide*, p. 154-158, « published for Davies and Robertson, by G. G. Bennis, at the French, English and American Library (c'est-à-dire le *Cercle britannique*), 55, rue Neuve-Saint-Augustin, décembre 1834 ».

(12) *Ibid.*, p. 131.

avons entreprise, et ce n'est que par l'association qu'elle va être fécondée et propagée. Nous avons voulu surtout y faire concourir les hommes nouveaux qui se présentent sur la scène du monde, et qui sont destinés à continuer le mouvement qui s'opère » (13).

Le 12 avril 1837 fut rédigé un acte de Société (14) entre Emmanuel-Raymond-Léon Galibert et les suivants :

Pierre-Paul-Jean-Ariste-Anténor Joly, homme de lettres, rédacteur en chef du *Vert-vert* ;

Aimé-Félix Pyat, homme de lettres ;

Jean-Baptiste-Pierre Barbereux, propriétaire ;

Jean-Théodore Boulé, directeur gérant de l'*Estafette*, journal des journaux.

Ceux-ci n'étaient que les actionnaires les plus importants. Ils ne devaient pas collaborer à la rédaction et leurs noms ne se trouvaient pas dans la liste en première page de la *Revue* (15). Galibert, en récompense de son apport dans la Société de la propriété de la *Revue*, du *Cercle*, de l'*Advertiser* et de la *Librairie des Etrangers*, avait droit à neuf cents actions, Joly et Barbereux souscrivirent pour trente-trois chacun, Pyat pour vingt-deux, et Boulé pour onze. Il en restait deux cent une pour les actionnaires ordinaires (16).

Les affaires de la Société, dont le capital revenait à 600.000 francs en actions à cinq pour cent, seraient gérées

(13) *Courrier français*, 14 mai 1837.

(14) Conservé dans les archives de M^e Dufour, notaire à Paris, titulaire actuel de l'étude de M^e Augustin-Barthélemy Cahouet, notaire de la Société. Nous y avons trouvé un second document renfermant les mêmes détails : *Extrait des minutes du Greffe du Tribunal de Commerce*, 20 avril 1837.

(15) Pyat devait y collaborer plus tard.

(16) Le procès-verbal de la réunion du 13 août 1839 atteste la présence de « quarante-deux porteurs de cinq cent quatre-vingt-dix actions ».

par le seul Galibert, avec une autorité sans bornes, et des appointements de sept mille francs par an. La seule condition restrictive consistait en ce qu'il ne pouvait écrire lui-même pour la *Revue* plus de « deux feuilles par chaque numéro mensuel ».

Selon l'avis de M. Trahard, « au *xix^e* siècle on n'avait pas transformé la littérature en denrée commerciale » (17), mais tout nous porte à croire que Galibert envisageait sa direction de cette Société comme une position à possibilités nettement lucratives, et que son objet principal était d'attirer le plus grand nombre d'abonnés possible. Dans une lettre à Philarète Chasles sans date (18), il termine ainsi : « Adieu, l'abonné mord toujours. J'ai préparé plusieurs choses qui l'affrianderont. »

Galibert fut trop ambitieux, téméraire et irréfléchi. Il voulut trop embrasser. Déjà en 1830, il avait montré son penchant pour les nouveautés hasardeuses, en concevant l'idée d'une résidence en commun pour un grand nombre de familles : « Dans la séance du 23 octobre, la Société économique, présidée par M. le Comte de Lasteyrie, a reçu la communication d'un projet d'association coopérative, rédigée par M. Galibert, duquel il résulte que quatre ou cinq cents personnes, en se réunissant dans un même local à Paris, et ne payant qu'une pension de 600 francs, obtiendraient une somme d'aisance qu'elles pourraient à peine se procurer dans la vie privée avec trois fois ce revenu » (19).

Galibert était si impatient de son propre avancement qu'il a dû laisser glisser quelque chose d'équivoque dans son

(17) Ouvr. cité, p. 7.

(18) Correspondance de Philarète Chasles (inéдите), salle des manuscrits, Bibliothèque Nationale.

(19) *Courrier français*, 4 nov. 1830.

administration des finances de la Société. C'est la seule raison qui nous paraisse expliquer son absence de la réunion des actionnaires (20) du 24 juillet 1839, après qu'on l'eût sommé de s'y rendre (21). Une preuve qui soutient notre supposition de malhonnêteté de la part de Galibert est que son successeur dans la direction devait supporter un comité de surveillance se réunissant tous les mois pour vérifier ses livres et ses comptes.

De toute façon il s'enfuit en Angleterre.

Avant de partir il écrivit à Philarète Chasles une lettre qui indique bien la disgrâce dans laquelle il avait sombré. D'après la teneur de ce que nous allons citer, il est évident que pour lui il valait mieux s'éloigner de son ancien milieu :

Calais, 30 oct. 1838.

Mon cher ami,

Prêt à quitter la France peut-être pour toujours, je vous adresse ce triste billet pour me rappeler une dernière fois à votre souvenir. Sans fortune, avec quelques centaines de francs dans ma poche, je vais de nouveau, après dix années de travail, tenter d'être plus heureux que je ne l'ai été. Je vais à Londres, où je suis disposé à tout faire pour gagner ma vie ; j'accepterai toutes les conditions qui me seront offertes. La douleur que j'éprouvais depuis quelque temps, en présence de l'abîme qui s'ouvrait devant moi, me fera trouver bien doux ma nouvelle existence ; et grand

(20) Ces renseignements se trouvent dans le procès-verbal de la réunion du 13 août faisant partie d'un nouvel acte de société, également aux archives de M^e Dufour.

(21) « Ladite sommation faite à la requête de M. Eugène Pochard, comme gérant provisoire, et par exploit de Battard, huissier à Paris, en date du 8 août du présent mois, et dont une copie a été déposée au Parquet de M. le Procureur du Roi, attendu que M. Galibert est sans domicile connu à Paris ». Il y a un autre document semblable intitulé *Extrait des minutes du Greffe du Tribunal de la Seine du mardi 27 août 1839*. Un résumé du contenu des deux documents se trouve dans les *Petites Affiches*, journal d'annonces, du 28 août 1839.

Dieu, quelle sera-t-elle ? N'importe. La position où j'étais, m'accablait, et me faisait éprouver d'autant plus de peine, que j'étais traité par mes co-associés, comme un malhonnête homme. Une fois arrivé à Londres, je vais m'orienter ; je me retournerai de toutes les manières ; et si dans mes combinaisons il s'en trouvait une dans laquelle vous pourriez m'être utile, je compte sur nos anciens rapports et sur l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné, pour vous demander assistance.

Adieu, mon cher ami, je n'ai laissé aucune lettre de vous dans mes papiers.

Votre dévoué et bien triste ami (22).

Sous la direction de Galibert la section littéraire de la *Revue* n'est pas très intéressante. Ainsi qu'il l'avait déclaré dans la préface de 1836, il allait s'en tenir aux faits et aux documents. Pourtant nous avons l'impression qu'il était influencé par ses deux collaborateurs littéraires, Chasles et Pichot, « l'ancien » et le « nouveau », et que donc ses années de direction marquent une période de transition entre les méthodes de ces deux hommes. L'article d'avril 1837 intitulé *Ombres et lumières de la vie parisienne* est un écho de la croisade morale de Chasles ; il y a une longue note du traducteur dans les termes habituels : « Loin de prendre sur nous la responsabilité de cette peinture, nous nous contenterons de faire observer que, parmi beaucoup d'erreurs pardonnables à un étranger, quelques enseignements sévères et quelques traits curieux méritent d'attirer l'attention des Français. » Les articles d'information sont une étude de Goldsmith, de la correspondance et du journal de Walter Scott, une esquisse américaine de Harriet Martineau, et un essai de Macaulay sur Francis Bacon (23).

Nous voyons l'influence de Pichot au début de la série

(22) Correspondance de Philarète Chasles.

(23) Voir table à l'appendice.

d'extraits des ouvrages de Dickens (24), deux des *Pickwick Papers*, et deux des *Sketches by Boz*, et dans l'introduction de bulletins et de chroniques : en mai 1838 le *Mouvement de la littérature et des Beaux-Arts à Londres*, et dans la préface de septembre 1838 (*A nos lecteurs*) l'annonce d'une *Chronique parisienne*.

(24) Chasles n'aimait pas Dickens à ce moment-là. Cf. Son article du *Journal des Débats*, 13 oct. 1838 : *The posthumous papers of the Pickwick Club*, qui est assez hostile à l'écrivain anglais.

CHAPITRE VIII

L'avènement d'Amédée Pichot en 1839 ⁽¹⁾.

Nous avons cherché en vain des renseignements sur Edme-Eugène Pochard, gérant provisoire de la Société britannique depuis le 5 novembre 1838. De toute façon la *Revue* ne subit pas de modification pendant qu'il était en fonctions, et on l'a vite remplacé par Amédée Pichot.

La livraison de janvier 1839 contient l'avis suivant : « La *Revue britannique* voyait tous les bénéfices de son succès compromis dans une combinaison plus commerciale que littéraire. MM. les Actionnaires réunis en assemblée générale ont cru devoir confier la gérance et la direction de la *Revue* à M. Amédée Pichot, qui n'a accepté qu'à la condition de pouvoir modifier les statuts de la Société et vendre l'établissement du Cercle britannique. »

Ici il y a une question de date qui n'est pas claire. Le procès-verbal qui relate le changement de direction le situe à la réunion des actionnaires du 13 août 1839, lors de la démission d'un certain Charlac Larcher, gérant définitif depuis la réunion du 24 juillet (2). Pour plus de commodité, nous allons nous fier au témoignage du texte de la *Revue* et considérer Pichot comme arbitre de ses destinées depuis le commencement de l'année.

(1) « Nommé par ordonnance de M. le Président du Tribunal de Commerce de la Seine. » *Petites Affiches*, 28 août 1839.

(2) Document aux archives de M^e Dufour.

Pichot était l'un des vulgarisateurs de la littérature anglaise les plus connus de l'époque. Il avait traduit les œuvres de Byron, de Moore, et de Scott, et Defauconpret lui soumettait ses traductions avant de les faire imprimer (3). Auteur du *Voyage en Angleterre*, directeur de la *Revue de Paris* pendant un certain temps, propriétaire du journal l'*Impartial* (4), rédacteur en chef de l'*Echo britannique*, il avait une vaste expérience à mettre à la disposition des abonnés de la *Revue britannique* (5).

Miss E. M. Phillips le désigne comme fondateur, avec Philarète Chasles, de la *Revue* en 1825 (6). Peut-être a-t-elle été induite en erreur par une nouvelle édition des quinze premières années faite en 1840, la *collection décennale*, dont la liste des collaborateurs attachée aux premières livraisons contient à tort les deux noms.

L'*Echo britannique* n'a pas encore été l'objet de la curiosité des historiens de la littérature, sans doute parce qu'il n'en existe pas d'exemplaire dans les bibliothèques parisiennes. Nous sommes allée le consulter à la bibliothèque municipale d'Arles-sur-Rhône, et ayant été frappée par les

(3) Une lettre conservée à la bibliothèque d'Arles accompagnait une partie de sa traduction de la *Vie de Napoléon* de Walter Scott. En voici une citation : « Comme je présume que vous aurez la bonté de revoir cette partie comme la précédente, je vous indiquerai à la fin de cette lettre quelques endroits sur lesquels j'appelle votre attention particulière. » (Londres, le 4 avril 1827).

(4) L'*Impartial* du 15 avril 1836 déclare que Pichot avait remplacé un certain Rémi Riga, ancien gérant responsable, le 9 janvier. Pichot avait versé un cautionnement de 100.000 francs.

(5) S'adresser pour sa biographie aux *Fêtes d'Arles*, brochure publiée par la *Revue britannique* en 1887 après l'inauguration du monument Amédée Pichot ; à l'article de M. PÉLISSIER, Amédée Pichot à Paris. *Revue des Langues Romanes*, 1900, vol. 43, pp. 437-461 et 481-542 ; et au mémoire déjà cité de M. LÉIGH, *Amédée Pichot et son Voyage en Angleterre*, 1938.

(6) Ouvr. cité, p. 50.

analogies qu'il y a entre ce recueil et la *Revue britannique* renouvelée par Amédée Pichot, nous pensons qu'il serait intéressant de donner un court aperçu de son programme, sans toutefois nous y arrêter longtemps. Tandis que Pichot ne s'épanche pas en préfaces dans la *Revue*, à la différence de ses prédécesseurs, l'*Echo* publie une lettre (7) qu'il écrit aux propriétaires, dans laquelle il explique les transformations qu'il compte opérer dans son cadre.

Cette lettre commence par une allusion à un recueil semblable qui ne peut être autre chose que la *Revue britannique* : « Puisque, avant tout, il importe que je vous communique mes vues, ayant plus d'une fois formé le projet d'un recueil de la nature du vôtre, j'ai pensé qu'il faudrait éviter une concurrence directe avec celui qu'une habile direction et la collaboration d'hommes de talent a placé haut dans l'estime publique ; cependant une concurrence loyale est permise, nécessaire peut-être, et l'émulation des deux recueils, indépendants l'un de l'autre, sera toujours une garantie de succès pour les deux. » Pichot avait envoyé des articles à la *Revue*, ce que nous avons déjà remarqué, et il était actionnaire de la Société britannique (8).

Voici comment il envisage les voies d'amélioration dans lesquelles il voulait entraîner l'*Echo* : d'abord, non seulement faire des extraits de la littérature périodique de l'Angleterre, qui « ne nous donnent souvent que le reflet » du « mouvement intellectuel de l'empire britannique », mais aussi faire profiter les lecteurs de « la communication par fragments ou par analyse, des ouvrages de luxe ou d'une grande

(7) *Echo britannique*, nouvelle série, janvier 1835 ; selon toute apparence, ce recueil existait depuis quelque temps déjà, mais ce n'est qu'en janvier 1835 que Pichot s'en chargea.

(8) Voir procès-verbal cité ci-dessus.

étendue, qui ne sont à la portée que d'un très petit nombre d'amateurs ». Il fait valoir l'utilité de sa propre collaboration dans les termes suivants : « Ce sera à l'indication de certaines sources où l'on n'a pas puisé encore en France ; je vous offre ma bibliothèque (9), qui s'est peu à peu meublée de quelques livres importants ou rares, et mes notes bibliographiques serviront à combler des lacunes qui existent toujours dans le catalogue d'un simple amateur. Ces matériaux indiqués et acquis, les habiles collaborateurs que vous avez déjà su réunir feront le reste. Je me joindrai à eux pour régulariser leurs travaux, pour les classer, les coordonner, et pour traduire moi-même ou composer *ex professo* quelques articles que je signerai. » En dernier lieu il se proposait de diviser l'*Echo* en trois parties : d'abord, les extraits de périodiques et de livres anglais (10), ensuite « quelques pages pour comparer les progrès des deux peuples rivaux, signaler les imitations réciproques des deux littératures, et opposer le point de vue français au point de vue anglais », et enfin, « un bulletin bibliographique, les nouvelles des théâtres, des sociétés scientifiques et litté-

(9) Pierre-Amédée Pichot a légué sa bibliothèque à la ville d'Arles en 1922, qui possède ainsi huit mille volumes, dont un grand nombre de livres anglais. Là dedans il y a au moins une partie de la bibliothèque de l'autre Pichot, parce que plusieurs ouvrages de son époque sont marqués de son nom. Le temps nous a manqué pour étudier cette collection. Ce serait un gros travail. Elle s'est accumulée petit à petit pendant cent ans, et il serait malaisé de déterminer lesquels des livres ont vraiment appartenu à Pichot aîné. En plus, cette bibliothèque précieuse n'a pas encore été classée.

Nous avons trouvé une dédicace de l'auteur sur les livres suivants offerts à Pichot : *Essai sur la littérature anglaise* (Châteaubriand, 1837) ; *Saggi drammatici* (Cesare Servadio, 1859) ; *Dante et Gæthe, Dialogues* (Daniel Stern, 1856) ; *Histoire de la littérature française* (D. Nisard, 1844 ; « Souvenir de vieille affection »).

(10) L'*Echo* a publié des extraits d'ouvrages de Disraëli, Hazlitt, Charles Lamb, Godwin, Crabbe, Hogg, Captain Marryatt, Lady Blessington et Mrs. Trollope.

raires », pour apporter « un continuel intérêt d'actualité ».

A la fin de l'année 1835, l'*Echo* s'est incorporé dans la revue aînée. Pichot expose les raisons de cette réunion et ajoute que les lacunes qui rendaient moins efficace qu'elle n'aurait pu l'être l'œuvre anglicisante de la *Revue*, seraient comblées par l'adjonction de l'*Echo*. En ses propres termes : « Une perspective flatteuse s'offrait déjà à nous, et promettait de couronner nos efforts, quand la *Revue britannique*, à la suite de changemens intérieurs dont nous n'avons point à nous occuper, prit la résolution de redoubler les siens, et de rendre plus complet encore le tableau si vrai et si animé de l'empire britannique, que présente chacun de ses numéros. Elle nous offrit de coopérer à cette œuvre par une fusion complète. La publication de l'*Echo* devenait alors sans but, nous nous sommes décidés... à y renoncer » (11).

Notre travail sur la *Revue britannique* s'arrête avec la fin de l'année 1840, et la direction de Pichot ne se termina qu'avec sa mort en 1877. Il nous est donc impossible de tenter une appréciation tant soit peu juste de la façon dont il s'y est comporté. Nous ne pouvons offrir que quelques impressions des trois premières années de sa direction.

Pichot est arrivé à la direction de la *Revue* avec la volonté d'y imposer sa personnalité, témoin les modifications dans l'acte de société qu'il dictait aux actionnaires, et cette notice parue dans un journal accrédité : « M. Amédée Pichot, dès les premiers momens de sa direction, cherche à replacer la *Revue britannique* dans la voie qui lui doit être la plus utile, celle qui peut fournir de nouveaux renseignemens aux sciences et aux arts » (12).

(11) Tome II de l'*Echo*, p. 478.

(12) *Journal des Débats*, 22 déc. 1839.

Enfin la littérature y prend une place prépondérante. Le nombre d'articles sur les autres matières diminue sensiblement, et il y a des *chroniques*, des *bulletins*, des *correspondances*, qui s'occupent beaucoup de littérature.

Ainsi que nous l'avons déjà suggéré, Pichot reste assez fidèle à sa conception d'une revue anglicisante mise en œuvre dans l'*Echo britannique*, et cette fois il disposait d'éléments plus favorables ; la *Revue* jouissait d'un succès bien établi depuis quatorze ans, elle atteignait un public étendu, et elle avait une bonne équipe de collaborateurs. Il apporte les mêmes nouveautés qu'il avait introduites à l'*Echo* : l'accroissement des extraits d'ouvrages non périodiques, l'expression d'opinions personnelles pour comparer les progrès, la littérature et les opinions des deux nations, et pour indiquer leur interaction réciproque, et enfin des bulletins d'informations à sujets d'actualité.

Etudions d'abord les extraits d'ouvrages anglais tout en nous restreignant à la littérature, étant donné qu'enfin notre intérêt principal coïncide avec celui d'un directeur de la *Revue britannique*. Pichot était beaucoup plus à l'aise dans la section littéraire même que Philarète Chasles, qui devait connaître la littérature anglaise au moins aussi bien que lui, mais qui avait un penchant trop marqué pour les lourds morceaux de critique littéraire. Il semble que Pichot se soit rendu compte que pour instruire des lecteurs qui connaissaient peu les auteurs anglais (et la *Revue*, avec son tirage considérable, devait en atteindre qui ne les connaissaient presque pas du tout), il valait mieux publier des extraits intéressants des ouvrages mêmes, avec au besoin des explications de la part du traducteur, plutôt que des dissertations profondes sur les théories. Ainsi son *Voyage en Angleterre* était agrémenté d'extraits de poésie en tra-

duction. Son goût est plus sûr que celui des anciens directeurs également. Enfin nous voyons de grands noms figurer en bas des extraits, des noms qui sont encore honorés au ^{xx}^e siècle.

Dickens se trouve représenté par le *Baron de Grogswig* (*The Life and Adventures of Nicholas Nickleby*, mars 1839, « satire piquante des mœurs du romantisme », tirée de la traduction complète de Labedollière), *La pension bourgeoise* (*Sketches by Boz*, avril 1839) ; *L'enfant de mon frère* (*Master Humphrey's Clock*, juin 1840) ; *L'Epée brisée* (*ibid.*, juillet) ; *La Chasse aux sorcières* (*ibid.*, septembre). Notons encore l'Américain Washington Irving : *l'Adelantada des Sept-Villes*, *Légende de Saint-Brandan* (octobre 1839) ; Charles Lamb : *La Confidente, ou l'épreuve de la femme*, comédie-proverbe ; Edward Lytton Bulwer : *Don Roderigo Calderone* (mai 1840) ; Defoe : *Le colonel Jack* (*The Works of Daniel de Foë*, janvier 1840).

Des noms moins célèbres se trouvent en bas d'extraits de périodiques, moins nombreux : Lady Blessington : *Deux mois de mariage* (avril 1840) ; Mrs. Gore : *La dame patronesse* (octobre 1840) et *Les gens susceptibles* (décembre 1840), tous du *New Monthly Magazine*. Le lecteur aura remarqué qu'il n'y a que des extraits de romans. La poésie y fait défaut, sans doute parce qu'elle se prête moins bien à la traduction. Constatons encore que c'est de la littérature de toute actualité, et que Pichot ne passe pas son temps avec les vieux auteurs.

Pour les observations critiques sur la littérature et les mœurs, la *Revue* va s'adresser pour la première fois exclusivement à des Français ou bien à des bulletins écrits spécialement pour elle par ses correspondants à Londres. L'on ne ferait plus attention aux articles des publicistes anglais

sur la littérature de leur pays, articles d'une complication qui dépassait la compétence de lecteurs étrangers, ni à leur rancune contre la littérature française. Ainsi l'*avis* sur la livraison de janvier 1839 contient ceci : « En l'absence du rédacteur qu'il remplace, il (Pichot) n'a pu s'empêcher, en sa qualité de gérant, de différer un article tout entier sur ou plutôt contre la littérature française, article sans une note qui décline la solidarité de la Revue. »

Une *Chronique parisienne* est commencée en janvier 1839, mais elle était annoncée dès le mois de septembre précédent, avant l'avènement de Pichot. Il y avait « une pagination extraordinaire, de manière à laisser nos abonnés libres de faire tous les deux ans, par la réunion des vingt-quatre mois, un volume de *Chronique parisienne*, qui serait un tome treizième, et qui, eu égard à la nature toute française du travail, serait un tome à part de la Revue britannique. Nous avons confié la partie la plus importante de la *Chronique* à M. Hippolyte Fortoul, écrivain grave, dont la conscience et le talent font depuis longtemps autorité dans les débats littéraires. » Fortoul allait perpétuer la tradition de la *Revue* qui voulait que la littérature ait des rapports étroits avec la Société : « A la tête d'un mouvement indépendant, aussi bien des romantiques que des classiques, Fortoul, dans ses jugements, sous l'influence de l'école saint-simonienne, a fait prévaloir le point de vue politique et philosophique sur le point de vue esthétique » (13). Et encore : « Comme chez les Saint-Simoniens, les conceptions littéraires et artistiques de Fortoul étaient fonction de ses doctrines philosophiques,

(13) *Nouvelle Revue*, n° 62. Fortoul, journaliste républicain, p. 204, article de P. RAPHAËL.

politiques et sociales, dominées elles-mêmes par l'idée du progrès et la passion de l'unité » (14).

Il est décevant de trouver que ce feuilleton mensuel, rédigé par un écrivain bien au courant de ce qui se passait en Angleterre, n'ait pas de valeur pour les rapports franco-britanniques. En janvier, Fortoul y esquisse une histoire du Théâtre-Français, pour saluer à la fin les débuts de Rachel et la reprise des pièces du xvii^e siècle. Il décrit les innovations des romantiques, « restaurations superficielles et menteuses ». Obsédé par la fonction sociale de l'art, en avril 1839 il exalte les spectacles équestres du Cirque Olympique comme ce qui pouvait devenir le meilleur du théâtre moderne : « Le succès de ces drames démesurés, joués au milieu de l'odeur de la poudre et des piaffemens des chevaux devant une multitude immense et palpitante, nous a souvent émus et nous a fait songer à ces beaux temps de la Grèce où l'art dramatique exerçait un sacerdoce vraiment religieux et national. Nous voudrions voir agrandir encore l'enceinte de ce spectacle et la sphère de ses sujets ; nous voudrions le voir donner aux classes laborieuses, qui n'ont pas le temps de s'instruire, un cours complet d'histoire française. » Les prétentions des autres rédacteurs de la *Revue* ne sont heureusement jamais allées jusque-là.

Outre la littérature, la chronique de Fortoul s'occupe de l'Opéra, du Salon, de l'Exposition industrielle et des monuments publics. Celle du mois d'août 1839 est une tirade contre les dérèglements des jeunes auteurs ; les numéros suivants de la *Revue* n'ont plus de *Chronique*.

Elle est remplacée en novembre par la *Chronique littéraire de la Revue britannique et bulletin bibliographique*, pour les

(14) *Ibid.*, p. 196.

nouveautés des théâtres et de la librairie parisiens : « Il est reçu aujourd'hui qu'une revue comme un journal doit parler de tout, quelles que soient les limites de sa spécialité » La préférence allait aux productions ayant quelque rapport avec la Grande-Bretagne. A ceci et au *Bulletin de Londres*, remplacé en janvier 1840 par la *Correspondance politique et littéraire de la Revue britannique*, Pichot ajouta en octobre 1839 une *Revue des dernières nouvelles de l'Inde, de la Chine*, etc. ; et en octobre 1840 des *Nouvelles littéraires des diverses contrées de l'Europe*. En dehors de ces séries régulières, il publia en février 1839 un *Tableau législatif, financier, commercial, industriel, artistique et littéraire* de la Grande-Bretagne en 1838 et en octobre 1840 une *Chronique musicale et dramatique de 1840*.

Des bulletins et des chroniques existaient dans les revues françaises contemporaines. Pichot y avait fait son apprentissage, et maintenant il débarrassait la *Revue* de la tutelle anglaise en la rapprochant de la forme des recueils de son pays. Elle prenait la parole en son propre nom sur la littérature des deux pays et aussi, ce qui nous intéresse moins, sur la politique. Elle devenait ainsi plus homogène, plus indépendante, plus française. Autrefois, elle avait laissé entrevoir son avis sur la littérature au moyen du subterfuge des traductions infidèles et du choix délibéré des extraits à reproduire ; Pichot la faisait changer de tactique, et avec lui, elle n'hésitait plus à énoncer ouvertement ce qu'elle pensait. Elle s'érigait en autorité sur tout ce qui touchait aux relations littéraires franco-britanniques. Ceux qui s'occupaient de ces dernières, alors, ne s'éloignaient désormais de l'exactitude qu'au risque de s'attirer ses reproches publics. Nous en donnerons les exemples les plus intéressants.

En novembre 1839 on découvre que les *Mémoires d'un Escroc du Grand Monde*, signés d'un certain « lord Ellis », ne sont qu'un pastiche de l'*Oliver Twist* de Dickens, issus de l'imagination d'un traducteur anonyme.

En octobre 1840, il s'agit d'un roman inédit de Walter Scott, *Allan Cunningham*, qui, paraît-il, était une autre supercherie littéraire. La *Revue* entreprend cette révélation avec beaucoup d'ironie : « Depuis son décès, Sir Walter Scott n'écrit pas mal le français... aussi bien que ses traducteurs pour le moins. Malheureusement, feu le romancier d'Ecosse a un peu oublié chez les morts sa topographie écossaise : son premier chapitre nous met les montagnes au milieu des basses terres... »

Les erreurs de couleur locale commises par Alexandre Dumas n'échappent pas à la vigilance de la *Revue* : en mars 1840, on critique son orthographe des noms propres et ses connaissances géographiques : « Beau sujet, sans doute, que l'histoire des Stuarts... mais il est trop commode de trouver cette histoire toute faite dans une traduction de M. Defauconpret pour qu'on n'exige pas que M. Alexandre Dumas, après l'avoir arrangée avec son admirable facilité, paie un secrétaire sachant l'anglais pour corriger ses épreuves. »

Les *Chroniques* et *Correspondances* tiennent au courant de l'interaction des littératures anglaise et française. Le *Bulletin* d'octobre 1837 entretient ses lecteurs de la *Littérature française actuelle*, tentative de W. Reynolds de faire reviser aux Anglais leurs préjugés contre les auteurs français. Au grand regret du correspondant de la *Revue*, c'était un essai bien maladroit. S'adressant aux Français, il déplore « la réprobation terrible dont vous êtes frappés ici, et dont nos revues fulminent périodiquement les retentissans anathèmes ».

En novembre, une *note du directeur*, en tête de *La Confidente*, ou *l'Épreuve de la Femme*, est conçue de la façon suivante : « Les personnes familiarisées avec la littérature anglaise reconnaîtront dans la *Confidente* le sujet d'un conte de George Crabbe, et Charles Lamb avoue lui-même la source où il l'a puisé. Ce même conte en vers a fourni à deux auteurs français, MM. Ancelot et P. Duport, le sujet d'un vaudeville représenté, en 1835, sur le théâtre des *Variétés*. La comparaison des deux pièces prouverait combien sont encore différentes les mœurs dramatiques des deux nations, quoique les Anglais depuis quelque temps aient traduit presque littéralement et fait jouer avec succès plusieurs de nos comédies et vaudevilles. »

Le Bulletin de Londres du même mois signale l'imitation par Sheridan Knowles de *l'Amour*, tragédie d'Ancelot, et le *Capitaine de Marine*, par Bulwer, comme une imitation du *Paul Jones* de Dumas. *La Chronique* de mai 1840 parle du *Cosima* de George Sand : « Par une coïncidence fortuite, son sujet est presque tout entier dans la *Revue britannique* de janvier dernier. Si nos lecteurs se rappellent l'analyse des deux pièces touchantes de Th. Heywood, *Le Voyageur anglais* et *La Femme tirée* (sic) *par la bonté*, ils reconnaîtront non seulement l'idée, mais les personnages de *Cosima*. » *La Correspondance* d'octobre fait allusion à Leigh Hunt : « Sa tragédie est empruntée à une légende italienne, la fameuse histoire de *Genevra degli Almieri che fu sepellita per morta in Firenze*, la même source où le Lope de Vega moderne, M. Scribe, a puisé son opéra de *Guido et Ginevra*. »

A cet égard une attention particulière est accordée à Victor Hugo. En février 1839 le coup d'œil sur la *Grande-Bretagne en 1838* signale *La Dame de Lyon* comme source vraisemblable de *Ruy Blas*. Les négligences de sa description

de Holyrood dans *Le 7 août 1829, Les Rayons et les Ombres* éveillent la colère du chroniqueur de novembre (15).

En juin 1939, à propos d'un article sur Lewis, le rédacteur exprime assez malicieusement l'avis suivant : « M. Victor Hugo a imité le *Moine* dans le roman intitulé *Notre-Dame de Paris*. Son Claude Frollo n'est qu'un calque pâle de la figure originale d'Ambrosio. »

Pichot n'a que très peu de sympathie pour Hugo. En mai 1840 après lui avoir fait quelques compliments, il s'en prend au langage du même recueil de poésies : « Nous ne voulons pas seulement protester contre ces bizarreries, ces *concetti* qui ne seraient supportables que dans des bouts rimés, car M. Victor Hugo cultive religieusement la rime ; nous protestons contre des pages entières de prose, de vile prose, malgré cette rime riche. » En décembre ses vers sur la restitution des cendres de Napoléon sont jugés indignes d'occuper la même place que ceux de Barthélemy et de M^{me} Virginie Orsini sur le même sujet : « Il y a pire que de mauvais vers et de burlesques images dans le poème de M. Victor Hugo ; sous un faux semblant de philosophie, et malgré une emphatique répétition des mots qui servent de synonymes à Dieu, nous y remarquons une prédominance de la poésie matérialiste qui va jusqu'à infliger à Napoléon dans son cercueil l'horrible supplice de sentir le vers du tombeau lui ronger la face. »

Scribe, dont le talent est loué à plusieurs reprises par le chroniqueur, est traité avec plus d'indulgence, par exemple en novembre 1840 : « Le *Verre d'eau* est un sujet tout *britannique*... la sévère histoire se laisse volontiers violer par un auteur aussi ingénieux. »

(15) Le détail de ces deux citations est relevé par M. J. H. THOMAS, *ouvr. cité*, p. 112.

Son nom revient en décembre, à propos du *Lion amoureux*, qui, paraît-il, avait nécessité de son auteur « une petite excursion britannique dans les romans de Richardson et Walter Scott ».

Les historiens Thierry et Michelet (en mars) jouissent de son entière approbation.

Pichot continue la tradition moralisante de ses prédécesseurs en attaquant les « physiologistes de la sensation », les « romanciers dont la sensibilité est toute sensuelle », et en mars 1840 il cite une pensée du Balzac du ^{xvii}^e siècle pour servir de leçon à celui du ^{xix}^e : « C'est ainsi que la moralité et l'instruction doivent être distribuées dans les divers endroits du poème comique ; elles doivent s'y répandre invisiblement et doucement comme le sang coule dans les veines et par tout le corps... »

Quant à la littérature anglaise, la *Revue* restreint ses commentaires aux seuls prosateurs pendant la courte période que nous étudions et se plaît surtout à parler de ses romanciers. C'était ainsi suivre la vogue, peut-être, car son correspondant de février 1840 recommande l'histoire de Lord Mahon en ces termes : « C'est un livre estimable qui mériterait d'être connu en France, si vous y traduisiez autre chose que nos romans, qui vous font oublier jusqu'à nos voyages, que vous traduisiez un peu naguère. » Même chose en juillet ; le chroniqueur reproche aux éditeurs des collections à bon marché de faire une si large part aux romans, « dont il faudrait peut-être, au contraire, élever le prix, tant il est si peu (*sic*) nécessaire de les populariser ».

L'article original français, *La Grande-Bretagne en 1838*, sans y reconnaître des héritiers dignes de Scott ou de Byron, annonce la nouvelle école de Marryat et de « son élève » Dickens, qui « ont renoncé au Moyen Âge pour le présent,

au drame pour la comédie, aux larmes pour le rire, à l'idéalité pour la raison, au merveilleux pour le positif... Pendant que les Français cherchent l'inspiration anglaise de Scott et de Byron, les Anglais s'assimilent les qualités françaises, le bon sens et la force comique de Molière et de Voltaire ».

L'avis du *Constitutionnel* sur Dickens à peine deux mois plus tard, présente des analogies si frappantes avec celui de la *Revue* qu'il a dû en être inspiré ; son supplément du 14 avril contient ceci : « Parmi les écrivains qui ont renoncé à Walter Scott et à Byron pour imiter Molière et Lesage, qui ont abandonné le passé pour le présent, la poésie pour le bon sens, le drame pour la comédie, nous avons cité l'auteur de *Pickwick*. »

La *Revue* attache beaucoup d'intérêt à la concurrence entre l'école de Bulwer et celle de Harrison Ainsworth. Elle hésite à se prononcer définitivement dans cette controverse, et exprime des avis contradictoires. La *Note du Directeur* au *Colonel Jack* de Defoe établit une comparaison hostile à l'*Ecole de Newgate*, celle d'Ainsworth, pour ce qui est du style : « Le style facile et sans apprêt du colonel Jack, que la traduction a dû rendre avec sa simplicité un peu diffuse, repose du style mélodramatique des romans à la Jack Shepard dont la *Revue britannique* donnait récemment une idée, parce qu'une Revue doit faire tout connaître autant que possible. » Le correspondant de mars 1840 se borne à un simple reportage : « Il se fait déjà ici une réaction dans le roman contre l'école de Newgate. Sir Ed. Lytton Bulwer, en réimprimant ses œuvres complètes, se pose en champion du bon goût (16), et ses amis, dans les Revues, l'op-

(16) M. J. H. THOMAS (ouvr. cité., p. 111) se trompe en attribuant cet avis à la *Revue britannique* elle-même.

posent non seulement à M. Ainsworth,... mais même... au populaire Charles Dickens, le romancier aux trente mille exemplaires par édition, à celui qu'on a osé appeler le Shakespeare du roman actuel. »

En avril 1840, même hostilité encore, en guise de commentaire du Directeur sur un extrait du *Newgate Calendar* : « Tous les recueils (anglais) semblent malheureusement d'accord pour attribuer aussi à l'invasion du goût français en Angleterre cette littérature du gibet... Par bonheur, nous pouvons répondre que les romanciers anglais auraient pu mieux choisir leurs modèles en les prenant chez nous. »

Jugement plus favorable dans la correspondance de décembre, qui parle des « compositions mélodramatiques, mais souvent originales et fortes, d'Harrison Ainsworth, qui vient de terminer à la fois *Guy Fawkes* et la *Tour de Londres*. »

Bulwer, au contraire, ne reçoit que des éloges, et le *Bulletin de Londres* pour décembre 1839 est consacré en entier à une analyse détaillée avec citations de sa pièce le *Capitaine de Vaisseau*.

Les œuvres de Dickens eurent un accueil très favorable de la part de Pichot. Nous avons déjà vu le grand nombre d'extraits traduits, avec des commentaires toujours enthousiastes ; par exemple en mars 1839 *Nicholas Nickelby* est censé être « un panorama mouvant de toutes les classes de la société anglaise, une critique fine et piquante de tous les ridicules, une vaste composition à la manière de Gil Blas, où mille personnages divers se meuvent et posent devant le lecteur ».

Concluons que la *Revue* rendait hommage à certains romanciers anglais contemporains, Dickens, Bulwer et Ainsworth, avec une préférence pour le premier, et quelquefois des réserves pour le dernier.

Fenimore Cooper, nom déjà connu des lecteurs de la *Revue*, est mentionné en mars 1840 : « Le roman du jour est celui que publie M. Fenimore Cooper, qui, après tant de médiocres compositions, s'est décidé à remettre en scène son fameux *Bas de Cuir*, ce philosophe des forêts américaines, dont le caractère original suffira au succès de ces trois nouveaux volumes intitulés *The Path Finder*. »

En février 1840, sous la rubrique *Beaux-Arts*, nous avons trouvé un morceau de Thackeray : « *L'Ecole française et les artistes de Paris. Lettre de M. Michael Angelo Titmarsh à M. Maggilg de Londres*. Cependant la *Revue* ne se doute pas du nom de l'auteur. Elle dit tout simplement que l'article ne pouvait pas être pris au sérieux, « mais sous une forme plaisante il offre peut-être aussi quelques réflexions qui ne manquent pas de justesse. »

Après avoir remarqué de fréquentes allusions dans les pages de la *Revue* aux femmes auteurs anglaises contemporaines, notre première réflexion fut de penser qu'elle faisait preuve de mauvais goût en perdant son temps avec des auteurs si médiocres — la correspondance de décembre 1840 trouve moyen d'en réunir six : Miss Martineau, Mrs. Gore, Mrs. Trollope, Mrs. Hall, Lady Blessington, Miss Baron Wilson. Cependant il faut tenir compte des opinions de l'époque et se rappeler que ces dames jouissaient d'un grand succès littéraire à ce moment-là en Angleterre.

Un auteur vraiment méconnu par Pichot est Carlyle. Son histoire de la Révolution française est qualifiée de *médiocre*, et son style est censé manquer de clarté, de correction et d'élégance ; le chroniqueur de mars 1840 dit qu'il « écrit souvent *allemand* en anglais ». Pour tout ceci il y a une raison assez piquante, une querelle presque personnelle : Carlyle avait mis en doute l'héroïsme traditionnel de l'équi-

page du *Vengeur*, épisode d'une bataille contre les Anglais en 1794, dans un article du *Fraser's Magazine*, et la *Revue* publie en 1839 une réponse indignée, en traitant l'affirmation anglaise d'« athéisme historique ». En septembre apparaît une lettre de réfutation de la part d'A. Jal, historiographe de la Marine, s'étendant sur dix pages. La correspondance de mars 1840 nous apprend que le *Fraser's Magazine* traduisit toute la polémique, « avec des commentaires qui sentent un peu trop l'animosité nationale ».

Les trois années que nous étudions sont une période trop courte pour comparer le succès de l'administration Pichot avec les précédentes. Nous avons pourtant deux témoignages à ce sujet : une note à un article de mars 1840 intitulé *De la situation actuelle de la librairie et particulièrement des contrefaçons de la librairie française dans le nord de l'Europe*, fait allusion au tort que faisait à la vente de la *Revue* la réimpression belge : « Aujourd'hui la *Revue* britannique, contrefaite à Bruxelles, se place à plus de 1.200 exemplaires en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Russie. »

A la réunion des actionnaires de la Société Britannique du 23 mars 1840, l'on faillit mettre fin à l'existence de notre recueil. Adressons-nous au rapport officiel : « L'assemblée générale avait déclaré la Société dissoute, et nommé M. Amédée Pichot liquidateur. Ce dernier se disposait à réaliser par une vente aux enchères publiques l'actif de cette Société, lorsqu'une opposition à cette vente, survenue à la requête de MM. Bianchi et Piquet, comme se disant actionnaires, a suspendu cette liquidation » (17).

(17) *Extrait du registre des délibérations de l'assemblée générale...*
8 avril 1850, aux archives de M. Dufour.

En avril 1840 Pichot annonce une *Bibliothèque franco-anglaise* :

Le Directeur de la Revue britannique se propose de publier un choix des meilleurs ouvrages qui paraissaient en Angleterre, et dont l'étendue ne permettait tout au plus que d'insérer quelques extraits dans un journal mensuel. Ce choix comprendra l'Histoire, les Voyages, les Romans, etc. ; la traduction en sera confiée aux collaborateurs de la Revue britannique. A cette collection seront parfois ajoutés des ouvrages français originaux par des auteurs connus.

Chaque volume, imprimé in-8°, sera du prix de 7 fr. 50, mais tout abonné à la Revue britannique le recevra sur sa demande pour 3 fr. 75 c.

Dès que la direction de la Revue britannique sera en mesure de mettre ce projet à exécution, un prospectus spécial indiquera les ouvrages sous presse, que des extraits insérés dans la *Revue* pourront aussi faire juger aux abonnés.

Pichot s'est adjoint beaucoup de nouveaux collaborateurs, en majorité des publicistes en vue, à esprit cosmopolite. Ils étaient tous des libéraux en politique, et des littérateurs de métier (18).

(18) Voir appendice III.

Conclusion.

Nous avons suivi la *Revue* à travers les péripéties des quinze premières années de son existence. Reste maintenant à établir le bilan de son action dans le monde politique, social et intellectuel de l'époque.

Sur ce point nous rencontrons des difficultés. D'abord, nous n'avons pas la liste des abonnés de la *Revue* et les mémoires et correspondances des contemporains n'en font pas mention. Il est donc malaisé de déterminer quelles étaient exactement les personnes qui la lisaient et ce qu'elles en pensaient vraiment. Pourtant une publication périodique qui se vendait à 1.800 exemplaires après cinq années d'existence, qui devenait la raison d'être d'une commandite de 600.000 francs sept ans plus tard, devait atteindre la plupart des gens instruits, car ceux qui l'étaient assez pour vouloir acheter une revue aussi savante étaient bien moins nombreux qu'ils ne le seraient aujourd'hui. A un moment où l'anglomanie sévissait à Paris, il nous semblerait bizarre que les hommes en vue qui s'y intéressaient eussent négligé le seul recueil dont la spécialité fût les questions britanniques, recueil par ailleurs prospère, et à grand tirage.

Réunissons quelques faits significatifs. La *Revue encyclopédique*, qui avait la réputation la mieux établie à ce moment-là, s'inquiète dès la fondation de la *Revue britannique* et fait son possible pour décrier une concurrente si redou-

table. Le général Foy se donne la peine d'écrire de son lit de moribond une lettre de félicitations au Directeur. Les journaux quotidiens reproduisent des articles et même une feuille d'opinion politique opposée publie une notice élogieuse. En moins de trois ans, le tirage passe de 500 exemplaires à 2.000 et la réimpression d'anciens numéros est fréquente. Un procès en contrefaçon est intenté à la feuille de Girardin pour reproduction illégale d'articles. La *Revue* trouve moyen de vendre des albums de luxe pour le nouvel an en dehors de ses fascicules habituels. Un article de son Directeur fait une si grande impression sur les milieux officiels qu'il est nommé préfet de police à Paris. Un autre article de la même plume engage dans une vive polémique les représentants du Gouvernement des Etats-Unis, les Chambres françaises, le général Lafayette et le romancier Fenimore Cooper. Sa campagne contre la littérature immorale fait du tort au grand Balzac. En 1830, cette revue française recueille les suffrages de quatorze pays étrangers différents. La Suisse et l'Allemagne en traduisent le contenu dans leur propre langue, et, fait plus singulier encore, les Etats-Unis font de même. Tandis que les contrefacteurs belges ne réimpriment qu'une partie des revues des *Deux Mondes* et de *Paris*, ils estiment assez celle que nous étudions pour la placer en entier à 1.200 exemplaires à travers toute l'Europe. Même en Angleterre, elle se fait remarquer, car le *Fraser's Magazine* accorde une large place à sa polémique sur le *Vengeur*. La *Revue britannique* voit naître et mourir tous ses rivaux de la presse périodique « internationale », l'*Europe littéraire*, l'*Echo britannique*, le *Panorama littéraire de l'Europe*, et d'autres encore.

Les éloges de la presse contemporaine ne sont pas toujours dignes d'une entière confiance ; on ne peut pas savoir les-

quels sont dus au puffisme et à une réclame habile, et lesquels sont le véritable reflet de l'opinion publique. Cependant, qui oserait mépriser les hommages du premier numéro d'une publication rivale ? Ainsi, le *Panorama littéraire de l'Europe*, qui en vertu de son cadre doit tâcher d'empiéter le plus possible sur le succès de son aîné, reconnaît volontiers son prestige et ne lui en garde pas rancune. Témoin cet extrait de son prospectus : « Byron et Walter Scott ont fait invasion en France, comme Chateaubriand et Lamartine en Angleterre, et la création de la *Revue Britannique* a, plus tard, sous le rapport littéraire, presque entièrement comblé le détroit » (1).

Et ceci en 1833, lorsque la littérature ne représentait qu'une toute petite partie de l'activité de la *Revue britannique*, et que tous les indices de son succès que nous possédons pour cette époque-là ont l'air de venir du retentissement de ses articles industriels, économiques ou politiques : c'est peut-être justement là que réside le mot de l'énigme. L'Angleterre attirait les Français par tant de côtés qu'il nous semble que c'était précisément à cause de la variété de ses sujets que la *Revue* eût pu intéresser à la littérature anglaise des gens qui n'étaient pas spécialisés. En dehors de ceux qui lisaient les traductions de romans qui déjà faisaient la fortune des libraires français, des gens s'étaient mis à lire la *Revue* parce qu'ils voulaient se documenter sur la politique « libérale » (grande préoccupation à cette ère de soulèvements), sur le commerce, sur les chemins de fer, sur l'horticulture, sur l'Orient, etc. ; ils étaient entraînés insensiblement à lire les articles littéraires en même temps, articles tantôt adaptés à leurs goûts et expur-

(1) 1^{er} numéro, p. 6.

gés de ce qui pouvait froisser l'amour-propre national, tantôt laissés tels quels avec leur francophobie dogmatique, de façon à susciter la discussion, et à faire parler de la *Revue* à Paris.

Il nous semble que pour ce qui est de la littérature, le rôle de la *Revue britannique* n'ait pas consisté à introduire des noms et des ouvrages anglais tout à fait nouveaux — de toute façon, les articles sur Keats et Shelley (2), poètes presque inconnus en France, n'ont pas eu de suite — mais à répandre parmi un public qui allait toujours s'élargissant les faits et les idées « britanniques » qui étaient déjà familiers à une élite intellectuelle. Nous voulons insister sur le point qu'en littérature c'était un vulgarisateur plutôt qu'un novateur. Evidemment les revues qui avaient parlé des littérateurs anglais avant elle, jouissaient d'une circulation bien plus restreinte, et il n'est pas juste de croire que, parce qu'un *Lycée Français*, par exemple, publiait une page ou deux sur un auteur anglais, il familiarisait un grand nombre de Français immédiatement avec cet auteur. Non. Le nombre de ses abonnés était trop petit. Donc, il est vraisemblable que pour beaucoup de gens la *Revue* était en effet novatrice. Quant à l'élite intellectuelle anglicisante, la *Revue* la tenait au courant des mœurs, des opinions, des théories et des modes littéraires d'une nation dont ses membres lisaient déjà les poésies, les romans et les pièces.

M. Baldensperger a écrit : « Il est bien certain qu'une époque littéraire (et pour notre part, nous ajoutons « politique », « commerciale », etc.) lorsqu'elle découvre et qu'elle annexe des idées ou des formes exotiques, ne goûte et ne retient vraiment que les éléments dont elle porte, par suite

(2) Voir *table* à l'appendice.

de sa propre évolution organique, l'intuition et le désir en elle-même » (3). A ce point de vue, la *Revue britannique* est bien le reflet de son temps, le miroir de l'opinion publique à l'égard de l'Angleterre. Au début de notre période, celle-ci était l'objet d'une admiration envieuse ; il s'agissait de la rattraper au plus tôt dans la course au redressement politique, industriel et commercial. En traduisant des articles d'érudition et de science, la *Revue* faisait profiter les Français des découvertes anglaises. La France désirait un gouvernement « constitutionnel », elle désirait un régime plus libre, elle désirait une littérature moins guindée ; la *Revue* lui fournissait toute la documentation nécessaire.

Après 1830, la France a vu ses désirs exaucés en politique et en littérature et elle a même poussé la liberté jusqu'à la licence. Ses démocrates réclamaient toujours de nouvelles concessions et ses écrivains avaient dépassé les bornes de la vraisemblance et de la décence. Il fallait donc lui apprendre à s'assagir, en tirant toujours des leçons de l'Angleterre scandalisée.

Une des caractéristiques de l'époque est l'importance accordée à la fonction sociale de la littérature, idée soutenue sans relâche par la *Revue*. C'est là l'explication de sa mission réformatrice dans le domaine des lettres ; si celles-ci étaient dépravées, elles auraient un effet néfaste sur les mœurs ; elles devaient, au contraire, inculquer aux lecteurs des principes de haute morale et d'ordre social. Nous avons prouvé que Sainte-Beuve s'était trompé en reprochant à la *Revue* d'avoir renchéri sur les tirades des critiques anglais. S'il y avait une grande liberté de traduction, elle était due à la personnalité de Chasles, qui ne pouvait s'empêcher

(3) *Gœthe en France*, p. 3.

d'ajouter un peu du sien, et aux habitudes de l'époque, qui ne demandait jamais une traduction littérale.

Un nouvel élément s'introduit en 1836 : à la Direction on nomme Léon Galibert, jeune arriviste un peu parent des théoriciens du renouvellement social qui foisonnaient alors, Fourieristes et Saint-Simoniens. Comme eux, il voulait réorganiser de fond en comble, non pas le monde, mais l'administration de la *Revue*, créer une vaste association — britannique celle-ci, — courir bien vite à l'utopie : — « L'Angleterre et la France se sont aujourd'hui confondues par les théories et par les principes... On peut s'avancer hardiment avec les théories et les faits. »

Ce n'est qu'avec son troisième Directeur, Amédée Pichot, que la *Revue* se met à diriger un peu l'opinion publique en littérature, au lieu de la suivre. C'est surtout en révélant Dickens aux Français qu'il contribue à faire connaître la littérature anglaise en France à ce moment-là. Les *chroniques* et *bulletins* écrits par ses collaborateurs eux-mêmes impriment un cachet infiniment plus original à la *Revue* et enfin des lecteurs tels que Sainte-Beuve n'ont plus à se demander si les jugements exprimés sont d'origine française ou britannique, car ces jugements sont les avis spontanés du groupe d'écrivains qui rédige la *Revue*. Il y a toujours des traductions d'articles de publicistes anglais, bien entendu, avec ceci de changé que la littérature est la matière préférée du Directeur.

Enfin, également, nous remarquons des manifestations de sympathie pour l'Angleterre au lieu de l'émulation de naguère. A l'instant de la friction entre les deux gouvernements en 1840, notre *Revue* française s'en prend seulement aux intrigues des diplomates, sans excepter les diplomates français, et n'exprime aucune animosité envers la nation elle-même.

De nos jours le pouvoir de la presse est apprécié dans toute son étendue, commenté, étudié et discuté partout. Il se trouve encouragé, libéré, ou bien entravé et supprimé suivant les opinions et les effets désirés. On s'est aussi rendu compte de l'importance capitale de la bonne entente entre la France et l'Angleterre. Tout ce qui touche à ces deux questions est d'actualité à l'époque où nous vivons. De quel intérêt, donc, doit être une publication française qui porta avec fierté pendant soixante-dix ans le titre de *Revue britannique* !

APPENDICE I

*Acte d'association entre Saulnier, Dickinson et Berton, du
12 janvier 1828.*

Les clauses les plus intéressantes sont les suivantes :

Art. 3. « M. Saulnier, comme auteur du projet de la *Revue britannique* et qui à ce titre avait été investi de la Direction par la confiance absolue que ses associés avaient en lui, continuera d'avoir la direction de la *Revue britannique* jusqu'à la dissolution de la société ; en conséquence il est exclusivement chargé comme par le passé, de tout ce qui concerne le matériel et le personnel de l'exploitation, des marchés à faire pour le compte de la revue, de la tenue des registres et de la caisse, la composition de chaque livraison, la distribution du travail, le choix et la révocation des collaborateurs, la formation des comptes à présenter aux associés, etc., etc... Enfin il aura seul la signature en qualité de Directeur. En cas d'absence, M. Saulnier pourra seul choisir une personne pour le remplacer... »

« M. Saulnier, comme directeur de la revue, jouira d'un traitement de deux mille francs par an, si la revue a moins de six cents abonnés effectifs ; ce traitement sera porté à trois mille francs, s'ils excèdent six cents et quatre mille francs, s'ils excèdent douze cents ; mais quel que soit ensuite le nombre des abonnemens ce traitement ne dépassera jamais six mille francs. Dans tous les cas il sera prélevé par le directeur avant tout partage des bénéfices.

Art. 5. « MM. Berton et Dickinson s'interdisent tous débats sur les actes qui auront nécessité la dépense ou produit la recette : ils auront seulement le droit de vérifier l'effectif des recettes et dépenses, et, dans ce cas, les registres leur seront communiqués sans déplacement et aux heures indiquées par le directeur. »

Le 12 août 1828 un résumé de ce document fut fait en exécution de la dernière clause de l'article 6 de la loi du 18 juillet 1828. L'article 6 est celui-ci :

« Aucun journal ou écrit périodique soumis au cautionnement par les dispositions de la présente loi ne pourra être publié s'il n'a été fait préalablement une déclaration contenant :

1° Le titre du journal ou écrit périodique, et les époques auxquelles il doit paraître ;

2° Le nom de tous les propriétaires autres que les commanditaires, leur demeure, leur part dans l'entreprise.

3° Le nom et la demeure des gérants responsables ;

4° L'affirmation que ces propriétaires et gérants réunissent les conditions de capacité prescrites par la loi.

5° L'indication de l'imprimerie dans laquelle le journal ou écrit périodique devra être imprimé...

Les journaux exceptés du cautionnement (1) seront tenus de faire la déclaration préalable prescrite par les numéros 1, 2 et 5, du premier paragraphe du présent article (2). »

(1) La *Revue britannique* était exceptée du cautionnement parce qu'elle ne paraissait pas plus souvent qu'une fois par mois.

(2) SIREY et DEVILLENEUVE, *Recueil général des lois et arrêts*, t. XXVIII, 2^e partie, p. 254. *Loi sur les journaux et écrits périodiques*.

APPENDICE II

TABLE DES ARTICLES DE LA REVUE BRITANNIQUE SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE

Abréviations utilisées dans les tables.

art. orig.	Article original. (Article écrit par l'auteur cité lui-même.)
A. M. M.	<i>American Monthly Magazine.</i>
ATH.	<i>Athenaeum.</i>
B. F. R.	<i>British and Foreign Review.</i>
B. L. S.	<i>Biographical Literary Sketches.</i>
B. M.	<i>Blackwood's Magazine.</i>
B. Mis.	<i>Beniley's Miscellany.</i>
Bull. de Londres.	<i>Bulletin de Londres.</i>
Corr. pol., etc.	<i>Correspondance politique et littéraire de la Revue britannique.</i>
D. L. M.	<i>Dublin Literary Magazine.</i>
D. U. M.	<i>Dublin University Magazine.</i>
E. Mag.	<i>Edinburgh Magazine.</i>
E. R.	<i>Edinburgh Review.</i>
EX.	<i>Extractor.</i>
EXAM.	<i>Examiner.</i>
F. L. C.	<i>Foreign Literary Chronicle.</i>
F. M.	<i>Foreign Magazine.</i>
F. Q. R.	<i>Foreign Quarterly Review.</i>
Fr. M.	<i>Fraser's Magazine.</i>
Gr. M.	<i>The Great Metropolis.</i>
L. I.	<i>Leeds' Intelligencer.</i>
L. M.	<i>London Magazine.</i>
M. CHR.	<i>Monthly Chronicle.</i>
METR.	<i>Metropolitan.</i>
M. L. M.	<i>Monthly and Literary Magazine.</i>
M. M.	<i>Monthly Magazine.</i>
M. R.	<i>Monthly Review.</i>
N. A. R.	<i>North American Review.</i>
N. L. M.	<i>New Literary Magazine.</i>
N. M. M.	<i>New Monthly Magazine.</i>
Nouvelles	<i>Nouvelles des sciences, de la littérature, des beaux-arts, etc...</i>
O. N. M.	<i>Old Nick's Magazine.</i>
P. S.	<i>Polar Star.</i>
Q. R.	<i>Quarterly Review.</i>
R.	<i>Representative.</i>
R. K.	<i>Reperitory of Knowledge.</i>
R. R.	<i>Retrospective Review.</i>

S. T.	<i>Scientific Transactions.</i>
T. E. M.	<i>Tait's Edinburgh Magazine.</i>
W. R.	<i>Westminster Review.</i>

I. — ARTICLES SUR LES AUTEURS ANGLAIS.

(Nom de l'auteur. Date de l'article. Titre. Observations. Source.)

AINSWORTH (Harrison), mars 1840, *Corresp. pol.*, etc.

— déc. 1840, *Corresp. pol.*, etc.

BAILLIE (Joanna), fév. 1831, *Joanna Baillie, B. M.*

BARRETT (Elizabeth), sept. 1838, *Mouvement de la littérature et des arts à Londres (Nouvelles).*

BENTHAM (Jeremy), nov. 1826, *Jeremy Bentham* (art. par Hazlitt), *N. M. M.*

BLESSINGTON (Lady), août 1834, *La duchesse d'Abrantès et lady Blessington (Nouvelles).*

— juill. 1836, *Thomas Moore chez lady Blessington (Nouvelles).*

— nov. 1836, *Les femmes auteurs en Angleterre, B. F. R.*

— déc. 1839, *Madalena, anecdote romaine* (art. orig.), *N. M. M.*

— avril 1840, *Deux mois de mariage* (art. orig.), *N. M. M.*

— déc. 1840, *Corresp. pol.*, etc...

BODDINGTON (Mrs), avr. 1840, *Corresp. pol.*, etc...

BROUGHAM, août 1825, *Discours prononcé par M. H. Brougham, membre du Parlement, lors de son installation dans les fonctions de Lord Recteur de l'Université de Glasgow, E. R.*

— mars 1827, *Brougham, J. Mackintosh et Francis Burdett* (Art. par Hazlitt), *N. M. M.*

— janv. 1830, *John Wilkes, ou le Courtisan du Peuple* (art. orig.), *E. R.*

BROWN, sept. 1840, *Charles Brockden Brown, SPARK'S AMERICAN BIOGRAPHY.*

BRYDGES, juill. 1825, *Souvenirs de Sir Egerton Brydges, E. R.*

— nov. 1825, *Pensées et souvenirs d'un homme du dernier siècle, E. R.*

— juill. 1834, *Sir Egerton Brydges, Q. R.*

BULWER, mai 1835, *Edouard Lytton Bulwer, M. L. M.*

— nov. 1836, *Les femmes auteurs en Angleterre, B. F. R.*

— juill. 1838, *Mouvement de la littérature et des arts à Londres (Nouvelles).*

— nov. 1839, *Bull. de Londres.*

— déc. 1839, *Bull. de Londres.*

— mars 1840, *Corresp. pol.*, etc...

— mai 1840, *Don Roderigo Calderone* (Art. orig.).

BURNS, sept. 1827, *Robert Burns* (Art. par Hazlitt), *N. M. M.*

— fév. 1835, *Poésie domestique de la Grande-Bretagne, R. R.*

— déc. 1840, *Corresp. pol.*, etc...

BYRON, oct. 1825, *Un trait de la vie de lord Byron.*

— mars 1826, *Fragment inédit de lord Byron sur quelques orateurs du barreau anglais, R.*

— sept. 1826, *Dernier portrait de lord Byron, N. M. M.*

- BYRON, déc. 1826, *Lord Byron et Sir Walter Scott* (Art. par Hazlitt), *N. M. M.*
 — déc. 1827, *Lord Byron et quelques-uns de ses contemporains*, *N. M. M.*
 — janv. 1829, *Souvenirs de la comtesse Albrizzi sur lord Byron*, *EX.*
 — janv. 1830, *La sépulture de lord Byron à Hucknall Torkard*, *N. M. M.*
 — mars 1832, *Vie et aventures de Trelawney, ami de lord Byron*, *W. R.*
 — janv. 1834, *Une traversée avec Lord Byron*, *B. M.*
 CAMPBELL, mai 1827, *Wordsworth, Crabbe, Campbell* (Art. par Hazlitt), *N. M. M.*
 CARLYLE, fév. 1840, *Corresp. pol.*, etc...
 — mars 1840, *Corresp. pol.*, etc...
 CHANNING, déc. 1838, *William Channing*, *N. A. R.*
 COBBETT, avr. 1827, *William Cobbett* (Art. par Hazlitt), *N. M. M.*
 — juin 1835, *William Cobbett, sa vie politique et littéraire* (Nouvelles).
 — août 1835, *William Cobbett*, *T. E. M.*
 COLERIDGE, janv. 1827, *Coleridge et Southey* (art. par Hazlitt), *N. M. M.*
 — avr. 1835, *Conversations de Samuel Taylor Coleridge*, *E. R.*
 COLLEY-GRATTAN, nov. 1830, *La mort de Schenck, scène de l'an 1599* (art. orig.), *P. S.*
 — fév. 1834, *Thomas Colley-Grattan*, *N. M. M.*
 COOPER, mai 1829, *Gouvernement des Etats-Unis d'Amérique* (art. orig.), *W. R.*
 — janv. 1831, *James Fenimore Cooper*, *N. M. M.*
 — janv. 1837, *Fenimore Cooper et Sir Walter Scott à Paris* (Nouvelles).
 — juill. 1838, *Mouvement de la littérature et des arts à Londres* (Nouvelles).
 — mars 1840, *Corresp. pol.*, etc.
 COWPER, fév. 1835, *Poésie domestique de la Grande-Bretagne*, *R. R.*
 CRABBE, mai 1827, *Wordsworth, Crabbe, Campbell* (Art. par Hazlitt), *N. M. M.*
 — mai 1834, *Les débuts d'un poète*, *Q. R.*
 — fév. 1835, *Poésie domestique de la Grande-Bretagne*, *R. R.*
 CROKER, avr. 1836, *Les romanciers français au XIX^e siècle* (art. orig.), *Q. R.*
 — janv. 1838, *Le musée historique de Versailles* (art. orig.), *Q. R.*
 DAVIDSON, LUCRETIA, nov. 1829, *Les restes de Lucrèce Davidson*, *Q. R.*
 DEFOE, fév. 1840, *Le colonel Jack* (art. orig.), *THE WORKS OF DANIEL DE FOE.*
 DICKENS, juin 1837, *Les élections anglaises* (art. orig.), *PICKWICK PAPERS.*
 — août 1837, *Une excommunication à Londres en 1837* (art. orig.), *SKETCHES BY BOZ.*

- DICKENS, nov. 1837, *Les malheurs d'un vieux garçon* (art. orig.), *PICKWICK PAPERS*.
- déc. 1837, *Les malheurs d'un vieux garçon* (art. orig.), *PICKWICK PAPERS*.
- janv. 1838, *Les douleurs d'un homme exact* (art. orig.), *SKETCHES BY BOZ*.
- juin 1838 (Nouvelles).
- févr. 1839, *La Grande-Bretagne en 1838*.
- mars 1839, *Le baron de Grogswig* (art. orig.), *THE LIFE AND ADVENTURES OF NICHOLAS NICKELBY*.
- avr. 1839, *La pension bourgeoise* (art. orig.), *SKETCHES BY BOZ*.
- mars 1840, *Corresp. pol., etc...* (art. orig.).
- juill. 1840, *L'épée brisée* (art. orig.), *MASTER HUMPHREY'S CLOCK*.
- DISRAELI, juin 1833, *Venise et l'archipel*.
- ELLIOT, mai 1832, *Le Forgeron de Sheffield*, *E. R.*
- GIBBON, août 1834, *Gibbon, Edmond Burke et Chateaubriand*, *F. M.*
- GIFFORD, fév. 1827, *L'éditeur de la « Revue d'Edimbourg » et celui de la « Revue Trimestrielle »* (art. par Hazlitt), *N. M. M.*
- GODWIN (William), juin 1827, *William Godwin* (art. par Hazlitt), *N. M. M.*
- déc. 1831, *De la popularité chez les anciens et chez les modernes* (art. orig.), *GODWIN'S ESSAYS*.
- GOLDSMITH, mai 1837, *Oliver Goldsmith, sa vie et ses ouvrages*, *B. L. S.*
- GORE (Mrs), nov. 1836, *Les femmes auteurs en Angleterre*, *B. F. R.*
- oct. 1840, *La dame patronesse* (art. orig.), *N. M. M.*
- déc. 1840, *Les gens susceptibles* (art. orig.), *N. M. M.*
- HAZLITT (Les 12 articles suivants forment la série d'art. orig. : *Beaux-Esprits contemporains*, *N. M. M.*)
- nov. 1826, *Jeremy Bentham*.
- déc. 1826, *Lord Byron et Sir Walter Scott*.
- janv. 1827, *Coleridge et Southey*.
- févr. 1827, *L'éditeur de la « Revue d'Edimbourg » et celui de la « Revue Trimestrielle »*.
- mars 1827, *Brougham, J. Mackintosh et Francis Burdett*.
- avr. 1827, *William Cobbett*.
- mai 1827 ; *Wordsworth, Crabbe et Campbell*.
- juin 1827, *Horne Tooke*.
- août 1827, *Malthus*.
- sept. 1827, *Robert Burns*.
- oct. 1827, *M. Irving et le Dr Chalmers*.
- févr. 1828, *M. Wilberforce et Lord Eldon*.
- août 1830, *William Hazlitt* (Nouvelles).
- mars 1833, *William Hazlitt*, *N. M. M.*
- HEMANS (Felicia), juin 1830, *Felicia Hemans*, *E. R.*
- juin 1830, *Derniers momens de Mrs Felicia Hemans, sa vie et ses ouvrages*, *ATH.*

- HEYWOOD, janv. 1840, *Thomas Heywood*, R. R.
- HOGG, janv. 1832, *James Hogg*, M. M.
- juin 1834, *Le marieur. Scènes de la vie écossaise* (art. orig.), B. M.
- sept. 1835, *Walter Scott et le berger d'Eltrick* (art. orig.), *FAMILIAR ANECDOTES BY JAMES HOGG*.
- nov. 1838, *La gorge coupée, anecdote de l'histoire des puritains* (art. orig.), B. M.
- HOOD (Thomas), mai 1830, *Thomas Hood*, B. M.
- HOOK (Théodore), déc. 1827, *Le retour du Nabab* (art. orig.), *SAYINGS AND DOINGS* (Th. Hook).
- mai 1828, *Scènes de la vie anglaise* (art. orig.).
- août 1835, *Une partie sur l'eau* (art. orig.).
- sept. 1835, *Ma première pièce de théâtre* (art. orig.).
- déc. 1835, *Londres vu à vol d'oiseau* (art. orig.), N. M. M.
- HUNT (Leigh), fév. 1840, *Corresp. pol., etc.*
- INCHBALD, janv. 1834, *Mistress Inchbald, sa vie et ses ouvrages* (nouvelles).
- IRVING, nov. 1834, *Washington Irving*, A. M. M.
- oct. 1839, *L'Adelantada des Sept-Villes. Légende de Saint-Brandan* (art. orig.).
- JEFFREY, juill. 1825, *De la poésie en France* (art. orig.), E. R.
- févr. 1827, *L'éditeur de la « Revue d'Edimbourg » et celui de la « Revue Trimestrielle »* (art. par Hazlitt), N. M. M.
- JUNIUS, août 1833, *Quel est l'auteur des lettres de Junius ?* (Nouvelles.)
- KEATS, juin 1830, *Felicia Hemans* (courte allusion), E. R.
- mars 1834, *Du mouvement de l'intelligence et de ses produits en Angleterre depuis le commencement du XIX^e siècle* (courte allusion), D. U. M.
- KNOWLES, avril 1835, *Jeunesse, folie et hasard* (art. orig.), *TALES BY SHERIDAN KNOWLES*.
- nov. 1839, *Corresp. pol., etc...*
- LAMB, mai 1831, *Barbara S...* (art. orig.), L. M.
- déc. 1833, *Le vieux paquebot de Margate* (art. orig.), *LAMB'S ESSAYS*.
- nov. 1834, *Le journalisme, il y a cinquante ans* (art. orig.), *ELIA'S ESSAYS*.
- janv. 1835, *Charles Lamb*, L. M.
- mai 1835, *Prêteurs et emprunteurs* (art. orig.), *LAMB'S ESSAYS*.
- mai 1835, *Un trait de la vie de Charles Lamb* (Nouvelles).
- nov. 1839, *La Confidente ou l'épreuve de la femme, comédie-pro-verbe* (art. orig.), *CHARLES LAMB'S WORKS*.
- LANDOR, juill. 1831, *Conversation entre l'Abbé Delille et Walter. Savage Landor* (art. orig.), *LANDOR'S CONVERSATIONS*.
- déc. 1831, *L'érudit au bal* (art. orig.), *LANDOR'S CONVERSATIONS*.
- avril 1832, *Une visite chez Thomas Payne* (art. orig.), *LANDOR'S CONVERSATIONS*.

- LEWIS, août 1835, *Le jour de l'an à la Jamaïque* (art. orig.), *JOURNAL OF A WEST INDIAN PROPRIETOR*.
 — déc. 1839, *Traversée de Londres à Jamaïque* (art. orig.), *ibid*.
 — juin 1839, *Gregory Matthew Lewis*, O. N. M.
 MACAULAY, août 1837, *Le Chancelier François Bacon* (art. orig.), *E. R*.
 MARRYAT, avril 1840, *Statistique de l'armée et de la marine américaines* (art. orig.), *DIARY IN AMERICA*.
 — juin 1840, *Scènes maritimes : Poor Jack* (art. orig.).
 MARTINEAU, avril 1834, *L'Irlande avant l'émancipation* (art. orig.).
ILLUSTRATIONS OF ECONOMY.
 — mars 1838, *Scènes de l'Amérique* (art. orig.), *T. E. M*.
 MILTON, juill. 1835, *Milton, ses œuvres, sa vie et ses opinions*, *R. R*.
 MITFORD (Miss), sept. 1830, *L'amiral en retraite* (art. orig.), *OUR VILLAGE*.
 MOORE, nov. 1835, *Mémoires sur la vie de Richard Brinsley Sheridan*, *L. G*.
 — juill. 1836, *Thomas Moore chez lady Blessington* (Nouvelles).
 NORTON (Mrs), nov. 1831, *Mistress Norton*, *E. R*.
 ROGERS, oct. 1830, *Samuel Rogers*, *E. R*.
 SCOTT, oct. 1825, *Le grand inconnu* (Nouvelles),
 — sept. 1826, *Lord Byron et Sir Walter Scott* (art. par Hazlitt), *N. M. M*.
 — janv. 1827, *Fragment inédit de la vie de Napoléon*, *L. I*.
 — fév. 1827, *Sir Walter Scott reconnu de son propre aveu auteur des romans de Waverley, Rob Roy et autres* (Nouvelles).
 — avril 1829, *Des jardins et des plantations pittoresques* (art. orig.), *Q. R*.
 — sept. 1829, *Des plantations d'arbres forestiers* (art. orig.), *Q. R*.
 — avril 1830, *Mémoires autographes de Sir Walter Scott*, *EX*.
 — avril 1830, *Condition du peuple des campagnes en Angleterre* (art. orig.), *Q. R*.
 — mai 1830, *Nouveau portrait de Sir Walter Scott* (Nouvelles).
 — juin 1831, *Architecture rurale et domestique des Anglais* (art. orig.), *Q. R*.
 — mars 1833, *De l'influence exercée par Walter Scott sur la richesse, la moralité et le bonheur de la Société actuelle*, *T. E. M*.
 — févr. 1834, *Biographie de Walter Scott* (Nouvelles).
 — sept. 1834, *Abbotsford, résidence de Walter Scott* (Nouvelles).
 — sept. 1835, *Walter Scott et le berger d'Ettrick*, *FAMILIAR ANECDOTES BY JAMES HOGG*.
 — janv. 1837, *Fenimore Cooper et Sir Walter Scott à Paris* (Nouvelles).
 — mars 1837, *L'enfance et la jeunesse de Sir Walter Scott, racontées par lui-même*, *MEMOIRS OF THE EARLY LIFE OF SIR W. SCOTT, WRITTEN BY HIMSELF*.
 — juill. 1837, *Conseils de Sir Walter Scott à son fils, cornette de Hussards*.

- SCOTT, oct. 1837, *Correspondance littéraire de Waller Scott*, *LIFE OF W. S.*
 — févr. 1838, *Le journal de Waller Scott*, *MEMOIRS OF W. S.*
 — oct. 1840, *Corresp. pol.*, etc.
 SHAKESPEARE, mai 1829, *Les drames historiques de Shakespeare* (art. par Hazlitt), *EX.*
 — juin 1833, *De l'école shakespearienne et de James Shirley, son dernier élève*, *Q. R.*
 — juin 1835, *Des profits des hommes de lettres dans les XVI^e et XVII^e siècles, et de la situation financière de Shakespeare en particulier* (Nouvelles).
 — juill. 1835, *Une représentation de Roméo et Juliette à Baltimore* (Nouvelles).
 — déc. 1835, *Quels sont les premiers auteurs de Roméo et Juliette ?* (Nouvelles).
 — oct. 1840, *Destinée littéraire de Shakespeare et nouveaux détails sur sa vie*, *E. R.*
 SHELLEY, juin 1830, *Felicia Hemans* (courte allusion), *E. R.*
 — juin 1831, *Shelley* (Auteur véritable Ph. Chasles), *E. R.*
 SHERIDAN, nov. 1826, *Mémoires sur la vie de Richard Brinsley Sheridan*, par Thomas Moore, *EXAM.*
 — déc. 1826, *Anecdote sur les funérailles de Sheridan*.
 SOUTHEY, janv. 1827, *Coleridge et Southey* (art. par Hazlitt), *N. M. M.*
 — juin 1827, *Insurrection générale de l'Espagne contre Napoléon Bonaparte en 1808* (art. orig.), *HISTORY OF THE PENINSULAR WAR.*
 — août 1835, *Poètes lauréats de la Grande-Bretagne*, *N. L. M.*
 THACKERAY, fév. 1840, *L'Ecole française et les artistes de Paris. Lettre de M. Michael Angelo Titmarsh à M. Maggilg, de Londres*, *Fr. M.*
 TRELAWNEY, mars 1832, *Vie et aventures de Trelawney, ami de Lord Byron*, *W. R.*
 WALPOLE, janv. 1834, *Horace Walpole, sa correspondance et ses ouvrages*, *E. R.*
 — déc. 1840, *Corresp. pol.*, etc...
 WARREN (Samuel), déc. 1829, *Les deux jumeaux siamois* (art. orig.) (Nouvelles), *P. S.*
 — août 1831, *Excursion dans l'île de Sumatra* (art. orig.).
Journal d'un médecin.
 — août 1830 1) *Le jeune docteur* (art. orig.), *B. M.*
 — oct. 1830 2) *Le cancer, Le duel* (art. orig.), *B. M.*
 — nov. 1830, 3) *L'hypocondre* (art. orig.), *B. M.*
 — déc. 1830, 4) *Agonie d'un sage* (art. orig.), *B. M.*
 — janv. 1831, 5) *Le faussaire* (art. orig.), *B. M.*
 — févr. 1831, 6) *L'homme politique* (art. orig.), *B. M.*
 — mars 1831, 7) *Le riche et le pauvre* (art. orig.), *B. M.*
 — mai 1831, 8) *Le négociant ruiné* (art. orig.), *B. M.*
 — sept. 1831, 9) *La cantatrice* (art. orig.), *B. M.*

Journal d'un médecin.— juin 1832, 10) *Le boxeur et la jeune fille* (art. orig.), *B. M.*— mars 1833, 11) *La consommation* (art. orig.), *B. M.*— juill. 1833, 12) *Les escrocs du grand monde* (art. orig.), *B. M.*— mars 1834, 13) *Elle est folle* (art. orig.), *B. M.*WILSON (directeur du *Blackwood's Magazine*), sept. 1833, *John Wilson, T. E. M.*WORDSWORTH, mai 1827, *Wordsworth, Crabbe, Campbell* (art. par Hazlitt), *N. M. M.*— fév. 1835, *Poésie domestique de la Grande-Bretagne*, *R. R.*— janv. 1836, *Poésies nouvelles de Wordsworth* (Nouvelles).— sept. 1838, *Mouvement de la littérature et des arts à Londres* (Nouvelles).

II. — ARTICLES SUR LA POÉSIE ANGLAISE.

(Date de l'article. Titre. Observations. Sources.)

Déc. 1833, *Poésie des Anglo-Saxons*, *F. Q. R.*Oct. 1834, *Superstitions poétiques de l'Ecosse* (Signé *A. P.* dans collection décennale), *E. Mag.*Fév. 1835, *Poésie domestique de la Grande-Bretagne*, *R. R.*Fév. 1835, *Poètes anglo-américains* (Nouvelles).Août 1835, *Poètes lauréats de la Grande-Bretagne*, *N. L. M.*

III. — ARTICLES SUR LA PRESSE ANGLAISE.

(Date de l'article. Titre. Observations. Source.)

Mars 1826, *Des journaux quotidiens en Angleterre*, *W. R.*Fév. 1827, *La presse en France et dans la Grande-Bretagne*, *M. R.*Mai 1827, *Origines des journaux en Angleterre*.Oct. 1827, *Importance commerciale des journaux quotidiens anglais*.Mars 1829, *Statistique des journaux quotidiens en Angleterre*, *W. R.*Mai 1829, *Journaux anglais hebdomadaires*, *W. R.*Janv. 1830, *Statistique de la presse périodique en Ecosse*, *W. R.*Avr. 1830, *Statistique de la presse périodique en Irlande*, *W. R.*Mars 1831, *Statistique de la littérature périodique du Royaume assujettie au timbre en 1831* (Nouvelles).Févr. 1832, *De la presse périodique en Angleterre et de ses rapports avec l'opinion publique* (Nouvelles).Mars 1833, *Du journalisme en Angleterre et de ses ressorts secrets* *METR.*Avril 1834, *Mouvement de la presse en Angleterre* (Nouvelles).Janv. 1835, *Progrès de la presse périodique aux Etats-Unis* (Nouvelles).Févr. 1835, *Les écrivains de la presse périodique à Londres en 1834*, *T. E. M.*Mai 1835, *Histoire du journalisme aux Etats-Unis*, *F. Q. R.*

- Fév. 1837, *Etat actuel de la littérature périodique à Londres*, G. M.
 Juill. 1838, *Mouvement de la presse en Angleterre depuis le XV^e siècle jusqu'au XIX^e siècle*, S. T.
 Févr. 1840, *Les Annales et les Keepsakes* (Nouvelles).
 Août 1840, *Le journalisme en France et en Angleterre*. II. *Servitude de la presse en Angleterre*, M. CHR.

IV. — ARTICLES SUR LE ROMAN ANGLAIS.

(Date de l'article. Titre. Observations. Source.)

- Mai 1826, *Du théâtre et des romans*, R.
 Nov. 1827, *D'où vient l'insipidité des héros de romans ?* N. M. M.
 Mai 1833, *Comment on écrit un roman à la mode*, METR.
 Nov. 1834, *Du roman historique en France et en Angleterre*, D. L. M.
 Nov. 1836, *Les femmes auteurs en Angleterre*, B. F. R.

V. — ARTICLES SUR LE THÉÂTRE ANGLAIS.

(Date de l'article. Titre. Observations. Source.)

- Mai 1829, *Situation des théâtres à Londres* (Nouvelles).
 Déc. 1830, *Décadence des théâtres en Angleterre* (Nouvelles).
 Mars 1834, *Situation actuelle des théâtres à Londres* (Nouvelles).
 Mai 1834, *Du théâtre en Europe et du drame moderne*, T. E. M.
 Déc. 1834, *Histoire du théâtre et de l'art dramatique dans l'Amérique du Nord*, F. L. C.
 Avr. 1837, *Etat actuel du drame et des théâtres à Londres*, D. R.
 Fév. 1838, *La littérature et le théâtre à Londres* (Nouvelles), B. F. R.

VI. — ARTICLES DIVERS SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE (1).

(Date de l'article. Titre. Observations. Source.)

- Mars 1826, *Traduction à Londres* (Nouvelles).
 Juill. 1833, *De l'art de traduire et des différents systèmes de traduction*, E. R.
 Avr. 1834, *Comment on écrit un livre de voyage*, METR.
 Juill. 1840, *Controverse en Angleterre sur l'immoralité de la littérature anglaise* (Nouvelles).

(1) Les bulletins, chroniques et correspondances depuis mai 1838 jusqu'à la fin de notre période, contiennent des informations supplémentaires sur la poésie, la presse, le roman et le théâtre anglais.

APPENDICE III

LES COLLABORATEURS

1825-1835. DIRECTION DE SAULNIER.

(*Nom. Date de la collaboration (1). Profession.*)

- BERTON (Jean-Michel, né en 1794), juill. 1825, Avocat.
BLANQUI (Jérôme-Adolphe, 1798-1854), sept. 1825-oct. 1825, Economiste.
CHASLES (Philarète, 1798-1873), janv. 1828, Littérateur.
COQUEREL, 1797-1851, sept. 1825, Publiciste et écrivain protestant.
DONDEY-DUPRÉ (Prosper, 1794-1834), juill. 1825-août 1834, Imprimeur, libraire, orientaliste.
GALIBERT (Léon, né en 1810), 1831-oct. 1838, Economiste.
GENEST, nov. 1828, Docteur en médecine.
GÉRUZEZ (Nicolas-Eugène, 1799-1865), janv. 1826, Professeur de littérature.
LAFON DE LADEBAT, sept. 1825-avril 1826, Ancien Chef de Division au Ministère de l'Intérieur.
LANGRAND, nov. 1826-déc. 1827.
LESOURD, janv. 1829, Entomologiste.
RAULLIN, sept. 1825-févr. 1826, Orientaliste et géographe.
SAULNIER (Louis-Sébastien, 1790-1835), juill. 1825-oct. 1835, Orientaliste, publiciste, ancien fonctionnaire.
SÉDILLOT (L. P. E. A., né en 1808), mars 1826-sept. 1835, Orientaliste.
WEST, sept. 1825-sept. 1835, Docteur en Médecine.

Sept. 1835-oct. 1838. — DIRECTION DE GALIBERT.

- BERTON.
CHASLES.
COQUEREL.
GALIBERT.
GENEST.
GÉRUZEZ.
LESOURD.
BERNARD DE RENNES (1788-1858), juill. 1837, Magistrat.

(1) La date à laquelle cesse la collaboration n'est pas indiquée lorsque cette collaboration s'est prolongée au delà de la période que nous étudions.

COHEN (Joseph, né en 1817), nov. 1835, Publiciste (questions juridiques et israélites).
 DELRIEU (A.), mai 1838.
 FONTENELLE (J.), juillet 1837.
 GOZLAN (Léon, 1803-1866), juill. 1837, Romancier et auteur dramatique.
 LARENAUDIÈRE, nov. 1835.
 LUCAS (Hippolyte, né en 1807), juill. 1837, Littérateur.
 MÉRY (1798-1866), juill. 1837, Poète.
 PICHOT (Amédée, 1796-1872), nov. 1835, Littérateur, Docteur en médecine.
 PYAT (Félix, né en 1810), juill. 1837, Littérateur et homme politique.
 REYBAUD (Louis, né en 1799), juill. 1837, Littérateur (romans et économie politique).

Nov. 1838-1840. — DIRECTION DE POCHARD ET ENSUITE DE PICHOT
 (DEPUIS JANV. 1839.)

(*Nom, Date de collaboration. Profession.*)

BERNARD.	GÉRUSEZ.
BERTON.	GOZLAN.
CHASLES.	LARENAUDIÈRE.
COHEN.	LESOURD.
COQUEREL.	LUCAS.
DELRIEU.	MÉRY.
FONTENELLE.	PICHOT.
GALIBERT.	PYAT.
GENEST.	REYBAUD.

ARAGO (François, 1786-1853), mai 1839, Astronome et Physicien.
 AVENEL (D. L. M., 1789-1861), janv. 1840, Publiciste.
 BUCHON, janv. 1840.
 CAFFE (P. L. B., né en 1803), janv. 1840, Docteur en Médecine.
 CLAIR (H.), janv. 1840.
 CLAUDON (Th.-F. C., né en 1802), janv. 1839, Romancier et publiciste.
 COQUILLE (J. B. V., 1820-1891), mai 1840, Publiciste et jurisconsulte.
 DAVID (J. A.), janv. 1839.
 DEFAUCONPRET, janv. 1840 (Defauconpret aîné est mort en 1843. Celui-ci est peut-être son fils né en 1797, traducteur lui aussi.)
 DENIS (Ferdinand, né en 1798), nov. 1838, Voyageur et littérateur.
 DRÉOLLE (né en 1797), janv. 1840, Publiciste.
 DUPIN (baron Charles, né en 1784), janv. 1840), Statisticien.
 FORTOUL (né en 1811), janv. 1839, Littérateur, plus tard Ministre.
 FRÉMY (Arnould, né en 1809), mai 1840, Romancier et professeur de littérature.
 HENNEQUIN (P.), janv. 1840.
 JAL (Auguste, né en 1795), jan. 1840, Historiographe de la Marine.

JOANNE (Adolphe, né 1813), janv. 1839, Littérateur et auteur des *Guides Joanne*.

LE ROUX DE LINCY (né en 1806), janv. 1840, Bibliographe et antiquaire.

LESPES (Léo, né en 1811), janv. 1840, Publiciste et romancier.

MAC CARTHY, mai 1840.

MARMIER (Xavier, né en 1809), janv. 1840, Voyageur et littérateur.

OLD NICK (E. D. Forgues, né en 1813), mai 1839, Littérateur.

PELLÉ (Charles), janv. 1839.

PRÉVOST, (J. J.), mars 1839.

RAYMOND (Xavier, né en 1812), mai 1840, Publiciste (Questions de politique étrangère).

SAINT-GERMAIN (Jules Tardieu, né en 1805), mai 1840, Libraire et littérateur.

TOURREIL (De), janv. 1839.

VIOLLET (A.), sept. 1839-déc. 1839.

Vu, le 11 février 1939.

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS :

J. VENDRYES

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

Le Recteur de l'Académie de Paris :

Pour le Recteur, l'Inspecteur de l'Académie,

G. RIMEY

BIBLIOGRAPHIE

A. — REVUE BRITANNIQUE, OU CHOIX D'ARTICLES TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES DE LA GRANDE-BRETAGNE SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC., PAR MM. SAULNIER FILS ET PROSPER DONDEY-DUPRÉ. (Titre en juillet 1825.)

Les bibliothèques suivantes possèdent des collections complètes :

Londres : *Reading Room of the British Museum.*

Arles-sur-Rhône : *Bibliothèque Municipale.*

Paris : *Ecole Normale Supérieure.*

Institut de France.

Institut de langue et littérature françaises (Sorbonne). Cette collection contient quelques volumes de la *collection décennale* de 1840 (à la première page du numéro de juillet 1825 se trouve la liste de collaborateurs suivante : « MM. Saulnier fils, directeur ; Berton ; Philarète Chasles ; Léon Galibert ; Amédée Pichot ; E. Gérusez ; Larenaudière ; Lessourd ; Ch. Coquerel ; J. Cohen (âgé de huit ans en 1825 !) ; Genest, Docteur en médecine, etc.) et aussi de l'édition publiée par les contrefacteurs de Bruxelles, Méline, Cans et Compagnie (1837-1838).

Mazarine.

Nationale.

Sainte-Genève.

Service hydrographique de la Marine.

Les bibliothèques suivantes à Paris possèdent des collections incomplètes :

Arsenal : 1825-1854.

Chambre de Commerce : 1899-1901.

Ecole Polytechnique : 1825-1900.

Muséum national d'Histoire naturelle : 1825-1891.

Polonaise : 1830-1878 (quelques lacunes).

Société d'Anthropologie : 1876.

Société de Géographie : 1837-1901 (quelques lacunes).

Val de Grâce : 1825-1872.

Nous devons une partie des renseignements ci-dessus à l'*Inventaire des périodiques scientifiques des bibliothèques de Paris*, de Léon Bultingaire, Masson, 1924, 2 vol.

La *Table générale de la Revue britannique, depuis sa fondation en 1825 jusqu'en 1880*, par J. Drapier (publiée sous la direction de Pierre

Amédée Pichot, 1881, in-8°, xiv-643 p.) est utile à consulter, malgré quelques lacunes. Les sources des articles n'y sont pas indiquées.

B. — OUVRAGES CITÉS DANS CETTE ÉTUDE (1).

- BALDENSBERGER (F.). — *Gœthe en France*, Hachette, 1904, in-8°, 392 p.
 — *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Champion, 1927, in-4°, xviii-274 p.
- BARBEY D'AUREVILLY. — *Les œuvres et les hommes*, 2^e série, vol. XV, Journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires (Philarète Chasles). Lemerre, 1895, in-18°, 345 p.
- BERTON (Jean-Michel). — *Eleuthérides*. Dumont, 1839, in-8°, xxvi-447 p.
 — *Lettre à MM. les électeurs du Lot, à l'occasion des élections provinciales*. Dondey-Dupré, 1830, in-12, 24 p.
- CHASLES (Philarète). — *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle*. Amyot, 1851, in-18, xiv-466 p.
 — *Études sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle*, Portraits contemporains, scènes de voyage, souvenirs de jeunesse. Amyot, 1850, in-18, xiii-459 p.
 — *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIX^e siècle*. Amyot, 1851, in-18, viii-515 p.
 — *Souvenirs d'un médecin* (Samuel Warren). *Précédés d'une lettre à M. le Dr Amédée Pichot*. Librairie nouvelle, 1855, in-16, xi-308 p.
- CLAVEL (Marcel). — *Fenimore Cooper, sa vie et son œuvre*. Aix-en-Provence, Imprimerie Universitaire, 1938.
- COOPER (J. Fenimore). — *Letter... to general Lafayette, on the expenditure of the United States of America*. Baudry's Foreign Library. December 1831, 50 p.
- DELÉCLUZE. — *Souvenirs de soixante années*. Lévy frères, 1862. In-18, 555 p.
- DESGRANGES (Ch. M.). — *Le Romantisme et la critique*. La Presse littéraire sous la Restauration. *Mercure de France*, 1907, in-8°, 386 p.
- DEVONSHIRE (M. G.). — *The English Novel in France, 1830-1870*. University of London Press, 1929, in-8°, xvi-484 p.
- DOUADY (Jules). — *La vie de William Hazlitt, essayiste* ; Hachette, 1906, in-18, ix-401 p.
- Fêtes d'Arles (Les)*, aux bureaux de la *Revue Britannique*, 1887, 64 p.
- GUNNELL (Doris). — *Stendhal et l'Angleterre*. Bonvalot-Jouve, 1908, in-8°, x-323 p.
- HATIN (Eugène). — *Histoire de la Presse en France*. Poulet-Malassis et de Broise, 1859-1861, 8 vol. in-8°.

(1) Sauf indication contraire, le lieu de publication est Paris.

- HATIN (Eugène). — *Bibliographie de la Presse périodique française*. Firmin-Didot, 1866, in-8°, , cxvii-660 p.
- HOWE (P. P.). — *The life of William Hazlitt*. Londres, 1922, in-8°.
- LAFAYETTE. — *Le général La Fayette à ses collègues de la Chambre des députés*. Paulin, 1832, 68 p.
- LAVISSE et RAMBAUD. — *Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*, tome X : les Monarchies constitutionnelles, A. Colin, 1892-1901, in-8°.
- LEIGH (R. A.). — *Amédée Pichot et son voyage en Angleterre*. Diplôme d'études universitaires. Sorbonne, 1938.
- LEVASSEUR (Emile). — *Histoire des classes ouvrières en France, depuis 1789 jusqu'à nos jours*. Hachette, 1867, 2 vol. in-8°.
- Liure du centenaire du Journal des Débats* : La critique des littératures étrangères : Philarète Chasles, 1889, gr. in-8°.
- MIRECOURT (E. de). — *Les contemporains : Philarète Chasles*. Harvard, 1856, in-16, 88 p.
- MORAUD (Marcel). — *Le romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848*. Champion, 1933, gr. in-8°, 480 p.
- PALFREY (Thomas). — *L'Europe littéraire : essai de périodique cosmopolite, 1834-1835*. Champion, 1927, in-8°, vi-188 p.
- Paris directory and Visitors' Guide, published for Davies and Robertson, by G. G. Bennis, at the French, English and American Library, 55, rue Neuve Saint-Augustin, December 1834*. (Bibliothèque municipale d'Arles).
- PARTRIDGE (E.). — *The French Romantics' Knowledge of English literature (1820-1848), according to contemporary French memoirs letters and periodicals*, 1924, gr. in-8°, xv-372 p.
- PEYRE (Henri). — *Shelley et la France, lyrisme anglais et lyrisme français au XIX^e siècle*. Le Caire, Imprimerie Paul Barbey, 1935, gr. in-8°, 509 p.
- PHILIPPS (E. M.). — *Philarète Chasles, critique et historien de la littérature anglaise*. Droz, 1933, in-8°, 311 p.
- PICHOT (Amédée). — *Une question de littérature légale, soumise à l'opinion des gens de lettres, des directeurs de publications périodiques et des libraires éditeurs*. La Revue britannique, 1855, in-8°.
- *Voyage pittoresque et littéraire en Angleterre et en Ecosse*. Ladvoocat et Charles Gosselin, 1825, 3 vol., in-8°.
- QUÉRARD. — *La littérature française contemporaine, 1827-1849*, continuation de « La France littéraire », dictionnaire bibliographique, par Charles LOUANDRE et Félix BOURQUELOT, 1848-1857, 6 vol.
- SIREY et DEVILLENEUVE. — *Recueil général des lois et arrêts*, volume XXVIII.
- SMITH (M. A.). — *L'Influence des Lakistes sur les romantiques français*. Jouve, 1920, gr. in-8°, 363 p.
- STENDHAL. — *Correspondance*, éd. Martineau, Le Divan, vol. VI, 1821-1830, in-16, 327 p.

- STENDHAL. — *Courrier anglais*. Etablissement du texte et préfaces par Henri Martineau, 1935, Le Divan, 5 vol. in-32. Vol. II-III : *Paris Monthly Magazine* et *New Monthly Magazine*. IV : *London Magazine*.
- STROEHLIN. — *Messieurs Coquerel*. Fischbacher, 1883, in-12.
- THOMAS (John Heywood). — *L'Angleterre dans l'œuvre de Victor Hugo*. Droz, 1933, gr. in-8°, III-245 p.
- THOMAS (Allen B.). — *Moore en France, contribution à l'histoire de la fortune des œuvres de Thomas Moore dans la littérature française, 1819-1830*. Champion, 1911, in-8°, XII-173 p.
- TRAHARD (Pierre). — *Une revue oubliée : la Revue poétique du XIX^e siècle*. Champion, 1924, in-8°, 148 p.
- VAPEREAU (G.). — *Dictionnaire universel des contemporains*. Hachette, 2^e éd., 1861, 2 vol. in-8°, 3^e éd., 1865, 4^e éd., 1870.
- *Dictionnaire universel des littératures*. Hachette, 1884, 2^e éd., gr. in-8°.
- WOODWARD (L. D.). — *Hélène-Maria Willams, une Anglaise amie de la Révolution française*. Champion, 1930, in-8°, 287 p.

C. — OUVRAGES GÉNÉRAUX CONSULTÉS.

- AYMONIER (Camille), *Xavier Marmier, sa vie, son œuvre*. Besançon, éd. Sequana, 1928, in-8° 180, p.
- BORGERHOFF (G. L.). — *Le théâtre anglais à Paris sous la Restauration*. Hachette, 1912, in-16, XI-248 p.
- BOSSET (M^{lle} G. C.). — *Fenimore Cooper et le roman d'aventure en France vers 1830*, Vrin, 1928, in-8°, 227 p.
- BULWER (Henry). — *La France sociale, politique et littéraire*. H. Fournier, 1834, 2 vol. in-8°.
- COCKBURN (Lord). — *Life of lord Jeffrey, with a selection from his correspondence*. Edimbourg, Black, 2^e édition, 2 vol. in-8°.
- COMBE. — *Sainte-Beuve et les poètes anglais*, Bordeaux, imprimerie-librairie Delmas, 1937, in-8°.
- DELATTRE (Floris). — *Dickens et la France*. Etude d'une interaction littéraire anglo-française. Gamber, 1927, in-8°, 221 p.
- ELKINGTON (M. E.). — *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration, 1814-1830*. Champion, 1929, in-8°, 208 p.
- ESTÈVE (E.). — *Byron et le romantisme français*, essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France, 1812-1850. Hachette, 1907, gr. in-8°, XVI-560 p.
- GAUTIER (Th.). — *Histoire du romantisme*. G. Charpentier, 1874, in-18, VI-410 p.
- GUYOT (R.). — *La première entente cordiale*, F. Rieder, 1926, in-8°, 327 p.
- LACROIX (A.). — *Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français, jusqu'à nos jours*, Bruxelles, Lesigne, 1856, gr. in-8°, XXVI-359 p.

- MAIGRON (L.). — *Le roman historique à l'époque romantique, essai sur l'influence de Walter Scott*, Hachette, 1898, in-8, xiv-443 p.
- MARSAN (G.). — *La Bataille Romantique*, Hachette, 1912, in-8°.
- MICHAUT (G.). — *Sainte-Beuve avant les Lundis*, essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique. Fribourg, B. Veith, 1903, in-4°, vii-735 p.
- MIRECOURT (E. de). — *Les contemporains : François Arago*. G. Harvard, 1855, in-16, 96 p.
- *Gozlan, Champfleury* ; Bruxelles, Lebègue, 96 p., 1855.
- PARIGOT (H.). — *Le drame d'Alexandre Dumas, étude dramatique, sociale et littéraire*. C. Lévy, 1899, in-18, 437 p.
- SÉCHÉ (L.). — *Le cénacle de la muse française, 1823-1827*. *Mercure de France*, 1909, in-18, xv-409 p.
- SMITH (M. E.). — *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration*. Champion, 1927, in-8°, 147 p.
- TAYLOR (A. C.). — *Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1826-1865*. Champion, 1929, in-8°, 262 p.
- TELLEEN (G. M.). — *Milton dans la littérature française*, 1904.
- TEXTE (Joseph). — *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIII^e siècle. Hachette, 1895, in-16.
- *Littérature française de PETIT DE JULLEVILLE*, chap. xii, du t. VII, Colin, 1913.
- TRAHARD. — *La jeunesse de Prosper Mérimée, 1803-1834*. Champion, 1924, in-8°, xviii-779 p.
- TROLLOPE (M^{me} Frances). — *Paris et les Parisiens en 1835*, traduit par G. Cohen, 1836.
- VAN TIEGHEM. — *Ossian en France*. Rieder, 1917, 2 vol., in-8°.

D) PÉRIODIQUES CITÉS (1).

- Album britannique*, 1830 (Bibliothèque municipale d'Arles).
- Bibliothèque britannique*, ou Recueil Extraît des ouvrages anglais périodiques et autres, les Mémoires et transactions des sociétés et Académies de la Grande-Bretagne, d'Asie et d'Amérique. Genève, 1796.
- Le Constitutionnel*, journal du commerce, politique et littéraire, in-fol.
- Le Corsaire*, journal des spectacles, de la littérature, des arts mœurs et autres, 1823-1831, in-4°.
- Le Courrier français*, fondé en 1823.

(1) Nous n'avons pas cru utile d'inclure une liste des périodiques anglais, mis à contribution par la *Revue britannique*. Il y en a eu 140 entre 1835 et 1840.

L'Echo britannique, revue mensuelle de la littérature, des sciences, des arts et des mœurs de la Grande-Bretagne. Nouv. série, 1835 (Bib. munic. d'Arles).

L'Estafette, journal des journaux, 1833-1858, in-fol.

L'Europe littéraire (3 vol. gr. in-8°, 17 octobre 1833, 9 janvier 1834. Bib. nat. Z. 4823).

L'Etoile, journal du soir, 1820-1827, in-4° et in-fol.

La France littéraire 1832-1843, in-8°.

Le Garde National du Loiret (Bib. munic. d'Orléans).

Le Globe, journal philosophique et littéraire, in-4° et in-fol., 1824-1831.

L'Impartial, journal constitutionnel, politique, 1833-1836, in-fol.

Le Journal des Débats politiques et littéraires, fondé en 1814, in-fol.

Le Journal du Loiret (Bib. munic. d'Orléans).

Le Lycée français, mélanges de littérature et de critique, 1^{er} juillet 1819-30 sept. 1820, 5 vol. in-8°.

Modern Philology, août 1932. Du Stendhal retrouvé, articles sur la littérature italienne et française publiés dans les revues anglaises, par Vigneron.

Nouvelle Revue (vol. 62 : Fortoul, journaliste républicain, par P. Raphaël).

— vol. 35-36, 1885. De l'influence de l'Angleterre sur la France depuis 1830, par Georges Renard.

Le Pandore, journal des spectacles, des lettres, des arts, des mœurs et des modes, 1821-1829, in-fol.

Panorama littéraire de l'Europe, 1833-1834 (Bib. nat. Z. 21402-3).

Les Petites Affiches. Fondé en 1811.

La Quotidienne, 1792-1847.

Revue contemporaine (1853, 15 juin : Francis Jeffrey ; fondation, développement et influence de la *Revue d'Edinbourg*, par Ph. Chasles).

Revue des Deux Mondes ; fondé en 1829, in-8°.

Revue encyclopédique, ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts, 1819-1833, in-8°.

Revue européenne, 1834 (Bib. nat. Z. 21404-Z. 21407).

Revue de littérature comparée. La grande communion romantique en 1827 : sous le signe de Walter Scott, janvier 1927, par F. Baldensperger.

— Michelet et l'Angleterre, par J. Carré, 1924.

Revue des Langues romanes (vol. 43, 1900 : Amédée Pichot à Paris, par Pélissier).

Revue de Paris, fondée 1829, in-8°.

Revue française et étrangère, ou *Nouvelle Revue Encyclopédique*, 1837-1838 (Bib. Nat. Z. 58969-Z. 58972).

The Paris Satirist, a weekly literary journal (21 avril 1836 ; Bib. Nat. Z. 1482).

E. — DOCUMENTS ET MANUSCRITS INÉDITS.

Archives départementales du Loiret, Orléans :

- (i) Déclarations des mutations par décès, 31 mars 1836.
- (ii) Recueil des actes administratifs de la préfecture du Loiret.

Archives de M^e Dufour, notaire à Paris :

- (i) Actes de société : a) 12 avril 1837 ; b) 13 août 1839 ; c) 8 avril 1850.
- (ii) Extraits des minutes du greffe du Tribunal de Commerce :
 - a) 20 avril 1837 ; b) 27 août 1839.

*Archives de M^e Mennesson, notaire à Paris : Acte d'adjudication des biens de Dondey-Dupré.**Archives Nationales :*

F¹⁸ 409. — *Revue britannique.*

F¹⁸ 412. — *Revue du Nord.*

F¹⁸ 66. — Ex. 1756 : Dondey-Dupré.

F¹⁸ 173^a. — Saulnier.

Saulnier et Napoléon :

AF^{1v} 859⁶, pl. 6962, 3 avril, 1815, n^o 1.

AF^{1v} 859¹¹, pl. 6984, 20 avril 1815, n^o 5.

AF^{1v} 859¹⁷, pl. 7031, 15 mai, 1815, n^o 8.

*Bibliothèque municipale d'Arles : ms. 783, nouveau fonds, lettres diverses adressées à Pichot.**Correspondance de Philarète Chasles : salle des manuscrits, Bibliothèque Nationale.**Procès-verbal des séances de la Société asiatique (Manuscrit conservé au siège de la société, rue Mazarine).*

INDEX

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS CITÉS

A

ADDISON, 9.
AIGNAN, 9.
AINSWORTH (H.), 166, 167, 182.
ALEMBERT (d'), 13.
AMPÈRE, 27.
ANCELOT, 163.
ARAGO (E.), 27, 191.
ARMSTRONG, 24.
AUGER, 55.
AUREVILLY (Barbey d'), 131 n.
AVENEL (D. L. M.), 191.

B

BACON (F.), 150, 185.
BAILLIE (J.), 137, 182.
BALDENSPERGER (F.), 71, 134, 174.
BALZAC (Guez de), 165.
BALZAC (H. de), 126, 127, 129, 131, 133, 134, 165, 172.
BARBEREUX, 148.
BARRETT (E.), 182.
BARTHÉLÉMY, 164.
BEAUMARCHAIS, 117, 118.
BELLEYME (de), 93.
BENTHAM (J.), 58, 60, 138, 182.
BÉRANGER, 20, 36 n., 44, 45.
BERNARD DE RENNES, 190, 191.
BERTON (H. M.), 20.
BERTON (J.-M.), 1, 12-18, 20-24, 29, 139, 179-180, 190, 191.
BERTRAND, 107.
BIANCHI, 169.
BIOT, 27.
BLANQUI (A.), 18 n., 26, 190.
BLESSINGTON (Lady), 155, 158, 168, 182, 186.
BOCCACE, 66.
BODDINGTON (Mrs), 182.
BOTTA, 74.

BOULÉ (J.-Th.), 147.
BOULETZ DE METZ, 95.
BROUGHAM, 31, 47, 58, 99, 182, 184.
BROUSSAIS, 27.
BROWN (C.-B.), 182.
BRYDGES (E.), 47, 48, 137, 182.
BUBNA, 14.
BUCHON, 191.
BUFFON, 13 n.
BULWER (H.-L.), 137, 158, 163, 166-167, 182.
BURDETT (F.), 58, 182, 184.
BURKE, 184.
BURNES (F.), 66.
BURNS (R.), 37, 58, 64, 80, 137, 182, 184.
BYRON, 9, 58, 59, 61, 63, 80, 81, 96, 131, 138, 153, 165, 166, 173, 182, 183, 184, 186, 187.

C

CAFFE, 191.
CAMPBELL, 58, 63, 64, 135, 183, 184, 188.
CANNING, 57.
CARLYLE, 168, 183.
CARNOT, 15.
CARRÉ (J.-M.), 32 n.
CHALMERS, 58, 184.
CHAMPOLLION, 16, 94.
CHANNING, 183.
CHASLES (Ph.), 1, 10, 42, 64, 115-138, 148, 149, 150, 151 n., 153, 157, 175, 187, 190, 191.
CHATEAUBRIAND, 1, 17 n., 56, 155, 173, 184.
CHATTERTON, 23.
CHÉNIER, 52.
CLAIR (H.), 191.
CLAUDON, 191.
COBBETT, 58, 183, 184.

COHEN (J.), 191.

COLBURN, 58.

COLERIDGE, 31, 58, 61, 80, 138, 183, 184, 187.

COLLEY-GRATTAN, 137, 183.

COMTE (A.), 143.

CONDORCET, 13 n.

CONSTANT (B.), 20, 28.

COOPER (Fenimore), 107, 137, 138, 168, 172, 183, 186.

COQUEREL (Ch.), 19, 26-28, 84, 190.

COQUILLE (J.-B.-V.), 191.

COWPER, 137, 183.

CRABBE, 58, 63, 137, 155, 163, 183, 184, 188.

CROKER, 31, 183.

CUNNINGHAM, 68 n.

CUVIER, 117.

D

DANTE, 72-73.

DAVID (J.-A.), 191.

DAVIDSON (L.), 77, 183.

DEFAUCONPRET, 132, 153, 162, 191.

DEFOE, 42, 158, 166, 183.

DELAUNAY, 54.

DELAVIGNE (C.), 36 n., 44.

DELÉCLUZE (E.), 51, 53.

DELRIEU, 191.

DENIS (F.), 192.

DESGRANGES, 2, 12 n.

DÉSORMES (C.), 88.

DEVONSHIRE (Miss), 134, 137 n.

DICKENS, 131, 151, 158, 162, 165, 166, 167, 176, 183-184.

DICKINSON (Th. W.), 18, 24, 29, 139, 179-180.

DIDEROT, 121.

DISRAELI, 135, 155, 184.

DONDEY-DUPRÉ, 12, 16, 17, 21, 25-6, 30, 53, 54, 86, 88, 110 n., 139, 190.

DOUADY (J.), 59 n.

DRÉOLLE, 191.

DRYDEN, 20, 63.

DUBOIS, 38 n., 43.

DUFRESNOY (M^{me}), 18, 20.

DUMAS (A.), 127, 162, 163.

DUPIN (Baron Ch.), 191.

DUPORT, 163.

E

ELDON (Lord), 58, 184.

ELLIOT, 184.

F

FIELDING, 66.

FEUILLIDE, 127.

FONTANES, 13 n., 20.

FONTENELLE, 191.

FORGUES (E. D.), 192.

FORTOUL, 159-160, 191.

FOSCOLO, 72-73, 138.

FOY (gén.), 89, 172.

FRANKLIN, 117.

FRÉMY, 191.

G

GALIBERT (L.), 81, 103, 115, 139-151, 176, 190.

GALIGNANI, 58.

GARAT, 13 n.

GAY-LUSSAC, 27.

GENEST, 190.

GÉRANDO, 25 n.

GÉRUZEZ, 28, 190.

GIBBON, 117, 184.

GIFFORD, 62, 184.

GIRARDIN (É. de), 112, 172.

GODWIN, 66, 131, 155, 184.

GÖTTE, 66, 71.

GOLDSMITH, 63, 150, 184.

GORE (Mrs.), 158, 168, 184.

GOUBILLON (F. A. de), 24.

GOZLAN (Léon), 191.

GUINGENE, 13 n.

GUIZOT, 32 n., 43.

GUNNELL (Doris), 51.

H

HALL (Mrs.), 168.

HARRISON (D^r), 136.

HAZLITT, 57-66, 137, 155, 184.

HEMANS (F.), 76 n., 184, 185, 187.

HENLEY, 20.

HENNEQUIN, 191.

HENRY, 24.

HEYWOOD (Th.), 163, 184.

HOFFMAN, 126.

HOGG, 135, 155, 184, 185, 186.

HOOD (Th.), 185.

HOOK (Théodore), 66, 135, 136, 185.

HOWE, 58 n.

HUGO (V.), 1, 9, 22, 126, 127, 133, 163-164.

HUMBOLDT (de), 27.

HUME, 117.
HUNT (Leigh), 59, 163, 185.
HUSKISSON, 47, 48.

I

INCHBALD (Mrs), 66, 185.
IRVING (Washington), 58, 137, 158,
184, 185.

J

JAL (A.), 163, 192.
JANIN (J.), 126.
JAY, 20
JEFFREY, 31, 40 n., 42, 62, 70, 185.
JOANNE (A.), 192.
JOHNSON (S.), 63.
JOLY (A.), 147.
JUNIUS, 185.

K

KEATS, 138, 174, 185.
KERATRY, 15.
KNOWLES (Sheridan), 135, 163, 185.
KOCK (P. de), 127.
KOTZEBUE, 66.

L

LACRETELLE (P. de), 12.
LAFAYETTE, 27, 106, 172.
LAFON DE LADEBAT, 26, 28, 190.
LAFONTAINE, 43.
LAHARPE, 13 n., 144.
LAMARQUE, 105.
LAMARTINE, 1, 36 n., 43, 87, 173.
LAMB (Ch.), 135, 155, 158, 163, 185.
LANDOR (W. S.), 135, 185.
LANDRER, 68.
LANGRAND, 190.
LARCHER (C.), 152.
LARENAUDIÈRE, 191.
LASTEYRIE (Comte de), 148.
LEIGH (R.), 63 n., 153 n.
LELORRAIN, 16.
LEMAIRE, 26.
LE ROUX DE LINCY, 192.
LESAGE, 166.
LESOURD, 190.
LESPES, 192.
LETOURNEUR, 32 n.
LETRONNE, 27.
LEVASSEUR, 93 n.

LEWIS (G.-M.), 135, 164, 185.
LOÈVE-WEIMARS, 79.
LOUIS-PHILIPPE, 128.
LUCAS (H.), 191.

M

MACAULAY, 150, 185.
MAC CARTHY, 192.
MACKINTOSH, 31, 58, 182, 184.
MAHON (Lord), 165.
MALESHERBES, 13.
MALO (Ch.), 9.
MALTHUS, 58, 184.
MARMIER (X.), 192.
MARRYAT (Capt.), 155, 165, 186.
MARTIGNAC, 93.
MARTINEAU (Harriet), 150, 168, 186.
MARTINEAU (Henri), 11, 51, 52,
53 n., 55, 56 n., 74, 96 n.
MASSILLON, 43.
MÉRY, 191.
MICHELET, 32 n., 165.
MILLEVOYE, 20.
MILTON, 9, 20, 46, 63, 66, 137, 186.
MITFORD (Miss), 67, 186.
MOLIÈRE, 43, 166.
MONTESQUIEU, 43.
MONTI, 74.
MOORE (Th.), 9, 80, 81, 153, 182,
186, 187.
MORAUD (M.), 40, 127 n., 128 n., 131.
MORRIS, 105, 138.

N

NAPOLÉON, 13, 14, 56, 57, 68, 103,
104, 108, 164, 186, 187.
NISARD, 155.
NORMANBY (Lord), 66.
NORTON (Mrs.), 137, 186.

O

OGUISKY, 14.
O'KEEFE (M^{lle}), 17 n.
OLD NICK, 192.
ORSINI (V.), 164.
OSSIAN, 9.

P

PALEY, 63.
PALFREY, 113.
PARTRIDGE, 135 n.

PAYNE, 185.
 PÉLISSIER, 153 n.
 PELLÉ (Ch.), 192.
 PEYRE (H.), 137 n.
 PEYRONNET, 52, 102 n.
 PHILLIPS (E.-M.), 10 n., 153.
 PICHOT (A.), 1, 6, 63 n., 80, 136 n.,
 137 n., 139, 143, 150, 152-170, 176,
 191.
 PICHOT (P.-A.), 155 n.
 PIGAULT-LEBRUN, 127.
 PIQUET, 169.
 POCHARD 149 n., 152, 191.
 POPE, 20, 63, 76.
 POTTER, 57.
 PRÉVOST (J.-J.), 192.
 PRIOR, 20.
 PYAT (F.), 147, 191.

R

RABELAIS, 133.
 RABOU, 126.
 RACHEL, 160.
 RACINE, 43.
 RADCLIFFE, 66.
 RAULLIN, 26, 28, 190.
 RAYMOND (M.), 127.
 RAYMOND (X.), 192.
 RÉMUSAT, 43, 53.
 RENDUEL, 133.
 RENÉ D'ANJOU, 43.
 REYBAUD (L.), 191.
 REYNOLDS, 162.
 RICHARDSON, 66, 165.
 RIGA (R.), 153 n.
 ROBERTSON, 48.
 ROGER, 55.
 ROGERS, 9 n., 63, 77, 80, 186.
 ROUSSEAU, 66, 121, 128, 129.

S

SAINTE-BEUVE, 1, 2, 116, 127-128,
 130, 175, 176.
 SAINTE-CRICQ, 93.
 SAINT-GERMAIN, 192.
 SAND (G.), 127, 128, 129, 133, 163.
 SAULNIER (L.-S.), 1, 12-18, 21, 24,
 28, 29, 30-35, 44, 67, 78, 81, 84,
 86, 91-114, 115, 131, 134, 136 n.,
 139, 140, 141, 142, 144, 179-180,
 190.
 SAY, 26, 136.

SCHILL, 13.
 SCHILLER, 66.
 SCHLEGEL, 70, 144.
 SCOTT (Walter), 9, 56, 57, 58, 61, 66,
 68, 69, 80, 81, 96, 136, 138, 150.
 153, 162, 165, 173, 182, 184, 186.
 SCRIBE, 127, 163-164.
 SÉDILLOT, 190.
 SERVADIO, 155.
 SHAKESPEARE, 9, 20, 32 n., 46, 59,
 63, 65-66, 76 n., 187.
 SHELLEY, 19, 131, 137, 138, 174,
 187.
 SHERIDAN, 186, 187.
 SHIRLEY, 137, 187.
 SMITH (M.-A.), 63 n.
 SOUTHEY, 24, 31, 58, 61, 63, 68, 80,
 81, 138, 183, 184, 187.
 STAEL (Baron de), 96.
 STAEL (M^{me} de), 71, 72, 80, 117, 144.
 STENDHAL, 10, 38, 40 n., 50-58, 66.
 73-75, 96.
 STERN (D.), 155.
 STERNE, 9, 66, 117, 135.
 ST-QUENTIN, 24.
 STREHLIN, 27 n., 28 n., 84 n.
 SWANTON-BELLOC (L.), 10, 17 n.

T

TALLEYRAND, 24.
 TALMA, 57.
 THACKERAY, 168, 187.
 THIERRY, 165.
 THIESSÉ (L.), 19.
 THOMAS (A.-B.), 17 n., 81 n.
 THOMAS (J. H.), 1, 2, 9 n., 116.
 164 n., 166 n.
 TISSOT, 20.
 TOOKE (Horne), 58, 184.
 TOURREIL (de), 192.
 TRAHARD (P.), 21, 134, 148.
 TRELAWNEY, 183, 187.
 TROLLOPE, 155, 168.
 TSCHITCHAKOFF, 14.
 TURGOT, 13.

V

VAPEREAU, 7 n., 88 n., 93 n., 139.
 VIENNET, 20.
 VIGÉE, 20.
 VIGNY (A. de), 1, 23, 70.

VILLEMAIN, 28, 55.
VIOLET (A.), 192.
VOLTAIRE 43, 69, 121, 166.

W

WALPOLE, 137, 187.
WALTON, 63.
WARREN (S.), 135, 136 n., 187.
WASHINGTON (G.), 105.
WEST, 26, 28, 190.
WILBERFORCE, 58, 184.
WILKINS, 17 n.

WILLIAMS (H.-M.), 18-20.
WILSON (J.), 137.
WILSON (Miss Baron), 168, 188.
WOODWARD, 19 n.
WORDSWORTH (W.), 9, 22, 58, 63,
98, 137, 183, 184, 188.

Y

YOUNG (D^r), 16, 31, 94.

Z

ZAREMBA, 13.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. — Le directeur et les collaborateurs.....	12
CHAPITRE II. — Le premier numéro.....	30
CHAPITRE III. — La section littéraire jusqu'à 1830.....	
a) La littérature anglaise.....	50
b) La littérature d'autres pays étrangers	70
c) Principes de traduction.....	75
CHAPITRE IV. — L'accueil de la presse et du public.....	79
CHAPITRE V. — Le régime Saulnier	91
CHAPITRE VI. — Le rôle de Philarète Chasles ou la sec- tion littéraire de 1830 à 1835.....	115
CHAPITRE VII. — La <i>Revue</i> sous la direction de Léon Galibert.....	139
CHAPITRE VIII. — L'avènement d'Amédée Pichot.....	152
CONCLUSION. — La place tenue par la <i>Revue</i> dans la vie du temps.....	171
APPENDICES. — I. — Acte d'association entre les fondateurs.	179
II —. Table des articles sur la littérature an- glaise.....	181
III. — Table des collaborateurs.....	190
BIBLIOGRAPHIE.....	193
INDEX.....	201

Imprimé en France

PAR

PIERRE ANDRÉ, PARIS

1939
